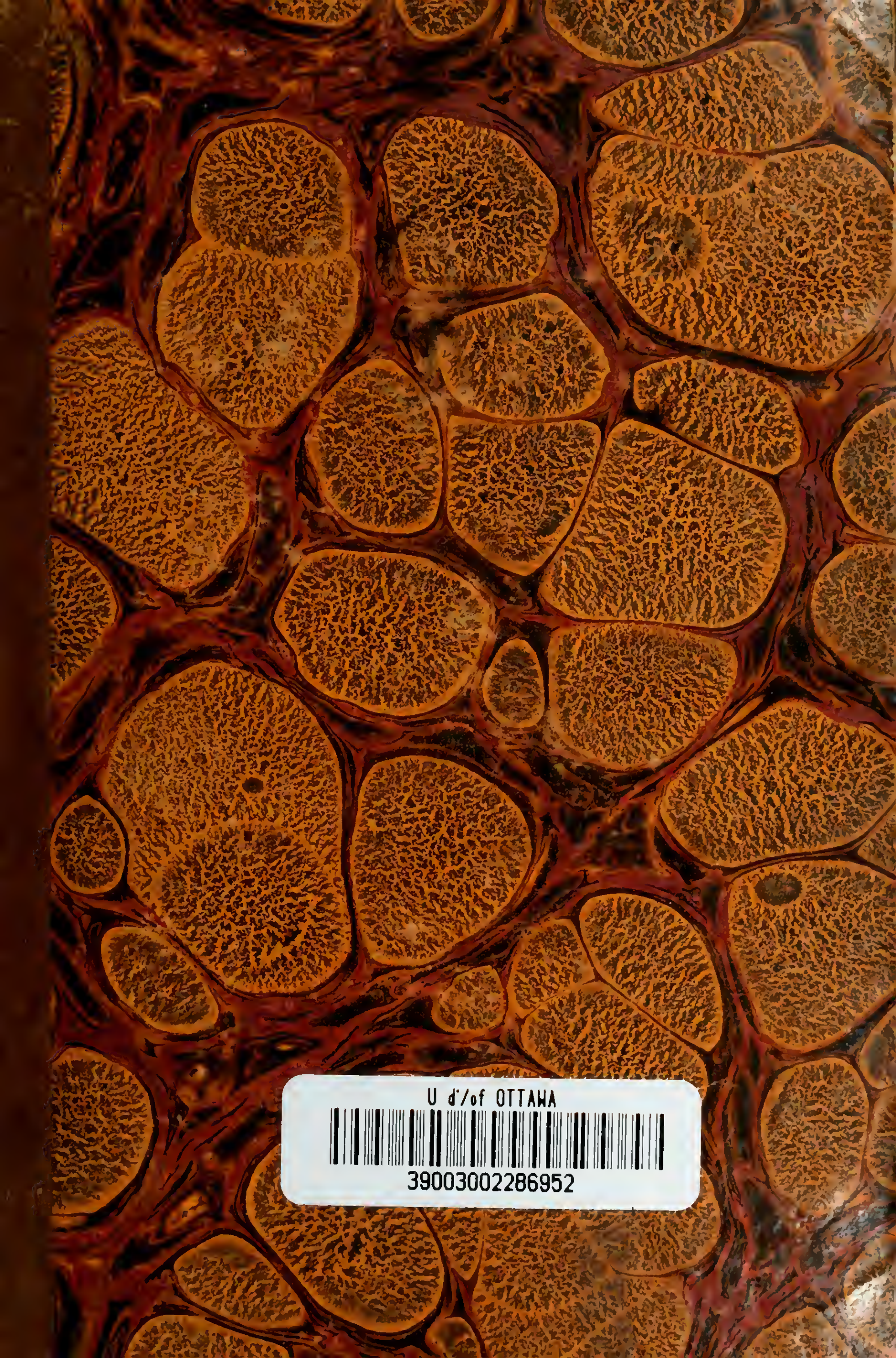


U d'/of OTTAWA
39003002286952

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/heuresdusoirlivr03birn

# HEURES DU SOIR.

## LIVRE DES FEMMES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

# HEURES DU SOIR.

## LIVRE

## DES FEMMES.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, Rue du Bac. | ADOLPHE GUYOT, 18, Place du Louvre.

MDCCCXXXIII.



PQ
1107
.H4
1833
v. 3

# UN MARIAGE,

PAR

Mme BERNARD.

---

# UN

# MARIAGE.

> ELISABETH.
> Vraiment, alors, elle ne peut manquer de t'aimer, après que tu as acheté son amour au prix d'un si sanglant butin.
>
> SHAKESPEARE. (*Richard* III.)

« Est-ce bien vous? dit madame d'Esnelle à sa nièce, qui venait de se faire annoncer dans le riche et antique salon de la marquise.

— Votre étonnement déguise un aimable reproche, ma tante.

—Dites mieux. Il exprime un chagrin.»

Madame de Golzan s'avança vers la cheminée. « Où avez-vous eu le bonheur de trouver ces précieux vases? reprit-elle d'un ton léger. Je possède une pendule qui a appartenu à madame de Pompadour : le travail en est exquis; à mon grand regret, je ne puis parvenir à compléter la garniture de cheminée.

— Les vases que vous admirez aujourd'hui n'ont pas quitté cette place. On ne les remarquait pas avant que la mode leur eût rendu l'attrait de la nouveauté. Je les garde par respect pour le souvenir de ma mère. J'attacherais peu de prix, je l'avoue, au style de ces ornemens, s'ils ne me rappelaient que le goût du siècle de Louis XV.

— Madame de Golzan peut-elle supporter que l'heure lui soit indiquée par la même pendule qui partageait le temps de l'illustre marquise? prononça d'un accent

moqueur M. de Celnarre, en s'inclinant devant elle.

— Vous ici ! dit avec une surprise mêlée de hauteur madame de Golzan.

— Mon respect pour l'arrêt qui m'a banni de votre présence était un de mes motifs pour y venir. Vous ne m'accuserez pas, Madame, d'avoir conçu l'espoir de vous rencontrer chez madame la marquise.

— Etes-vous aussi en guerre avec ma nièce? dit madame d'Esnelle. Alors je cesse tout reproche. C'est déjà trop d'un seul adversaire tel que vous.

— En guerre, répondit M. de Celnarre avec une ironie accablante : Madame de Golzan sait bien qu'elle voit en moi le plus dévoué et le plus malheureux de ses admirateurs. »

Le sourire qui effleura les lèvres de la jeune femme, n'était pas un sourire de triomphe. Il révélait un ressentiment profond, et en même temps une sorte de dé-

pendance qui l'obligeait à cacher sa colère.

L'attitude humble de M. de Celnarre décelait l'expression d'un plaisir satanique.

Madame de Golzan se plaça dans une causeuse. Sa taille souple se dessinait gracieusement dans toutes les attitudes qu'elle prenait. Son pied d'enfant frappait légèrement les lions de bronze qui terminaient les chenets. La marquise regardait alternativement M. de Celnarre et sa nièce. Ses observations augmentaient sa surprise, jusqu'à lui ôter la présence d'esprit nécessaire pour faire cesser l'embarras d'Isabelle. Comment un homme d'une laideur aussi repoussante avait-il obtenu cet inexplicable empire sur une femme jeune, belle, entourée d'hommages et placée, par une sécheresse de cœur peu commune, à l'abri de la dépendance où les passions peuvent faire tomber?

On annonça le comte de Bresseval.

Toute contrainte disparut à l'instant de la contenance de madame de Golzan. Elle le reçut avec ce naturel étudié, dernière expression de la grâce élégante des salons.

« Je vous attendais, » lui dit affectueusement la marquise. A ces mots, les regards d'Isabelle se portèrent sur sa tante : ils semblaient scruter jusqu'au fond de l'âme pour y découvrir la signification des mots qu'elle venait de prononcer, et du ton qu'elle leur avait donné.

La marquise avait plus de quarante ans; elle pouvait encore passer pour belle. Son front conservait une admirable pureté; un regard d'une bonté pénétrante révélait une vie écoulée sans trouble. Elle jouissait des priviléges de son âge avec cette confiance puisée dans les souvenirs d'un passé irréprochable.

« Oui, je vous attendais, répéta madame d'Esnelle. On m'a déjà annoncé votre départ.

— En effet, je quitte la France. Je ne prends pas encore congé de vous, Madame ; ma sœur n'arrive à Paris que dans huit jours.

— Votre présence rendra son séjour à Nice plus agréable.

— Les médecins promettent à ma mère les meilleurs effets de ce voyage. Le vœu de ma sœur malade m'a déterminé à tout quitter pour la suivre. »

Une nuance de dépit passa dans les yeux de madame de Golzan. L'attention de M. de Celnarre, toujours fixée sur elle, surprit ce mouvement. Un léger signe de tête lui dit qu'elle était devinée. La conversation s'engagea. Madame de Golzan y prit une part active. Le doux sourire qui accompagnait l'expression vive et animée de son regard donnait du prix à ses moindres mots. Elle voulait plaire ; l'inimitié de M. de Celnarre ne pouvait rien contre ce dessein. Jamais l'à-propos ne lui

manquait pour répondre à un trait spirituel du comte, à une preuve d'affection de sa tante. Parlait-on des femmes qu'elle voyait le plus fréquemment dans le monde, de celles qu'elle appelait ses amies? des épigrammes, qui deviendraient mordantes si on les répétait après elle, semblaient, en passant par sa bouche, prononcées avec son accent moëlleux, une gracieuse espiéglerie d'enfant.

Cependant elle ne peut s'y tromper : le comte de Bresseval ne prend à ses saillies que l'intérêt exigé par la politesse. Tant de légèreté l'étourdit, mais ne l'éblouit pas. Madame d'Esnelle et lui échangent de temps à autre des réflexions profondes, des pensées graves, étrangères à l'esprit de madame de Golzan, qui finissent par éteindre son enjouement factice. Accoutumée à traiter tout sujet sur un ton frivole, elle affecte l'ennui dès qu'il faut mettre un peu de profondeur dans ses jugemens. On

la voit se défendre de la raison comme on se préserve d'un danger. Son appréhension est fondée sur les étranges douleurs qu'elle lui cause, lorsqu'elle ne parvient plus à en étouffer les inspirations.

« N'avez-vous pas encore lu ce livre? dit madame d'Esnelle à sa nièce, qui regardait un roman nouveau. Le titre en est bizarre ; il paraît vous surprendre.

— Je l'ai lu, répondit avec nonchalance madame de Golzan.

— Et vous n'avez pas pu le comprendre. Cette société corrompue n'est pas la société de nos jours, dit M. de Celnarre, d'un ton parfaitement naturel. Ces femmes qui se jouent des sentimens, de la vie des hommes, n'ont plus de modèles dans nos salons. Il règne plus de franchise, plus de générosité dans les rapports. Les êtres disgraciés de la nature rencontrent quelque pitié. La coquetterie ne se joue pas à faire naître des passions dont le succès

est douteux, les suites dangereuses.......

— Je ne trouve pas que l'auteur se soit écarté de la vérité autant que vous voulez bien le penser, dit la marquise. Il me semble même qu'il n'en a jamais été aussi près. Jusqu'ici on lui avait reproché avec justice de prendre plaisir à réunir des perfections idéales pour précipiter de plus haut ses créations dans la fange. Cette fois, il peint le vice insouciant et paré, ainsi que la société l'offre souvent à nos regards. Il affecte seulement encore de méconnaître l'action du sentiment moral sur la vie humaine, de faire régner l'impunité jusque dans la conscience, alors que toutes ses lois ont été violées.

— C'est là, dit M. de Bresseval, le plus dangereux abus du talent. Il est permis de jouer avec les faits matériels, de les combiner sous toutes les formes. On peut même attaquer, sous un point de vue mo-

ral, l'idée d'une rémunération des œuvres en cette vie, croyance qui mêlerait l'égoïsme à l'accomplissement des devoirs. Mais chaque œuvre porte sa joie ou sa peine intérieure dans la conscience, indépendamment du succès qu'on a obtenu, de la gaîté ou du calme que l'on affecte.

— En êtes-vous bien sûr? répliqua M. de Celnarre. Je crains, je l'avoue, que, prenant la vie plus au dehors qu'à l'intérieur, les cœurs secs n'échappent par là au châtiment de la conscience.

— Vous êtes bien sentencieux ce soir, dit madame de Golzan, qui, peu accoutumée à réprimer si long-temps ses épigrammes, sembla vouloir s'affranchir de la fascination que M. de Celnarre exerçait sur elle. Je suppose, à vrai dire cependant, que les torts imputés aux femmes ont souvent pour excuse l'excessif amour-propre de quelques hommes. Ceux-là prennent

encore volontiers le change, lorsqu'ils se plaignent de l'ironie qui accueille un sentiment d'orgueil mal déguisé.

—Vous nous adressez des personnalités, reprit en riant M. de Celnarre, dans le dessein de faire sentir à madame de Golzan qu'elle avait répondu trop ouvertement à sa dernière attaque.

— Les imperfections humaines ont dû être réparties au moins par moitié, reprit M. de Bresseval ; et quand je dis au moins, j'entends faire pencher la balance de notre côté. »

Madame de Golzan adressa un orgueilleux sourire à M. de Celnarre.

« Oui, dit celui-ci, le partage de nos imperfections a pu être égal dans leur état primitif; mais la civilisation les a si bien et si diversement transformées, que le Créateur doit avoir parfois de la peine à reconnaître son œuvre. De nos jours, avec notre langage factice, les mots devoir,

vertu, sont souvent employés dans l'acception qui leur est la plus étrangère. »

Madame de Golzan se mordit les lèvres et lança un regard plein de mépris et de colère sur M. de Celnarre.

« Ah! que vous justifiez bien votre méchante réputation, dit la marquise. Avez-vous réellement le malheur de voir le genre humain sous un jour si odieux? La vie m'a été douce jusqu'ici, reprit-elle du ton le plus pénétrant; je l'aime : demain je demanderais à mourir, si la froide vérité venait souffler sur mes illusions et me convaincre que vous dites vrai.

— Une croyance ne détruit pas l'autre, reprit le comte; le monde existe réellement tel que chacun le voit.

— Voilà un paradoxe bien conciliateur, répondit madame de Golzan.

— Ce n'est point un paradoxe, dit M. de Bresseval; quelque vaste que soit une intelligence, elle ne peut embrasser le monde

dans son entier. On est plus ou moins apte à le saisir par ses bons ou ses mauvais côtés.

— Je préférerais un raisonnement qui condamnât l'un de nous deux, dit la marquise.

— L'éclectisme admet tous les systèmes, et se charge de trouver le vrai dans l'erreur. Moi, dit M. de Celnarre, je cherche le côté faux des prétendues vérités. C'est une école à part.

— Elle aura peu de disciples, répliqua avec vivacité madame de Golzan.

— Voulez-vous, lui répondit en riant M. Celnarre, me permettre de vous prouver que ma science mène à la découverte de la vérité? je vous donnerai à voix basse l'explication de deux faits vus à travers mon prisme désenchanteur.

— Un secret à moi! reprit madame de Golzan.

— Acceptez, dit gaîment la marquise,

nous saurons quel degré de foi nous devons avoir dans son système. »

Madame de Golzan affecta de sourire en se prêtant à cette plaisanterie.

« Votre tante, lui dit bien bas M. de Celnarre, pense que vous cherchez enfin à vous rapprocher d'elle. Un autre intérêt vous appelle ici.

— Quel intérêt? demanda tout haut madame de Golzan.

— Je serai discret malgré vous, répondit M. de Celnarre sans élever la voix. Le comte de Bresseval vient chaque soir chez la marquise; il est resté, jusqu'à présent, insensible à vos adroites séductions.....

— Eh bien! dit madame d'Esnelle.

— Le venin du serpent serait moins dangereux, » s'écria madame de Golzan. Le dédain qui se répandit sur ses traits et passa dans toute sa contenance la montra plus belle encore. Un léger mouvement de tête rejeta en arrière les longues boucles

de sa chevelure blonde. Elle revint, pâle et silencieuse, s'asseoir auprès de la marquise.

« Si vous continuez, M. de Celnarre, lui dit madame d'Esnelle, vous aurez quelque peine à gagner le pari qui vous est attribué.

— Pure calomnie, madame, répondit M. de Celnarre.

— Quel pari? demanda madame de Golzan effrayée.

— Je ne le redirai pas sans autorisation, répondit la marquise.

— En ma présence, il vous serait difficile de vous tirer de ce mauvais pas; votre politesse apporterait des modifications aux termes dans lesquels le pari a été fait, s'il est vrai que pareille chose se soit passée. De mon côté, je ne saurais accepter les dehors de fatuité, trop ridicules pour moi, que le moindre changement à ces termes me donnerait. Sachez donc, dit M. de

Celnarre à madame de Golzan, ce que mes amis se plaisent à répéter : ils disent que, décidé à me marier, moi, dont la laideur est devenue proverbiale, je prétends, d'ici à un an, épouser la plus jolie femme que je rencontrerai; je n'ai pas mis son consentement en doute. Ma fortune, les recherches inconnues jusqu'ici, dont je projette de l'entourer, sont cependant mes seules chances de succès. D'avance, je renonce à plaire. Ma modestie a, dit-on, ajouté que je saurais défendre contre toute atteinte la femme qui portera mon nom, sans qu'il fût nécessaire à mon repos qu'elle m'aimât.

— M. de Celnarre ne fera jamais un mariage de roman, dit madame de Golzan à sa tante.

— Le ciel m'en préserve! Je veux apporter tout le sang-froid et le calcul imaginables dans cet acte; je veux réaliser un système créé depuis long-temps dans mon esprit.... »

De nouvelles visites interrompirent les confidences de M. de Celnarre. Il se borna au rôle d'observateur pendant le reste de la soirée.

—

Madame de Golzan rentra chez elle, mécontente d'elle-même, plus irritée que jamais contre M. de Celnarre, dont l'inimitié la poursuivait impitoyablement, l'empêchait de trouver dans le monde l'étourdissement qu'elle y venait chercher, et faisait de sa vie un supplice perpétuel. Mariée fort jeune à un homme jeune et frivole comme elle, ils s'étaient aimés un instant; mais cette affection, basée sur les rapports instantanés de leurs goûts variables comme les caprices de la mode, avait produit un engouement éphémère auquel succédèrent quelques orages causés par une jalousie mutuellement excitée. Ce

sentiment s'éteignit. A son tour l'indifférence la plus complète vint le remplacer.

Les maux dont on porte la livrée sont moins pénétrans dans leurs atteintes que les maux cachés dans les replis du cœur. Une fleur brille encore du plus vif éclat; elle charme tous les yeux : cependant un insecte cruel s'est introduit dans son calice; ses douloureuses blessures la condamnent à périr hâtivement, avant que personne ait le secret de ses mystérieuses souffrances. Ne croyez point à la folle joie de ceux qui ont ouvertement rompu avec la raison et les nobles inspirations de l'âme, au bonheur de ceux qui veulent faire de leur vie une fête perpétuelle. La raison ne se laisse pas facilement vaincre; repoussée au milieu du tumulte, elle vient plus terrible suspendre le sommeil, retenir la pensée dans un cercle magique. Mais ses accens poursuivent encore l'âme dans l'enivrement des plaisirs factices. Ils font cou-

ler les larmes avant que le sourire soit achevé, lorsque l'épigramme maligne, à peine échappée des lèvres, excite un murmure d'admiration propre à encourager de nouvelles saillies. La raison est surtout inexorable devant les maux causés par les déceptions de la vanité.

Des fêtes brillantes avaient occupé les commencemens du mariage de M. et madame de Golzan. A quatre ans de là, c'était pitié de les voir parés encore de tout l'éclat de la jeunesse, tandis que leurs cœurs en avaient perdu les plus douces illusions. Ces deux victimes de leur mutuelle folie, à jamais liées ensemble, privées de la confiance l'un de l'autre, fuyant l'intimité, échangent encore aux yeux du monde des sourires, des mots aimables. Sont-ils seuls? ils n'ont rien à se dire. Ils n'osent plus se questionner sur aucun sujet, craignant d'exciter le reproche dès qu'un reproche naîtra. Ils doivent tolérer des fantaisies qui

amèneront leur ruine. S'arrêter sur le bord de l'abîme est impossible ; le premier des deux qui donnerait l'exemple d'une réforme à l'autre, lui paraîtrait trop ridicule.

Cependant les torts de M. de Golzan causèrent, à leur début, de vifs regrets à Isabelle. Trop fière pour se plaindre ou pour vouloir souffrir dans son amour-propre, elle a long-temps affecté l'indifférence, et l'indifférence est arrivée. Puis on vit dans le monde madame de Golzan, coquette, légère, s'entourer d'hommages, perdre cette dignité qui protége la réputation d'une femme contre d'injustes atteintes.

Les assiduités de M. de Celnarre flattèrent son orgueil. M. de Celnarre, hostile envers tout le monde, d'une causticité que son esprit rendait redoutable, se montrait humble, soumis au moindre signe de madame de Golzan. Les sarcasmes mordans qu'il faisait impitoyablement tomber sur toutes les femmes servaient à donner du

prix à des louanges réservées pour elle seule. Mais des deux côtés l'art était égal, et M. de Celnarre ne tarda pas à s'en apercevoir. Il mettait, lui, en pratique un système qui lui avait valu quelques succès, malgré sa laideur, sa haute profession d'un égoïsme inaltérable et son affectation de reconnaître en lui le type de tous les caractères humains, distingués seulement, disait-il, par plus ou moins de franchise ou de démonstration de bienveillance. Toute femme recherchée par lui établissait une sorte d'empire de vanité sur les autres femmes. Madame de Golzan se complaisait orgueilleusement à recevoir les soins de M. de Celnarre : calculatrice presqu'aussi habile que lui, elle savait à propos ménager son amour-propre et le retenir dans les limites respectueuses où sa vanité se plaisait à le voir.

Quelques mots entendus au milieu de l'étourdissement d'un bal vinrent changer

ses dispositions intérieures et préparer un funeste dénouement aux jeux de sa coquette diplomatie. Sa parure, toujours éblouissante, avait ce soir-là une grâce nouvelle : jamais on ne l'avait vue plus jolie, ni plus frivole.

Placée à une contre-danse près de la cheminée du salon, son esprit n'était pas tellement absorbé par les doux riens que lui adressait son danseur, qu'elle n'entendît encore la conversation des spectateurs oisifs.

« Je l'avoue à regret, disait une voix harmonieuse et sonore, je n'ai jamais pu trouver en moi ces momens d'abandon où l'homme abdique sa dignité pour se livrer à des plaisirs dont le charme fait oublier le ridicule. Nos danses sans but, sans caractère, me rendent à ma pitié habituelle sur notre temps, dépourvu de poésie jusque dans ses fêtes.

— Moi, reprit d'un ton joyeux et d'un

accent plus jeune encore un homme qui répondit à celui qui venait de parler, je me livre au contraire, de toute la puissance de mon âme, aux séductions qui m'entourent, et je ne m'y livre pas seul. Le plaisir brille dans tous les yeux; s'il vous laisse indifférent, il ne faut pas le nier.

— Je parle de mes impressions sans réfuter les vôtres, dit le comte de Bresseval, que madame de Golzan avait entendu le premier. Je ne voudrais pas, au prix de l'affection que vous me portez, vous voir atteint de ma grave folie. J'ai aussi mes rêves dans cette nombreuse réunion; elle m'inspire un indéfinissable intérêt, lorsque je me mets à étudier les diverses physionomies de ceux qui la composent. Combien de chagrins, de petites douleurs étouffées pour venir à un bal, dont je découvre la trace sous le masque emprunté! Je prête mille sensations, un monde de pensées aux

visages qui plaisent à mes yeux. Vous avez tout-à-l'heure interrompu une de mes douces fantaisies. Cette femme que vous voyez sérieuse, je composais pour elle une existence d'amour, de dévoûment; je me plaisais à la supposer dédaigneuse des plaisirs du monde, révélant dans ses discours une âme énergique, un esprit élevé; j'ajoutais enfin toutes les séductions du cœur à celles de cette frêle et délicieuse enveloppe. « Madame de Golzan regarda en face d'elle dans une glace; les yeux du comte étaient attentivement fixés sur les siens. Elle le voyait pour la première fois. Sa noble figure, son extérieur plein d'élégance et de douceur, donnaient un nouveau prix aux paroles qu'il avait dites. Jamais un éloge direct n'a pénétré si avant dans le cœur d'une femme que l'éloge qu'elle surprend alors qu'on n'a pas mis en le prononçant l'intention d'être entendu. Sa vanité peut l'accepter en entier, sans faire

la moindre part à l'exagération ou à la flatterie. Un second coup d'œil désenchanta la vision. Madame de Golzan vit la tète de M. de Celnarre s'avancer entre celle du comte et celle du jeune homme. L'expression de jalousie haineuse et sardonique qui contractait son visage la fit tressaillir : ses yeux se fermèrent involontairement, comme à l'aspect d'un danger inattendu.

Son tour était venu de danser. Inquiète sur ce qui allait se dire encore, elle quitte sa place avec regret. Cependant la danse lui offre un nouveau moyen de briller. Le son de la musique semble murmurer à son oreille les louanges qu'elle voudrait entendre. La figure est finie ; son attention redouble.... M. de Celnarre n'est plus là. Quel bonheur!

«...... J'aurais mieux aimé ne pas le savoir, répondait le comte ; mais sans vous le charme se serait rompu de lui-même. Le premier acte de vanité, une conversa-

tion trop bruyante ou l'air d'ennui décelant la perte de cette flexibilité d'impression qui prête à tout son coloris, suffisent pour me rendre à la vérité positive. Je finis ordinairement par me trouver complètement isolé dans un bal. Alors je n'en regarde plus que la perspective. Voyez ces images gracieuses que nous avons devant les yeux; elles se réflètent au loin dans les glaces. Leur éclat, renvoyé plus faiblement, s'affaiblit davantage à chaque tableau. A la fin, ne croirait-on pas voir de pâles fantômes qui sont venus parodier les fêtes des vivans? » Ainsi, pensa madame de Golzan, les paroles pénétrantes qui ont jeté le désordre dans mon cœur, n'étaient que le jeu d'une imagination mobile. Cependant pour lui, j'en suis sûre, je serais telle qu'il me voyait tout-à-l'heure. Rappelant dans son esprit les succès déjà obtenus, elle forme le projet d'employer ses plus irrésistibles séductions pour réali-

ser la magie de sentiment qui, se dévoilant pour la première fois à son cœur, lui montre une seconde vie dans la vie.

La réputation du comte de Bresseval donne un nouvel attrait aux paroles surprises par madame de Golzan; mais en même temps elle l'effraie sur la difficulté de porter atteinte à sa liberté. Pendant la longue absence du comte, la marquise d'Esnelle est devenue, par le mariage de son neveu, tante de madame de Golzan. Madame d'Esnelle lui a souvent parlé du comte de Bresseval qui, depuis son retour, a repris son rang au milieu du petit nombre d'amis choisis que la marquise réunit chaque jour. Ce cercle n'a pas répondu aux habitudes de madame de Golzan; elle s'y montra peu d'abord. Quelques avis dictés par la saine raison de madame d'Esnelle blessèrent son orgueil et l'éloignèrent tout-à-fait de la société de sa tante.

L'arrivée du comte, l'impression qu'il laissa dans son esprit, changèrent toutes les résolutions d'Isabelle. Elle chercha d'abord à éloigner M. de Celnarre, le reçut plus froidement ; mais elle put alors juger combien il est difficile de se soustraire aux hommages qu'on a encouragés. M. de Celnarre avait pris plaisir à compromettre madame de Golzan. Chaque jour, tandis qu'elle croyait assurer son empire sur lui, il souriait de la voir s'envelopper davantage dans le réseau perfide où sa vanité venait se prendre ; mais lorsqu'elle voulut recouvrer son indépendance, ses légèretés, ses promesses frivoles, les encouragemens tacites, lui furent imputés à trahison. Effrayée du chemin qu'elle avait fait, elle voulut tenter un dernier effort pour briser le joug imposé. « Monsieur, dit-elle à M. de Celnarre, je me vois forcée de l'avouer, j'ai des torts envers vous ; mais ignoriez-vous que mon sort fût lié à celui

d'un mari? Si vous avez pensé que j'oublierais mes devoirs envers lui, j'ai le droit, à mon tour, de payer cette offense par le plus profond mépris...... » Son courage s'était ranimé à ces paroles; elle se leva de l'air d'une maîtresse de maison qui attend le salut d'adieu.

« Je suis plus malheureux que je ne croyais, madame; je me retire, répondit M. de Celnarre, en obéissant au signal donné. Me voilà surpassé en adresse; je rencontre un rival sur lequel je ne comptais pas. » Et il sortit la tête haute, fier du triomphe obtenu; tandis que madame de Golzan, restée seule, marchait au hasard, tordait avec effort ses mains délicates, et semblait prête à succomber à l'excès de sa colère.

Le plaisir d'avoir de l'esprit doit assurément être le plus attrayant de tous les plaisirs. Souvent on lui sacrifie des secrets,

des affections que l'on défendrait, dans une autre circonstance, au péril de sa vie. On les livre pour ne pas perdre un bon mot; les éclats du rire qu'il provoque deviennent plus joyeux, si la méchanceté doit pénétrer bien profondément le cœur qu'elle atteint. Madame de Golzan a pu lire sur plus d'un visage que M. de Celnarre n'a point épargné ce dédommagement à sa vanité blessée. A côté des suffrages qui l'entourent, de la flatterie qui l'étourdirait encore, un regard la poursuit sans cesse; le silence de M. de Celnarre, son sourire semblent éternellement répéter que pour une femme mariée on la voit bien entourée. Sa voix anime-t-elle un concert? un applaudissement prolongé vient dominer les autres; l'ironie se cache sous cet applaudissement : madame de Golzan sait l'y découvrir. Lorsqu'elle brille dans un bal, l'impitoyable regard la pour-

suit encore. Il dit, en désignant M. de Golzan à sa femme : « Voilà sans doute le plus heureux des hommes ! »

Mais cette dernière soirée passée chez la marquise ne laisse plus de repos à madame de Golzan ; il faut qu'elle sorte de la position où elle est tombée envers cet homme si habile dans sa vengeance : le plan d'avenir qu'il a avoué lui en offre le moyen.

Une des parentes de madame de Golzan vient d'arriver à Paris avec sa fille. La beauté de Berthe avait donné des inquiétudes à sa jalouse coquetterie : Berthe lui ôtera le rang qu'elle occupe, aussitôt qu'elle paraîtra dans le monde. Malgré son coup-d'œil exercé à une semblable inspection, madame de Golzan n'a pas pu trouver le plus léger défaut de détail ou d'ensemble dans cette créature privilégiée ; elle redoutait son apparition, maintenant elle veut en hâter le moment de tout son pouvoir.

Son dessein ne sera confié à personne. Peu sincère elle-même, elle se défie de la sincérité de tous. M. de Bresseval ne doit pas non plus voir Berthe. Elevée dans la retraite, par une mère qui a formé son cœur à toutes les vertus, cette jeune fille le séduirait; aucun obstacle n'empêcherait ce mariage. Mademoiselle de Frémy est son égale : sa fortune répond à son rang : sous tous les rapports, ils semblent créés l'un pour l'autre. Le hasard qui pouvait les rapprocher est prévenu par le voyage du comte. Le mot de réconciliation ne sera pas prononcé entre madame de Golzan et M. de Celnarre. Ils se rencontrèrent dans la soirée suivante. « Voulez-vous, dit Isabelle à madame de Kamnen, chez laquelle se donnait un concert, voulez-vous venir à la première représentation du nouvel opéra? M. de Celnarre, votre fidèle chevalier, ne laissera pas échapper, je l'espère, l'occasion

de se trouver dans notre société. » M de Celnarre, surpris de cette offre, l'accepta cependant sans nulle hésitation, et cette fois son regard adouci sembla demander à madame de Golzan si elle avait perdu ses préventions contre lui ou son amour pour son mari.

Sans tenir compte de cette nouvelle insulte, madame de Golzan ne songe qu'au plaisir de se sentir plus habile que lui. Cette invitation acceptée de M. de Celnarre jouera désormais le rôle qu'elle lui a destiné d'avance.

Les ressorts de la vanité ont des jeux si divers et trompent avec tant d'art ceux pour qui ils sont mis en mouvement, qu'on les voit, tombés dans le piége, s'enorgueillir long-temps encore de leur adresse avant de reconnaître leur véritable situation.

M. de Celnarre se promettait déjà d'ajouter au plaisir d'avoir répété le mot

cruel qu'il avait adressé à madame de Golzan, celui de montrer à tous les regards son retour vers lui. Le regret ou le repentir n'avait point amené ce retour. M. de Celnarre éprouvait une joie indicible à voir madame de Golzan se rendre à sa merci, s'abaisser devant lui pour racheter le pardon. Déshérité de tous les sentimens nobles, des affections dévouées, il lui semblait à lui, qui n'avait jamais inspiré un amour tel que l'orgueil pût arrêter parfois les larmes du repentir, il lui semblait goûter en ce moment la félicité la plus exquise entre les félicités accordées à l'homme.

Cette femme si belle, si indifférente, dont l'âme et les sens étaient puissamment préservés par les froids calculs de la coquetterie, il lui a imposé un joug de fer; il a flétri sa gloire; du regard il a gêné ses plaisirs, en a gâté jusqu'au projet; et cela par une seule parole dite au moment où

elle se croyait si assurée de remporter l'avantage sur son adresse! Ses rêves doivent encore lui rappeler cette soirée d'humiliation. Dans sa beauté, dont elle est si vaine, elle retrouve l'empreinte de l'injure sous laquelle son front a fléchi. Par lui elle est déchue de toute illusion ; car le monde ne peut plus lui en offrir d'assez puissantes pour guérir la blessure faite à sa vanité.

—

La voiture de la marquise d'Esnelle venait de s'arrêter devant la grille des Tuileries. Le comte de Bresseval en descendit le premier. Il donna la main à la marquise, puis il soutint les pas affaiblis d'une jeune femme charmante, dont la pâleur terne causait une inexprimable tristesse, en même temps qu'on admirait dans cette créature frêle le type de la beauté délicate telle que les chefs-d'œuvre de l'art nous

l'ont représentée. La blancheur égale qui s'étendait sur son visage et sur son cou lui donnait une plus parfaite ressemblance avec ces marbres inanimés.

Le comte et madame d'Esnelle concentraient tout leur intérêt sur cette jeune femme; elle souriait à leurs soins, parlait du temps si peu éloigné où, enfant, elle jouait à la corde et courait autour des caisses d'orangers dans ce même jardin. Ces jours, elle ne les regrettait pas, mais elle appelait ceux qui la verraient, rendue à la santé, reprendre les vêtemens de son âge, n'avoir plus besoin d'un appui, et même offrir le sien, disait-elle, en regardant madame d'Esnelle d'un air de tendresse filiale.

Renaissant avec ce beau jour, l'air tiède et parfumé qu'elle respire avec délices ranime sa gaîté; mais ses impressions pénètrent dans un sens opposé le cœur de ceux qui l'aiment. « Oui, lui disaient-ils,

répétant ses propres paroles, nous te reverrons bientôt rendue à la santé. — Et je m'appuierai sur votre bras, « répondait madame d'Esnelle; incapables qu'ils étaient tous deux de trouver de nouvelles expressions d'espérance, alors que dans leur cœur il n'en restait plus aucune trace

La foule s'écartait avec un respect religieux pour laisser passer la jeune malade. Dans les mots prononcés à demi voix, on distinguait des éloges sur sa beauté. Plus bas encore, que disaient-ils en s'éloignant, ceux dont les regards s'étaient tristement arrêtés sur ce doux visage?

Le comte souffrait cruellement, car il ne le devinait que trop; tous répétaient : « Si jeune encore! et déjà frappée pour ne plus se relever! » Mais il obéissait à une fantaisie de malade, à un de ces momens où, pressée du désir de se rattacher à la vie, sa sœur avait pensé que sa volonté suffisait pour l'arracher au dépérissement sous

lequel ses forces diminuaient chaque jour. « Asseyons-nous ici, dit bientôt Clémence à son frère; je me sens lasse. Avons-nous donc beaucoup marché?» Elle regarda l'espace parcouru : « C'est plus de vingt fois la longueur de ma chambre : je deviens forte; demain, j'irai plus loin; aujourd'hui, c'est assez...

» Ah! voyez, dit Clémence, lorsqu'elle fut un peu remise de sa fatigue, voyez en face de nous cette charmante jeune personne. Regarde-la, Arthur; si ce n'est pas de ma part un acte de vanité, je crois que je lui ressemblais avant d'être malade.

— C'est vrai, répondit madame d'Esnelle; je trouve entre vous les rapports les plus frappans.

— Ma vue l'a attristée, reprit Clémence : elle était riante lorsque je me suis assise, maintenant ses yeux me témoignent le plus touchant intérêt. Elle parle de moi à sa mère. Je voudrais la connaître : je suis

sûre qu'elle est bonne et gracieuse autant que belle.

— Auprès l'une de l'autre, on vous prendrait pour deux sœurs, » dit la marquise.

Les malades dont les jours sont comptés semblent, dans les rêves de leur imagination active, s'affranchir des lois du temps. Un projet qui leur plaît, ils le voient accompli; aucun obstacle n'arrête l'essor de leur pensée, prête à briser ses liens terrestres.

«Entends-tu, Arthur? dit Clémence, deux sœurs : ne serait-il pas possible que nous le devinssions, si elle était mon amie? Tu l'aimerais aussi. Je voudrais que ta femme me ressemblât. Il faut que nous sachions quelle est cette jeune personne. » A peine Clémence avait-elle achevé ces mots, que madame de Golzan arriva auprès des deux dames. Son mari l'accompagnait. Madame de Frémy et sa fille se levèrent pour continuer la promenade avec eux.

« Vous voilà bien triste, dit madame de Golzan à Berthe. Qu'avez-vous, ma chère cousine?

— Nous regardions en face de nous, répondit Berthe, une jeune femme malade. Sa mère et son mari paraissent si affligés de ses souffrances! je me sentais pénétrée des regrets que leur expression révèle.

—.. .. Mais, dit M. de Golzan, c'est ma tante, le comte de Bresseval et...» Madame de Golzan se hâta d'interrompre son mari : «Elle est fort mal, en effet, reprit-elle. Le comte et sa mère doivent la conduire à Nice : c'est le dernier remède que les médecins ont prescrit, et ils n'en garantissent pas le succès.

— Un si jeune ménage déjà séparé! dit madame de Frémy.

— Mais, répondit M. de Golzan, cette jeune femme...

— N'allez-vous pas saluer votre tante? dit encore madame de Golzan. Offrez-lui

mes excuses, si je ne vous accompagne pas. Je pars avec ces dames. On nous attend, continua-t-elle, en parlant à madame de Frémy. Les visites, le dîner, la toilette rempliront le peu d'heures qui restent à notre disposition avant l'Opéra.... »

Et, d'un pas précipité, elle entraînait ses deux parentes hors de l'allée fréquentée, loin du comte et de sa sœur. Berthe jeta encore un regard sur eux. M. de Golzan était auprès de madame d'Esnelle.

« Cette charmante personne est fille unique. Sa mère, madame de Frémy, est veuve, répétait Clémence en s'adressant à son frère. Dis-le-moi enfin, Arthur, ne l'as-tu pas trouvée ravissante ?

— J'ai appris à me défier d'un joli visage, répondit le comte en souriant à sa sœur.

— Clémence veut marier son frère, dit madame d'Esnelle à son neveu ; elle est prête à vous nommer ambassadeur au-

près de madame de Frémy, si M. de Bresseval donne le plus léger signe d'approbation.

— Oh! non pas tout de suite, pas à présent, répondit Clémence: je dois être guérie avant le jour du mariage. Les malades sont égoïstes. Je n'aurais pas le courage de partir sans Arthur; mais, à mon retour, si mademoiselle de Frémy n'a point fait un choix, nous en parlerons.

— Notre malade est un peu folle aujourd'hui, dit le comte; sa gaîté m'est trop précieuse pour que je ne me prête pas de bonne grâce à en faire les frais. J'ai d'ailleurs trouvé son amie charmante; mais en ce moment, et tant que mes soins seront nécessaires à Clémence, ajouta le comte en s'adressant à la marquise, aucun autre intérêt ne peut m'occuper.

— Mon excellent frère, dit Clémence, combien je vaux moins que toi, puisque j'accepte ce sacrifice! »

M. de Golzan venait de se retirer. « La parente, l'amie de sa femme, dit le comte bas à Clémence, celle qui va être présentée dans le monde par madame de Golzan, ne sera pas digne, à notre retour, d'être ton amie, du moins je le crains pour elle.

— Qui l'avertira de ce danger? répondit vivement Clémence.

— Une mère la surveille. Tout conseil est interdit auprès de cette responsabilité.

— Cette jeune personne m'intéresse, dit tout haut la marquise avec une expression marquée; je chercherai à me mettre en relation avec sa mère.

— Merci, mille fois merci, madame la marquise, dit Clémence; nous les reverrons auprès de vous quand je reviendrai.»

Un moment dominé par le charme de ce projet, le comte dit à madame d'Esnelle : « Entre nous trois la confiance est sans danger; si mademoiselle de Frémy obtient l'affection de la marquise, j'es-

saierai, à mon retour, de réaliser le dénoûment inspiré par l'affection de Clémence. »

—

Sous l'empire des impressions du présent, l'esprit s'inquiète rarement de l'influence que peuvent avoir sur l'avenir des circonstances en apparence indifférentes; et cependant la destinée s'enchaîne dans les fils les plus déliés. Si l'on rappelle une à une les causes qui ont amené des événemens sérieux, elles paraissent toutes si faciles à changer ou à éviter que l'on est tenté de sourire des faibles moyens employés par le sort. Mais le résultat auquel ces causes se lient rend à chacune d'elles son importance. Que les heureux consultent avec effroi ce passé qui pouvait placer leur vie ailleurs, confier à d'autres soins les existences qui leur sont chères. Les faits

individuels sont limités, mais ils forment mille rayonnemens dont le libre arbitre est le centre. La mobilité de la pensée suffit pour donner un démenti continuel à la doctrine du fatalisme. C'est à soi-même, à sa propre volonté, à l'influence qu'elle laisse prendre aux autres sur soi qu'il faut demander compte de ce qu'on appelle les jeux du hasard. Toute une vie de malheur s'est-elle accomplie, la mémoire en a gardé le souvenir; on hésitait avant de se livrer à la pente qui devint irrésistible le premier pas fait. A côté de ce malheur, des révélations découvrent souvent les chances d'un bonheur tel qu'on l'aurait souhaité. La moindre circonstance changée, ce bonheur était réalisé; tandis que la funeste lumière, arrivée trop tard, rend plus accablante la destinée sous laquelle il faut plier. Encore si les leçons du passé laissaient des traces profondes; mais elles s'effacent ainsi que le sillage formé

par le vaisseau sur l'Océan, et chaque âge reste livré à des déceptions, à des croyances qui tiennent au point de vue où l'on se place. Le type du beau, du bien, dont nous portons les formes dans notre âme, ne se retrouve que brisé, et par fragmens dans la multiplicité des êtres ; la jeunesse en recherche d'abord l'application complète, et les déceptions se succèdent continuellement. Plus tard, la vie est mieux comprise, des portions de bonheur suffisent à une plus juste appréciation de notre nature imparfaite.

La promenade du matin laissa Berthe rêveuse, distraite, tout le reste de la journée. Elle revoyait sans cesse le joli visage pâle de Clémence, la noble figure du comte. L'erreur dans laquelle madame de Golzan l'avait laissée à dessein donnait à ses pensées un indéfinissable intérêt. Elle composait de mille façons l'histoire de leur vie, et malgré les souffrances empreintes

sur le front de cette jeune femme, elle voyait encore tant de bonheur dans l'amour qu'elle inspirait, qu'un pareil sort ne l'eût point effrayée au même prix. Ils avaient dû s'aimer aussitôt qu'ils s'étaient rencontrés. Jeunes tous deux, quel avenir ils pouvaient espérer ! Mais leurs craintes mêmes les rendaient plus chers l'un à l'autre. Menacés d'une éternelle séparation, chaque jour de sursis devenait une existence entière.« Oh ! disait Berthe, pénétrée de cet enthousiasme des jeunes années, mourir ! oui, mourir ainsi, je le préfèrerais à traîner lentement dans le monde une existence privée du charme d'une telle affection. Et ma vie, que sera-t-elle? se demandait encore Berthe. Ma mère ne contraindra pas mon choix, je pourrai donc être heureuse aussi, comme l'a été cette jeune femme ; » puis une pensée qu'elle osait à peine entrevoir lui répondait que le monde ne lui offrirait peut-être pas une seconde

image semblable à celle qui s'était empreinte dans son souvenir, et déjà le regret se mêlait à ses espérances.

Qu'elles sont suaves et gracieuses les rêveries de la jeune fille ! elle prête les riches couleurs de son imagination à tous les tableaux que créent ses fantaisies. Et c'est de là qu'il faut descendre pour entrer dans une vie froide, positive, où l'intérêt heurte à chaque pas les théories de l'âme! Cependant nous pleurons celles qui meurent avant que la raison ait brisé une à une les croyances de sa jeunesse.

Madame de Golzan avait persuadé sans peine à madame de Frémy de prendre une loge à l'Opéra pour la première représentation où depuis huit jours elle avait le projet d'aller. Madame de Golzan exprima un vif regret de ne pouvoir passer la soirée avec ses parentes. Le succès de ses projets cachés la retenait dans une autre société. Elle voulut diriger elle-même la

toilette de sa cousine; jamais les cheveux bruns de Berthe n'avaient été arrangés avec plus grâce. M. de Celnarre n'aimait pas les ornemens. Berthe, sans savoir à quel dessein, ne put obtenir de sa cousine qu'elle lui laissât mettre des fleurs; mais il était bien évident que tous les soins de madame de Golzan tendaient à faire ressortir les moindres détails d'une beauté qu'elle louait avec une étrange satisfaction. Ses tempes, délicatement veinées, devaient être découvertes; il fallait qu'on devinât sous les cheveux la forme de sa tête, dont les lignes s'harmoniaient à ravir avec un ovale d'une pureté grecque.

Madame de Golzan choisit pour Berthe une robe de crêpe rose pâle, dont le corsage, orné de blondes légères et de nœuds aux reflets blancs, entourait les formes les plus séduisantes. Sa taille élevée, souple, pleine d'élégance, se dessinait à travers les tissus vaporeux, donnant à tout son en-

semble quelque chose d'aérien, et la candeur empreinte dans ses traits rappelait en elle la céleste origine des habitans de notre terre.

Les éloges de madame de Golzan étaient intarissables; elle paraissait orgueilleuse des succès assurés à sa cousine, la priait de marcher, d'entrer, de sortir devant elle, lui enseignait de nouveaux airs de tête, des mouvemens plus étudiés, pour donner de la grâce à ses poses. Une mère n'aurait jamais songé à ces détails. Madame de Frémy souriait en écoutant les leçons d'Isabelle; Berthe assurait que sa timidité mettrait toujours obstacle à ce qu'elle perdît sa gaucherie provinciale. Cependant la vanité s'éveillait dans son cœur, séduite qu'elle était par l'admiration franche que lui témoignait une femme dont la réputation d'élégance et de bon goût rendait les jugemens sans appel. Madame de Golzan avait porté le soin jusqu'à

désigner l'homme qui devait accompagner madame de Frémy. Un jeune parent fut écarté pour céder son rôle à une tête blanchie par les années, dont l'aspect, dans le fond de la loge, formerait une heureuse opposition au premier plan. Il fallait que l'attention de Berthe ne fût distraite par rien. M. de Celnarre se plairait à étudier tous les mouvemens de surprise, de joie ou de sensibilité reflétés sur son visage; la société ainsi restreinte, il restait plus de chances à ce jeu muet. Un jeune homme, empressé auprès de Berthe, pouvait faire échouer le plan si bien conçu jusque là. M. de Celnarre ne perdait jamais l'occasion de placer une observation malveillante, et bien qu'elle vînt souvent de sa propre imagination, cette observation une fois lancée, la femme qui en avait été l'objet ne devait plus prétendre à recevoir ses hommages; mais une main habile, une expérience exercée à son école, écartèrent avec trop

de succès les atteintes de sa mordante critique.

Les loges se remplissaient. Des flots de lumière éclairaient les brillantes toilettes d'un jour de première représentation à l'Opéra. Le rideau était baissé; mais déjà l'orchestre faisait entendre ses sons pleins et harmonieux, si habilement dirigés qu'on les croirait souvent produits par un seul et magique instrument. Et cette foule rieuse, parée, jouait, sans s'en rendre compte, un drame multiple, plus attachant pour le regard observateur que la fiction impatiemment attendue. Pauvres compositeurs, efforcez-vous de prédisposer à la poésie ces âmes prosaïques. L'orchestre exprime un chant plein de tristesse, la prière d'une âme qui n'a plus de secours à attendre de la pitié humaine. Le ciel recueillera-t-il ces accens de détresse? Non, l'enfer seul y répond : des sons pleins d'ironie, le rire frénétique des démons succède à la prière

sans doute rejetée. A peine si l'on voit quelques spectateurs absorbés sous l'impression de ces effets. Des femmes cherchent curieusement dans les loges; les observations et la critique ne s'attachent pas seulement aux toilettes : d'autres intérêts surgissent à travers des regards de dépit, d'inquiétude, de jalousie ou de triomphe. Le véritable spectacle est là sous ses mille formes: drame ou comédie, l'observateur peut choisir; le théâtre ne lui offrira rien de plus attachant à suivre. Parcourez de l'œil ces lignes de visages humains, étudiez-les alors qu'ils ne se défient pas de l'investigation des oisifs, vous surprendrez les secrets de ces êtres qui vous resteront eux-mêmes inconnus. Des misères profondes, cachées sous de brillantes superficies, désenchanteront cruellement les séductions offertes aux yeux; mais le tableau sera complet. A côté du mal se révèlera aussi le bien : le théâtre et les livres n'of-

frent jamais, dans une même œuvre, qu'une portion de vérité. Dans une foule, le monde se déploie sous toutes ses formes; chaque imagination y trouve les reflets de ses propres sentimens, l'explication des manières de sentir les plus opposées entre elles.

Madame de Golzan, seule dans sa loge avec son mari, attendait impatiemment M. de Celnarre; ses yeux se fixaient, pleins d'anxiété, sur une loge vide en face de la sienne; chaque porte qui s'ouvrait lui causait un tressaillement d'impatience. Madame de Kamnen arriva enfin. M. de Celnarre la suivait. Ses traits reprirent une apparence calme; elle témoigna le désir d'écouter l'ouverture pour suspendre toute conversation. Le silence s'était enfin établi dans la salle. Une musique suave, mélodieuse, semblable à l'expression d'une vision céleste, tenait sous le charme cette assemblée mobile; le bruit inharmonieux de la clef de l'ouvreuse se fait encore

entendre. Un premier murmure de mécontentement resta inachevé, et il devint facile de traduire les douces exclamations qui le suivirent, lorsque deux femmes se placèrent sur le devant de la loge, en face de celle où était madame de Golzan.

« Nous voyons sans doute mademoiselle de Frémy, dit madame de Kamnen; bien que je ne la connaisse pas, je retrouve dans notre vis-à-vis le portrait qui m'a été fait de votre cousine.

— C'est elle-même, répondit M. de Golzan. Le comte de Bresseval l'a vue ce matin aux Tuileries; il partira, je pense, un peu étourdi de l'effet qu'elle a produit sur lui. »

Ce nom éveillait puissamment l'amour-propre de M. de Celnarre. Berthe lui apparut en ce moment comme le véritable but de son projet avoué. Ce choix, fait alors que madame de Golzan semblait vouloir le rattacher à elle, servait encore son ressenti-

ment opiniâtre; enfin épouser une femme que le comte de Bresseval, si sobre de louange, avouait faite pour le toucher, donnait un nouveau prix au succès. Et Berthe seule pouvait, unie à lui, réaliser le contraste auquel sa singulière vanité aspirait.

Pendant que cet avenir la menaçait, Berthe, confuse et ravie de l'admiration excitée par sa présence dans cette nombreuse assemblée, composée d'êtres qui lui étaient tout-à-fait étrangers, croyait voir s'ouvrir devant elle une immense carrière de bonheur. Ce culte adressé à la forme dont elle est revêtue ne lui révèle-t-il pas un pouvoir sans bornes sur sa propre destinée? Mais le trouble de la pudeur mêlait une sorte de souffrance à ce triomphe. Ses yeux cherchèrent le regard de sa mère pour y puiser la force de maîtriser des émotions qui apportaient tant de trouble dans son âme.

Madame de Golzan vint, dans la soirée, auprès de ses parentes; elle parla des personnes qui étaient dans sa loge. Berthe trouvait la laideur de M. de Celnarre effrayante. Soigneuse de prévenir toute impression défavorable, madame de Golzan profita du moment où sa cousine se trouvait dominée par la vanité pour faire valoir à ses yeux jusqu'aux défauts de M. de Celnarre.

« Ne riez pas de lui, dit-elle, son esprit fait oublier sa figure dès qu'on l'entend parler; d'ailleurs, il est difficile dans ses jugemens, mordant à l'excès lorsqu'il critique. Toutes les femmes le redoutent et cherchent à lui plaire; sa fortune est incalculable; il a promis de la mettre aux pieds de la plus parfaite beauté qu'il rencontrera. Le croiriez-vous? ajouta-t-elle avec négligence, l'absence de son suffrage fait perdre le premier rang. Plus d'une riche héritière aurait donné la moitié de sa dot

pour refuser M. de Celnarre, peut-être même pour l'accepter.

— Le refuser! cela se comprend, répondit Berthe; mais l'accepter, c'est ce qui ne se verra pas, je pense. »

L'éloignement que Berthe témoignait pour M. de Celnarre était surtout fortifié par le souvenir qu'elle conservait de l'apparition des Tuileries : elle préférait encore au plaisir de briller le sort de cette jeune femme si tendrement aimée. Le comte de Bresseval était devenu, dans son esprit, le type du choix qu'elle devait faire. Madame de Golzan l'avait à dessein confirmée dans la pensée qu'il était auprès de sa femme. Berthe s'intéressait aussi vivement à la charmante créature dont il était l'appui : elle se plaisait à rappeler dans sa mémoire le tableau touchant qui l'avait frappée : il lui revint encore dans l'assemblée où elle se trouvait.

« On ne rencontre pas ici la comtesse de

Bresseval, dit-elle à madame de Golzan; sa figure me plaît et m'attriste tout à la fois.

— Ne pensez-vous plus qu'à elle? lui répondit sa cousine. Je vous engage à ne pas trop louer son extérieur : on trouve déjà une parfaite ressemblance entre vous deux. M. de Celnarre en a fait la remarque : c'était avouer en même temps qu'il se sentait touché de votre beauté. »

Non-seulement Berthe fut insensible à cet hommage, mais il lui parut même repoussant par la comparaison qu'elle fit intérieurement. « Je veux aussi être enviée pour le choix que je ferai, pensa-t-elle, et rien au monde ne saurait me décider à confier ma vie à un homme pour lequel je ressentirais l'aversion qu'inspire la vue de M. de Celnarre.

—

Fidèle à sa promesse, madame d'Esnelle

rechercha toutes les occasions de se lier avec madame de Frémy; mais, toujours entraînée par madame de Golzan, Berthe préférait les fêtes brillantes aux réunions un peu sérieuses qu'elle rencontrait chez la marquise. Madame de Frémy était touchée du plaisir que prenait une jeune femme à produire sa fille, à s'effacer auprès d'elle pour la faire admirer sans partage. Confiante dans un sentiment en apparence si désintéressé, elle permit que cette liaison se resserrât chaque jour davantage. Dès-lors l'empressement de la marquise pour réaliser le vœu de Clémence diminua. Le comte, tout occupé de sa sœur dont la maladie s'aggravait avec une effrayante vitesse, ne parla jamais de mademoiselle de Frémy dans ses lettres; il allait d'ailleurs bientôt revenir : l'état de Clémence présageait une fin prochaine. Pendant assez long-temps les soins de madame de Golzan détournèrent toute explication sur

le comte de Bresseval, aussitôt qu'elle entendait prononcer son nom. Cependant la marquise exprima une fois le regret de ne pouvoir rendre sa maison plus agréable; mais elle partageait, dit-elle à madame de Frémy, l'affliction d'une mère et d'un frère qui allaient perdre une charmante jeune fille, objet de leur plus tendre affection. « Elle meurt avec la résignation d'un ange, reprit la marquise, et la vie lui était chère à bien des titres. Elle s'efforce de la dédaigner, afin que ses regrets n'ajoutent pas à la douleur de ceux qui la pleureront; mais l'espérance renaît en elle à la moindre lueur de santé. Cette espérance trahit la pensée cachée, car alors elle forme de longs projets, et mes pauvres amis souffrent d'incroyables tortures à l'entendre parler de l'avenir qui ne lui appartient plus. »

L'émotion de madame d'Esnelle, toujours croissante en prononçant ces paroles,

amena des larmes dans ses yeux; celles de Berthe coulèrent en abondance, lorsque madame d'Esnelle lui tendit la main : « Oh! pleurez, pleurez-la, lui dit-elle; jeune, belle comme vous, sa vie va finir! Vous l'auriez aimée, j'en suis sûre : personne ne pouvait se soustraire au charme de sa bonté. Elle vous a vue une seule fois : c'était à la dernière promenade que nous avons faite ensemble....

— Aux Tuileries, s'écria Berthe; je ne l'oublierai jamais, et maintenant je me le rappelle encore : vous étiez auprès d'elle. »

La marquise répondit par un signe affirmatif, jeta sur Berthe un regard plein d'intérêt, mais n'ajouta plus un mot qui eût rapport à cette matinée, et changea d'entretien.

«Une mère! un frère! pensa Berthe. Ai-je mal compris madame de Golzan, lorsqu'elle m'a parlé de la comtesse de Bresseval? Et cet homme auquel j'ai pensé

tant de fois depuis ce jour, n'est-il en effet que le frère de la jeune malade? Oh! que ne m'est-il réservé alors de lui consacrer ma vie, de consoler son cœur, de partager ses regrets! Mais comment oser maintenant avouer l'intérêt que je porte à cette sœur?» Madame de Frémy frappa légèrement sur l'épaule de sa fille. Berthe tressaillit. « Nous partons, lui dit sa mère. — Déjà! prononça Berthe d'une voie attristée... — Et le bal? répondit madame de Frémy. — Le bal, répéta Berthe. En effet, je n'y pensais plus. » Alors ses habits de fête lui causèrent une peine inexprimable. Son imagination lui retraçait des scènes de deuil; elle voyait Clémence mourante, résignée; sa mère n'espérant plus, et demandant encore à Dieu de lui rendre le bien qu'elle ne pouvait sacrifier. Auprès de ces deux femmes lui apparaissait une image d'un effet plus pénétrant. Le beau visage du comte réfléchissait la douleur de sa mère,

celle de sa sœur, et sa douleur à lui, déchirante, profonde, pleine de pensées, mais ensevelie dans un morne silence. Sa voix s'élèvera pour rendre le courage à sa mère; lui ne cherchera pas de consolation hors de son propre cœur, si amèrement convaincu du néant des choses humaines. — Et cependant Berthe devait aller au bal; quel motif raisonnable donner au caprice qui la ferait changer d'avis? Dire la vérité, avouer qu'elle se sentait accablée d'un malheur supporté par des êtres dont le nom et le visage lui étaient seulement connus. Cet intérêt subit exciterait les railleries. Déjà Berthe croyait voir sur les lèvres de madame de Golzan un de ces sourires qu'elle redoutait à l'excès.

Madame d'Esnelle observa son hésitation et devina en partie ses motifs : « Oubliez mes chagrins, lui dit-elle; je vous ai attristée : personne plus que moi ne voudrait cependant contribuer à votre bonheur.

Allez au bal, ma jeune amie, et si, par intérêt pour ce qui me touche, vous voulez m'entendre quelquefois parler de Clémence, venez lorsque vos projets ne formeront plus, comme aujourd'hui, de contraste avec notre entretien.

— C'est bien malgré moi, dit Berthe.

— Je le vois, répondit madame d'Esnelle; j'en sais un gré infini à votre cœur. Les convenances emprisonneront ainsi plus d'une fois vos impressions. La perte d'un parent inconnu exige des démonstrations de chagrin; une sympathie profonde pour des maux qui nous sont étrangers ne doit pas suspendre le cours ordinaire de la vie. Le cœur s'use à tous les sacrifices qu'il faut faire aux convenances. Mais le monde le veut ainsi; il nous entraîne, force nous est de lui obéir.

— Madame la marquise, dit madame de Frémy, n'oubliez pas que ces mêmes sacrifices aux convenances peuvent sau-

ver les femmes de bien des dangers.

— Ils leur apprennent plus fréquemment à mentir à tous les yeux, reprit la marquise. Mais une discussion de principes nous conduirait bien loin. Je vous retiens mal à propos, heureuse mère, vous êtes impatiente de recueillir les suffrages de la foule. Votre front brillera d'un doux orgueil, tandis que celui de Berthe devra rester calme, insensible. A voir l'orgueil permis se mettre si bien à l'aise, on doit prendre en grande pitié le même sentiment, alors que l'expression en est interdite.

— Ah ! Madame, dit Berthe, votre sourire trahit une épigramme. Me croyez-vous réellement vaine ? Pouvez-vous penser que je me reconnaisse le droit de l'être ?

— Mais un peu, dit la marquise ; vous entendez bien que je veux seulement parler du droit qu'il vous est impossible de désavouer. »

Madame d'Esnelle avait à dessein donné

un tour enjoué à la fin de leur conversation, pour rendre Berthe à des idées plus riantes que celles qui l'avaient occupée pendant la soirée. « Adieu, lui dit-elle, adieu, bel ange exempt des faiblesses communes à notre race déchue; gardez bien votre insensibilité. — Ceci, ajouta la marquise tout bas à madame Frémy, est un conseil sérieux. Ne vous pressez pas de renoncer à vos droits sur elle. »

—

Quelques jours après cette soirée, madame d'Esnelle reçut une lettre de la comtesse de Bresseval, son amie d'enfance. « Venez, lui écrivait-elle, ma chère mar-
» quise, Clémence vous demande; que ses
» derniers vœux soient accomplis : mon
» fils aura besoin de répandre auprès de
» vous la douleur qu'il concentre pour
» soutenir mon courage. Je ne mets pas

» votre consentement en doute. Je vous » attends. »

Madame d'Esnelle n'hésita pas à partir. Ses amis n'avaient pas hésité non plus à lui demander une preuve d'affection déjà offerte à leur départ pour Nice. Ils n'éprouvèrent d'autre surprise que celle de la voir arriver dans un moindre espace de temps encore qu'ils ne l'avaient jugé nécessaire pour se rendre auprès d'eux.

La destinée de Clémence s'achevait. Elle mourut entourée de ceux qui l'avaient aimée. Le sort lui enleva-t-il une vie destinée au bonheur? Les déchirans regrets que sa perte excita devaient le faire croire. Cependant, le même jour, par un singulier rapprochement, la jeune fille qu'elle avait rencontrée brillante, pleine d'avenir, aurait pu lui apparaître, pâle comme elle, les yeux voilés par les larmes, et prête à donner sans regret les années que l'avenir lui promettait encore.

Une grande partie de la fortune de madame de Frémy se trouva tout-à-coup compromise par une faillite. M. de Celnarre, intéressé pour une somme peu importante dans la même affaire, connut le premier la perte qu'elle pouvait éprouver. Lui, favorisé par le sort autant qu'il était disgracié de la nature, venait d'hériter, par la mort d'un oncle, de nouvelles richesses et du titre de vicomte. Il arriva chez madame de Frémy, demandant instamment à être introduit, malgré la défense faite de recevoir personne.

Berthe venait de se retirer. « Je sais, dit M. de Celnarre à madame de Frémy, que vos intérêts se trouvent menacés. Permettez-moi de profiter de ce moment pour émettre un vœu que je n'aurais pas osé exprimer dans des circonstances différentes. Si votre consentement, si celui de mademoiselle de Frémy m'autorisent à me regarder comme votre fils, ajoutez à cette

faveur une nouvelle grâce : que tout le monde ignore le revers qui peut vous atteindre, la dot de votre fille sera telle qu'elle eût été sans cet événement, et nous partagerons les mêmes droits sur ma fortune actuelle. Ces dédommagemens, je l'avoue, suffiront à peine à compenser le sacrifice qu'elle me fera; mais si mes observations ne m'ont pas trompé, mademoiselle de Frémy est restée libre de tout engagement au milieu des nombreux hommages qui lui ont été offerts. Je ne souhaite rien de plus, si toutefois elle peut, sans éloignement, accepter le sort que je lui offre, à la condition d'être la compagne de ma vie. »

Touchée de la forme de cette demande, séduite par la position du vicomte, madame de Frémy s'engagea, lorsqu'elle consulterait sa fille, à faire hautement valoir le sentiment désintéressé de celui qui la recherchait dans un pareil moment. Trop

adroit pour vouloir plaider sa cause lui-même, M. de Celnarre se retira plein d'espérance. Il avait vu madame de Frémy fort abattue par le malheur qu'elle redoutait; une immense fortune lui était offerte, pouvait-elle la rejeter?

Madame de Golzan, devenue ouvertement l'auxiliaire des prétentions de M. de Celnarre sur sa cousine, fut encore appelée par lui à appuyer le succès de cette démarche décisive. Bien assuré qu'il pouvait se confier à elle, il se plut à lui parler des dépenses folles qu'il projetait pour entourer Berthe d'un luxe merveilleux, qui la rendrait un objet d'envie pour toutes les femmes. Son hôtel, ses parures, ses chevaux, ses voitures effaceraient ce qu'on avait vu jusque là, comme la beauté de Berthe surpassait les beautés qu'on avait admirées avant de la connaître. La fortune de M. de Celnarre autorisait ces projets.

Toutes les séductions de la vanité se réunissaient pour entraîner Berthe. La vicomtesse de Celnarre était, par le choix de son mari, proclamée belle entre toutes, par cela même qu'il avait demandé sa main.

Berthe repoussa d'abord les offres que sa mère lui transmit. Son cœur, disait-elle, ne pouvait pas accompagner le consentement qu'elle donnerait. C'était se vendre que d'accepter une pareille union.

Madame de Frémy apprit alors à sa fille qu'il fallait se retirer à la campagne pour ne plus reparaître ; ses craintes étaient confirmées et leur fortune à jamais détruite. M. de Celnarre, seul instruit de ce malheur, avait offert de le réparer. « Si tu le refuses, ma fille, dit avec l'accent d'un profond regret madame de Frémy, je te verrai tomber dans une position obscure ou perdre ta jeunesse dans l'isolement. Tu n'as plus d'autre appui que moi

sur la terre : nos chagrins, mis en commun, nous seront légers; mais un jour viendra où tu resteras seule. Au nom de cet avenir, ma fille, réfléchis encore avant de te livrer à une destinée qui m'effraie pour nous deux. »

Le refus de Berthe, prêt à s'échapper, resta inarticulé, lorsque sa mère lui parla ainsi. Madame de Golzan acheva de lui arracher son consentement, en faisant valoir l'intérêt de sa mère. Elle avait cherché à la séduire par ses propres impressions en lui parlant de l'enivrement qui suivrait cet acte de courage, des fêtes qui se succèderaient si actives, si animées, qu'elle aurait à peine le temps de voir son mari. Prête à échouer, elle s'aperçoit que sa seule hésitation tient à l'avenir de sa mère; ce point de vue saisi, son esprit ne l'abandonne plus. Madame de Frémy privée de fortune, elle dont la santé est déjà

affaiblie, supportera-t-elle le chagrin qui va l'accabler?.. « Eh bien! dit Berthe, que ma mère soit donc heureuse!

— Et vous le serez aussi, chère, bien chère amie, dit Isabelle émue, malgré elle, de l'arrêt qu'elle venait d'arracher, contre elle-même, à cette fille dévouée. Oh! oui, il faut que vous soyez heureuse; votre malheur me pénétrerait de regrets! »

Madame de Frémy reparut. « Elle a dit oui, » s'écria madame de Golzan. Alors la faible mère, qui avait jusque là caché la crainte que lui causait l'irrésolution de sa fille, lui ouvrit ses bras. « Ma Berthe, lui dit-elle, en répandant des larmes, je ne te verrai donc pas descendre du rang qui t'appartient. Mais, reprit-elle, car alors elle-même redoutait d'engager la volonté de sa fille, es-tu bien sûre que tu pourras aimer M. de Celnarre?

— Du moins, dit Berthe, mon cœur est libre; la reconnaissance enchaînera sans doute mon affection. »

De tous les motifs qui avaient déterminé madame de Golzan à préparer ce mariage, aucun ne subsistait plus dans le même rapport avec ses intérêts personnels. Le comte de Bresseval éloigné, elle ne songeait plus au rêve qui l'avait occupée un instant; seulement, il lui eût encore été insupportable de le voir subjugué par une autre femme, tandis qu'il aurait dédaigné l'affection qu'elle était prête à lui accorder. Réconciliée avec M. de Celnarre, délivrée par leurs nouveaux rapports des suites de son imprudente coquetterie, elle pouvait laisser plus de liberté à la décision de Berthe sans être responsable d'un refus. Mais ce mariage manqué, Berthe ne redeviendrait-elle pas sa rivale? Madame d'Esnelle lui témoignait trop d'intérêt pour la laisser quitter à ja-

mais une société où tant de suffrages s'étaient réunis autour d'elle. M. de Bresseval partagerait cet intérêt. La ressemblance de Berthe avec sa sœur, les projets que la pauvre malade avait formés en riant, toutes ces causes semblaient présager à Berthe une destinée que sa cousine eût enviée. C'était pour écarter cet avenir incertain qu'elle employait toutes les ressources de l'adresse à persuader une jeune fille de souscrire elle-même au malheur de toute sa vie.

Monsieur de Celnarre fut bientôt présenté à mademoiselle de Frémy comme celui auquel son avenir était engagé. S'il avait aimé Berthe, sa conduite eût été moins calculée auprès d'elle. Les sacrifices qu'il lui faisait, la générosité apparente de ses procédés avaient fait penser à Berthe qu'elle allait le voir subjugué, soumis, sans cesse auprès d'elle, et son courage défaillait à la crainte de cette continuelle ob-

session. Le vicomte suivit une route tout opposée. Il semblait uniquement occupé de madame de Frémy, et ses promesses d'avenir se rattachaient toujours au bonheur de sa future belle-mère. Madame de Golzan l'avait sans doute instruit du motif qui arracha le consentement de Berthe. Jamais il ne parlait de lui-même; la vie intérieure de sa femme serait, à l'entendre, une existence de féerie, où ses désirs, à peine exprimés, s'accompliraient sans qu'elle rencontrât les regards de l'enchanteur. En vain cependant s'efforçait-on de cacher sous des fleurs les chaînes qu'on lui présentait; Berthe sentait au-dedans d'elle-même de poignantes douleurs, des regrets sur l'avenir perdu qui lui apparaissait, dans son indépendance, préférable au joug doré que sa faiblesse avait accepté.

Un soir, plus accablée par ces mêmes pensées, seule, retirée depuis long-temps

dans sa chambre, elle rêvait, priait, et d'abondantes larmes terminaient ses rêveries et ses prières. « Etait-ce là, se demandait-elle, le bonheur que j'avais souhaité? Qu'elles rendent la réalité cruelle, les déceptions de mes espérances cachées! Et, se disait-elle encore, n'est-ce pas une fatalité pleine de dérision? Le malheur qui va s'accomplir s'est préparé dans le temps où, pleine de confiance en moi-même, je croyais pouvoir réaliser dans l'avenir toutes les fictions de mon esprit. Un même souvenir s'est souvent, bien souvent présenté à ma pensée; je ne me défendais pas contre sa séduction, je croyais voir l'appui, le protecteur d'une jeune mourante. Je m'intéressais de cœur à leur mutuelle affection. Leur amie est devenue ma seconde mère. Où sont-ils tous trois maintenant? Absorbés dans une même douleur, ils ne songent plus à moi! Pauvre Clémence! tu vas mourir. Je gémis sur ton sort, car il

était heureux; l'intérêt que je t'ai inspiré un instant sera payé par mes longs regrets! Si tu devais aimer, rencontrer un amour digne du tien, ah! pleure mille fois la vie; que nos larmes se confondent, moi, pour le malheur que j'accepte, toi, pour le bonheur que tu perds. » Et par un élan subit, Berthe tomba à genoux, offrant à Dieu de prendre sa vie en échange de celle qui était enlevée à Clémence. Si de pareilles prières pouvaient être exaucées, les accens d'une mère auraient fléchi la pitié divine, ou bien cette mère se serait vue condamnée à choisir entre ses deux enfans celui qu'elle voulait conserver. Pour racheter les jours de sa sœur, le comte aurait mille fois donné son avenir, quelque promesse que cet avenir lui eût présentée. Mais le sort de la jeune fille venait de s'accomplir lorsque Berthe demandait du fond de son cœur de descendre à sa place sous le marbre funéraire.

A des nuits passées dans de semblables agitations succédaient des jours occupés de soins qui captivent toujours l'attention des femmes. Madame de Golzan présidait à toutes les décisions prises avec les lingères, les marchandes de modes, couturières et les autres artistes appelées à travailler à l'œuvre importante du trousseau. Celui de Berthe achevé, on vint en foule l'admirer. M. de Celnarre, madame de Golzan, semblaient uniquement chargés du soin de la faire briller. Un mot de bonheur, une promesse d'affection, elle les attendait vainement. On ne s'est adressé jusque là qu'à la vanité d'une femme, et déjà cette vanité s'éteignait dans le cœur de Berthe. Cependant chaque jour ajoutait un consentement tacite à la promesse déjà donnée, et quand vint l'instant irrévocable, lorsque Berthe sentit sa main unie à la main de M. de Celnarre, que son nom, son titre devinrent le nom et le titre

qu'elle devait porter, il lui sembla que si on pouvait rappeler cet instant, une volonté énergique, jusque là contenue par la timidité, s'éveillerait toute puissante pour rejeter les liens qu'elle venait d'accepter.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis ce mariage. Berthe était seule dans un élégant oratoire : vêtue de légers vêtemens blancs, à demi étendue sur de moelleux coussins de velours violet, la tête appuyée sur une de ses mains, elle méditait profondément. Ses yeux s'humectèrent d'abord sans que le bruit de sa respiration se fît entendre; puis son sein s'agita convulsivement. Des cris étouffés, des sanglots vainement contenus s'échappèrent enfin avec des torrens de larmes. Aucune parole ne les accompagnait, et, comme si elle eût redouté d'être entendue, elle pressait son visage dans les oreillers pour comprimer les sons qui pouvaient trahir sa douleur. Tout-à-coup l'effroi succède à ses angoisses;

un panneau de glace vient de frémir légèrement; il rentre sans bruit dans la boiserie, et M. de Celnarre paraît devant elle. « Des larmes! lui dit-il, affectant de ne pas remarquer la surprise que lui causait son apparition imprévue. Êtes-vous donc si à plaindre, Berthe? Ai-je contraint votre volonté? Ménagez ce pouvoir, lui dit-il ; l'excès de la douleur nuirait d'ailleurs à votre beauté. Hier, lorsque près de moi vos pleurs coulaient sans effort, vous deviez être charmante; l'obscurité de la nuit m'a enlevé le plaisir de vous voir ainsi. Que de femmes paieraient au plus haut prix le don que vous possédez! J'en ai vu quelques-unes simuler les sanglots pour cacher la sécheresse de leurs yeux. Mais vous, ce sont des pleurs véritables, » ajouta-t-il; et sa main caressa légèrement les paupières et les joues de Berthe, comme s'il eût trouvé une sorte de volupté à sentir couler, sous ses

doigts, les larmes qu'il faisait répandre.

Le panneau mystérieux s'était refermé. Berthe regardait encore de ce côté. M. de Celnarre reprit : « Vous êtes curieuse; n'ayez plus de secrets pour moi, je n'en aurai aucun avec vous. Mon caractère effraie votre timidité; je vais vous en découvrir toutes les nuances. Vous voilà, pauvre enfant, bien interdite devant l'avenir qui vous attend! Comment, en effet, avez-vous pu, si jeune, si belle, vous donner à moi? » et sa figure sardonique, ses traits disgracieux se placèrent auprès de la tête de Berthe, tandis qu'il dirigeait du doigt son regard vers la glace qui réflétait leur image.

« Monsieur, dit Berthe avec dignité, j'ai pu être touchée de l'affection que vous promettiez à ma mère, de la délicatesse de votre conduite. ..

— Tout cela, il faut l'avouer, est bien rassurant pour un mari; mais j'ai prévu

les dangers auxquels je m'exposais. Une surveillance active les écartera. La fatuité ne m'égare pas : trop souvent condamné dans le monde au rôle d'observateur, je me suis plu à étudier les ressorts les plus cachés des passions, et je prévois de loin le dénoûment que doit amener l'imprudence la plus légère. J'ai surpris à leur naissance des liaisons dont j'ai suivi le cours mieux que n'auraient pu le faire les parties intéressées. Je sais combien durera l'illusion qui les entoure. Ma pensée décompose l'élément trompeur dans lequel leur vie est enveloppée. Cet amour plein de dévoûment semble aux esprits vulgaires l'accomplissement d'une destinée écrite : il n'est pour moi que la combinaison des plus misérables intérêts. Commencé d'un côté par la vanité d'une femme, l'envie d'attirer les regards d'un homme d'esprit ou remarqué seulement pour ses avantages extérieurs, il suffit par-

fois à cette vanité qu'un homme mette sa cravatte avec art, qu'il donne la mode pour la forme d'un habit.....

— Grâce pour mon inexpérience, monsieur, dit Berthe d'une voix suppliante; si j'ai des torts, que votre voix m'en avertisse; mais ne flétrissez pas avant le temps les impressions de ma jeunesse.

— L'inexpérience serait un dangereux ennemi! Le bien que j'ai acquis m'est trop précieux pour que je rejette les armes dont j'attends sa plus sûre défense. Encore une fois je me rends justice : tu ne peux pas m'aimer! Ma vie, mon honneur, je les ai cependant placés sur ta jeune tête!.... Ah! laisse-moi les protéger de tout mon pouvoir.... »

Berthe croisa les bras sur sa poitrine, inclina sa tête; elle était prête à écouter.

« Pauvre résignée! que tu es ravissante ainsi! Bénis le ciel que je me sois dès longtemps préparé à n'être pas aimé; ta vie

expierait à peine la déception d'un semblable rêve. Apprends du moins à connaître la pénétration du regard qui te surveille, pour ne pas dévier de la route où ton repos est assuré. »

Et reprenant subitement son ton froid, il continua : « Je vous le disais, les femmes se laissent séduire de mille façons. Près d'elles, on réussit par des dehors de profondeur, un air d'être revenu au monde invulnérable à tous les dangers, après une trahison ou quelque violente secousse morale. Ces rôles, bien joués, sont immanquables dans leurs effets. La célébrité serait irrésistible, sans la suffisance qui l'accompagne trop souvent.

» Les hommes jouent avec plus de sang-froid; ils calculent toutes les chances, et si les femmes ressentaient les remords qu'elles affectent, ce serait pitié de les voir accepter le partage inégal qui leur est offert. C'est encore une étude humiliante

pour l'intelligence humaine de comparer les efforts de la discrétion à ses effets. Je parle ici des hommes qui ont quelque délicatesse. J'ai vu des imprudens, pleins de sécurité, dans la certitude qu'ils se créaient de l'ignorance où tout le monde devait être sur ce qu'ils cachaient avec tant de soin, et je riais de leurs maladroites précautions, faites pour révéler un secret aux yeux les moins exercés. Les femmes s'y trompent moins. C'est là, il faut l'avouer, le beau côté de leur faiblesse. Elles s'immolent, sans se plaindre, à côté de la tranquille bonhomie qui les perd. Enfin, j'ai étudié le monde sous toutes ses formes : constamment maître de moi, je surveillerai votre cœur avec une attention plus profonde encore et le même coup d'œil exercé qui m'a dévoilé tant de mystères.

»Vous puiserez dans votre propre raison des règles de conduite. Je ne veux vous en imposer aucune. Il convient à ma ten-

dresse de vous laisser la plus entière liberté. Vous êtes prévenue ; je verrai tout sans prévention ; j'analyserai les moindres mouvemens, l'accent des paroles les plus insignifiantes. L'intérêt de votre dignité personnelle exige que le monde vous voie cependant livrée à vous-même par une confiance absolue. Ne me consultez donc jamais sous la forme d'une prière. Une égalité parfaite doit régner dans nos rapports. La fortune que vous avez acceptée, je la prodiguerai pour vous donner tout le bonheur que vous êtes en droit de réclamer ; je me reposerai sur moi seul du soin de notre honneur commun. »

Ces paroles décevantes, cette ironie profonde, adressées à une jeune et faible créature, l'arrachaient si brusquement à toutes les croyances de son âge, qu'elle semblait prise de vertige.

« Quel avenir ! murmura-t-elle, et pas même la responsabilité de mes actions !

— Folle! dit M. de Celnarre, en la pressant contre lui comme s'il eût voulu la briser : songez donc qu'entre vous et moi c'était le seul système possible pour que nous puissions vivre l'un près de l'autre. Regardez-moi; sondez votre cœur, et dites si la confiance vulgaire, trop souvent déçue, suffisait à ma sécurité. » Et ses bras nerveux entouraient la frêle jeune femme, pâle, glacée...« Mais, Berthe, lui dit-il avec une expression effrayante, tu n'as encore aimé personne; si ce malheur arrive, ce n'est pas à toi que j'en demanderai compte! »

—

Madame de Frémy espérait demeurer avec sa fille. Son gendre l'a obligée d'accepter un hôtel situé à une des extrémités de Paris. « Nous irons vous voir là, lui a-t-il dit, et les journées passées en famille nous reposeront de la vie mondaine à la-

quelle notre position nous oblige. Madame de Frémy a compris qu'elle devait au bonheur de sa fille de souscrire à cet arrangement avec une apparente reconnaissance. Madame de Golzan vit plus rarement sa cousine. Le vicomte éloignait avec un art admirable toute intimité de l'intérieur de sa femme.

Cette fortune, acquise à un si haut prix, n'est plus qu'un fardeau pour Berthe. Elle ne sent de sa position que le malheur qui s'y est attaché. Il n'y a plus un instant d'abandon pour elle. Le regard scrutateur qui doit la suivre partout, lire au fond de son âme des pensées à peine formulées, lui cause un état de gêne, d'oppression auquel rien ne peut la soustraire. C'est un cauchemar de toutes les heures. Elle essaya de se distraire en cultivant ses talens; mais sous prétexte que le chant et la peinture la fatiguaient, M. de Celnarre congédia les maîtres. Pour l'en dédommager et

satisfaire son goût pour les arts, les tableaux des meilleurs maîtres ornèrent ses appartemens; des concerts d'artistes furent souvent donnés chez elle.

Le malheur, les souffrances cachées mûrissent singulièrement l'esprit, développent la raison et donnent une nouvelle activité aux ressorts de l'âme. Berthe ne fut bientôt plus dans le monde la femme qu'on s'était attendu à trouver en elle d'après le choix qu'elle avait fait. Sa recherche, le luxe royal qui l'entourait semblaient lui être imposés par M. de Celnarre. Il passait pour adorer sa femme ; cet amour se manifestait surtout dans les fantaisies qu'il lui imposait à défaut de celles sur lesquelles il avait compté pour la satisfaire avec ostentation. Soumis en apparence à ses moindres ordres, il était là pour suivre ses paroles et chercher sa pensée à travers ses regards. Cependant on parlait avec enthousiasme du sort de la

vicomtesse ; son sourire attristé, son air de dédaigner la fortune que M. de Celnarre lui avait offerte, semblaient une grâce de plus ajoutée à dessein à toutes les perfections qui avaient subjugué son mari.

« Eh bien ! lui disait parfois M. de Celnarre, lorsqu'il se retrouvait auprès de Berthe, après l'avoir constamment observée dans le monde, n'en convenez-vous pas ? je tiens toutes mes promesses ; il ne manque rien au bonheur que vous attendiez de moi. De mon côté je n'ai pas à me plaindre ; toute ma pénétration est en défaut contre votre réserve. Puisse notre vie continuer ainsi ! »

—

Le souvenir de M. de Bresseval s'était effacé, ou du moins il restait confondu dans les souvenirs de madame de Celnarre,

mêlé à tous les regrets de la vie qu'elle avait sacrifiée. Il n'y apparaissait plus pour les dominer. Si le vicomte s'était attaché à parler à son cœur, elle aurait pu l'aimer peut-être; mais la défiance, l'ironie dont il s'était armé contre l'amour que Berthe lui inspirait, avaient à jamais rompu tout lien de sympathie entre leurs âmes. Madame de Celnarre ne sentait plus qu'un isolement profond dont elle ne cherchait pas à sortir. Sa raison lui refusait la consolation de révéler ses chagrins à sa mère, de lui livrer les regrets qui l'oppressaient : tout épanchement était banni de ses relations. La contrainte imposée tacitement lui aurait semblé plus douloureuse si elle avait fait quelque effort pour s'en affranchir. Aussi évitait-elle avec soin toute occasion de se trouver arrêtée par le charme invisible qui retenait sa volonté.

Berthe portait depuis plusieurs mois le nom de madame de Celnarre, lorsque la

marquise d'Esnelle revint à Paris ; ses amis l'accompagnaient. Le mariage de mademoiselle de Frémy avait produit sur tous trois une sensation douloureuse. Mais madame de Bresseval exprima seule le regret qu'elle en ressentit ; puis on ne parla plus du désir exprimé par Clémence à son dernier instant que son frère offrît sa main à la jeune fille qui lui rappellerait sa sœur dans les jours rapides de sa jeunesse.

Madame d'Esnelle pénétra bientôt le deuil de cœur qui démentait le bonheur apparent de madame de Celnarre. Mais elle ne voulut point amollir son courage en lui offrant l'occasion d'avouer ses souffrances : ce premier pas franchi, le danger de sa situation eût encore augmenté. Madame d'Esnelle s'efforçait de sourire comme autrefois à la jeune femme, lui parlait des fêtes qui se succédaient autour d'elle, sans dire un mot du passé, sans

l'interroger sur sa position dans ses rapports intimes.

Le comte de Bresseval, toujours auprès de sa mère, ne paraissait plus chez la marquise. M. de Celnarre y conduisait Berthe avec sécurité. Un soir même, il l'y laissa seule. Madame de Golzan venait d'entrer accompagnée de son mari, lorsque le vicomte se retira.

La conversation se traînait péniblement entre quatre personnes décidées chacune à parler de sujets étrangers à leurs réflexions intérieures, qui se rattachaient à une même situation. Tous souhaitaient qu'un nouveau visage vînt rompre cette gênante contrainte. La porte du salon s'ouvrit enfin. Le nom qui est prononcé fait pâlir madame de Celnarre, et le comte de Bresseval s'avance vers la marquise. Un léger mouvement d'ironique pitié contracta ses lèvres avant qu'il pût trouver le courage de saluer madame de Celnarre ;

mais lorsque son regard rencontra dans le sien une profonde sympathie pour sa douleur, des larmes qui jaillirent de ses yeux expièrent son injuste vengeance. Le comte couvrit son visage de ses mains ; il resta un instant comme s'il eût été frappé par une vision.

« Cette fatale ressemblance lui fait mal, » dit tout bas madame d'Esnelle à sa nièce.

Le comte avait repris son empire sur lui-même lorsque la marquise cessa de parler. Il put même surprendre l'expression haineuse qui répondit à l'observation que madame de Golzan venait d'entendre.

Madame de Celnarre se levait pour se retirer. « Oh! non, lui dit le comte en lui prenant la main, restez, madame ; je chercherai à étouffer les regrets que votre vue me cause... Ma pauvre Clémence, vous le savez, dit-il à la marquise, sa perte me coûte bien cher. »

La main de Berthe restait dans celle du comte; elle ne cherchait pas à la dégager de sa pression : un sentiment trop pur avait dicté ce mouvement. Il la ramena à la place qu'elle venait de quitter.

« Le comte est-il revenu à Paris en même temps que vous? » dit madame de Golzan à la marquise.

Le ton sec sur lequel ces paroles furent prononcées rendit Berthe et M. de Bresseval à leur situation réelle. La marquise, aussi émue qu'ils l'étaient tous deux, pénétrée des mêmes impressions, aida leur courage à se relever. A son exemple, ils se délivrèrent en apparence de toute réflexion sur le passé.

La conversation, d'abord languissante, s'anima peu à peu. Les accens doux et pleins de tristesse des paroles de madame de Celnarre donnaient un inexprimable charme à ce qu'elle disait. Lorsque le comte la regardait, elle détournait aussi-



tôt les yeux, mais elle recueillait avec un ineffable bonheur le souvenir de cette expression d'intérêt d'une pitié pénétrante qui reposait son cœur. Tout-à-coup, comme si un charme se fût subitement brisé, M. de Bresseval sortit sans prendre congé de personne.

« Eh bien! ma belle cousine, dit M. de Golzan, persuadé qu'une plaisanterie suffirait pour délivrer Berthe de sa préoccupation, vous devez être contente de l'effet que vous produisez. Après la conquête de M. de Celnarre, celle du comte était la plus difficile à faire; mais vous ne pouviez pas vous soustraire à l'un de ces deux succès : si vous n'étiez pas madame de Celnarre, vous seriez infailliblement devenue la comtesse de Bresseval.

—Pouvez-vous dire de semblables folies? répondit madame de Golzan à son mari.

— Des folies! appelez ma confidence par son véritable nom, je commets une indiscrétion. On peut maintenant l'avouer à madame de Celnarre : M. de Bresseval devait, à la prière de sa sœur, solliciter la main de mademoiselle de Frémy.

» J'étais là lorsque mademoiselle de Bresseval forma ce projet. Votre affection pour M. de Celnarre vous a fait garder le secret du comte. Je ne vois pas d'inconvéniens à dire la vérité aujourd'hui. Vous ne m'en voudrez pas, chère comtesse, ajouta M. de Golzan, je vous livre la coupable. »

Madame d'Esnelle jeta un regard de mépris sur madame de Golzan. « Vous auriez dû, dit-elle à son neveu, garder éternellement le secret que vous n'avez pas su trahir à propos. »

M. de Celnarre entra. Alors le dépit de madame de Golzan se changea en une joie subite. « Venez, lui dit-elle, prendre ma

défense, heureux mortel; on m'accuse de perfidie en votre faveur.....

— Silence! » dit la marquise d'un ton impérieux, tandis que les mains jointes de Berthe, son air suppliant, imploraient ce même silence.

M. de Celnarre ne montra pas la moindre curiosité de pénétrer le mystère qu'on lui faisait. Il prit le change sur toutes les explications que la marquise se plut à lui donner, parla avec sa facilité ordinaire, témoigna le même empressement pour Berthe jusqu'à l'heure du départ, laissée à sa volonté ce soir-là ainsi que les autres soirs. Mais, cette heure venue, il fallut quitter la marquise. Un froid mortel parcourut le corps de Berthe pendant le trajet silencieux de la voiture jusqu'à son hôtel. M. de Celnarre la quitta à la porte de son appartement et se retira chez lui sans adresser un mot à sa femme. Sa figure, habituellement bronzée, avait une teinte livi-

de; ses lèvres étaient serrées, et cependant le sourire s'y révélait encore. Cette muette colère acheva d'accabler Berthe. Toutefois le silence était préférable à ses questions : le nom du comte, prononcé dans cet instant, les précipitait tous deux dans un inévitable danger. « Je suis perdue, » s'écria Berthe, lorsque ses mains défaillantes eurent fermé sa porte. Puis, effrayée des paroles qu'elle avait dites, elle regarda autour d'elle, recueillant au dedans jusqu'à l'expression de sa terreur. Elle ignorait à quel point M. de Celnarre avait étendu ses moyens de surveillance : il pouvait être là près d'elle, suivre tous ses mouvemens sans qu'il lui fût possible de le voir : ses yeux se fermèrent involontairement à cette idée.

Pressée de se dérober au supplice que sa crainte lui inflige, elle hâte ses préparatifs de sommeil, appelle ses femmes, se met au lit, et fait éteindre les lumières

afin de laisser à ses traits la liberté de refléter sa pensée.

Des heures d'une douloureuse agitation se succèdent. Un sommeil interrompu lui offre des images effrayantes : elle a vu M. de Celnarre menacer le comte ; Clémence s'était placée entre eux, pâle, décolorée, comme au jour de leur seule rencontre ; elle tombe sous le coup destiné à son frère. Berthe s'éveille en poussant un long cri ; tremblante, elle soulève sa tête : personne n'a-t-il entendu sa voix ?.... Un calme absolu règne dans l'hôtel.

La porte de son oratoire était restée ouverte. Les reflets de la lune se jouaient à travers les vitraux coloriés. Berthe regarda plus attentivement de ce côté. L'obscurité que des volets fermés donnaient à sa chambre rendait plus fantastique l'effet de ce jour brisé et reproduit sous toutes les couleurs du prisme.

Depuis l'instant où elle avait vu appa-

raître M. de Celnarre d'une manière si imprévue dans cet oratoire, elle croyait être incessamment sous la même puissance invisible. Sa présence l'effrayait moins encore que l'idée d'être observée dans les secrets de sa retraite.

Cette nuit d'angoisses allait bientôt finir, et le lendemain, plus terrible peut-être, faire éclater l'orage qu'elle sentait amoncelé sur sa tête. N'était-il aucun moyen de le détourner? « O mon Dieu! trembler ainsi! et qu'ai-je fait pour mériter de pareilles inquiétudes? Mais si ma conscience est pure, pourquoi ne dirais-je pas toute la vérité à M. de Celnarre lui-même?... Ce serait désigner le comte à sa vengeance. Puisse-t-elle retomber tout entière sur moi avant de l'atteindre!... Et j'aurais pu être la compagne de sa vie! Malheur, mille fois malheur sur le jour qui m'a fait élever une barrière entre sa volonté et la mienne!

» Mais demain M. de Celnarre va m'interroger : que lui dirai-je? mes lèvres profèreront-elles un mensonge? Je ne le pourrais pas : ma volonté même manquerait à mon courage, si je l'essayais, alors que ses yeux pénétrans interrogeront mes yeux. M'abaisserai-je jusqu'à la supplication? implorerai-je ma grâce, lorsque je ne suis pas coupable?... Puis-je en effet me croire innocente, si je regrette le sort qui m'est échappé?... Que faire?... arracher impitoyablement de mon cœur la première consolation qui l'ait touché? Oh! oui, oui, pour le défendre contre le danger qui est prêt à l'atteindre. Et si je m'adressais au comte lui-même, si je lui demandais d'éviter pour toujours de se rencontrer dans les mèmes lieux que moi, ou qu'il feigne de ne pas me voir, car jamais il ne doit plus me parler?... Cette prière blessera les convenances, mais mon intention est pure, il le sentira : son

noble caractère ne saurait donner une interprétation offensante aux motifs qui me font recourir à sa merci. Ah! puisse ce moyen nous sauver tous deux! »

Alors Berthe se leva pour écrire; mais, au moment d'allumer sa bougie, elle s'arrête : cette clarté éveillera le soupçon. La lune jette encore une faible lueur. S'approchant de la fenètre, elle essaie de tracer quelques mots.... Comment expliquer toute sa situation, éviter surtout que le comte puisse lui supposer un intérêt trop vif pour sa sûreté?... Cependant cèdera-t-il à l'expression d'une crainte faite pour irriter le courage d'un homme d'honneur, si la femme qui le prie ne s'adresse pas à sa générosité?... Le temps et les moyens lui manquent également pour éviter les écueils et parvenir au but qu'elle se propose. « Il faut le voir, » se dit Berthe, car le silence qu'elle a gardé avec tous lui ôte les moyens de recourir à une entremise étrangère.

Aussitôt elle adresse au comte quelques lignes. Sa main agitée peut à peine plier le papier qu'elle cache sous son oreiller. Son projet arrêté lui rend un peu plus de calme jusqu'à ce lendemain si menaçant.

M. de Celnarre était déjà sorti lorsque la vicomtesse sonna ; du moins on le lui assura, d'après l'ordre qu'il en avait donné. Elle n'a que cet instant pour faire exécuter sa volonté sans être surveillée. S'abandonnant pour l'avenir à toutes les chances qu'elle entrevoit, elle tente un dernier effort pour sortir de l'affreuse incertitude où la jette le silence de M. de Celnarre : « Que cette lettre soit remise tout de suite à son adresse, dit madame de Celnarre. Je sortirai à midi ; dites au cocher de tenir la voiture prête à cette heure. »

—

Les arbres des Tuileries perdaient leurs

dernières feuilles, les parterres étaient dégarnis de fleurs, un vent d'automne soufflait par intervalles, et ses tourbillons élevaient dans l'air le sable et les légers débris de la parure des marronniers ; la promenade était à peu près déserte.

Une jeune femme élégante, dont la toilette cependant n'accusait aucune recherche, mais plutôt des habitudes de luxe, descendit de voiture en face de la rue Castiglione, devant la terrasse des Feuillans. « A la grille du Pont-Royal, » dit-elle à ses gens. Et elle traversa lentement la grande allée découverte, plus lentement encore celles où les branches des arbres dépouillés formaient un réseau à jour au-dessus de sa tête. Ses yeux étaient baissés, sa respiration s'élevait avec effort. D'une oreille attentive elle écoutait le bruit de tous les pas, et se dirigeait vers la terrasse du bord de l'eau.

Une indéfinissable expression d'inquié-

tude perçait sous ses gracieux dehors. Son front, d'un blanc pur, était en partie caché sous des bandeaux de cheveux d'un châtain foncé : la pureté de ses traits prenait un nouveau charme de sa pâleur momentanée.

Du côté de la Seine, le bruit des cloches d'une église arrivait distinct, lugubre, apporté par le vent. A leurs coups redoublés on croyait entendre un appel funèbre adressé aux vivans, tandis que les cierges étaient allumés, les murs tendus de noir et les prières ouvertes pour tous.

Un factionnaire inattentif avait laissé passer, malgré sa consigne, deux mendiantes qui se trouvèrent bientôt auprès de la brillante jeune femme. Elle les regarda sans les voir : son esprit était tout-à-fait absorbé par l'intérêt qui l'avait conduite en ce lieu.

Des voix d'abord suppliantes murmurèrent une prière. Frappée d'un pressenti-

ment de malheur, la jeune femme écoutait au loin les sons funèbres et regardait autour d'elle avec inquiétude; et, comme si elle eût été isolée par une influence magnétique, ses sens ne percevaient plus les objets qui la touchaient. Si elle attendait quelqu'un, son espoir était sans doute déçu : personne ne s'avançait vers elle. Les battemens redoublés de son cœur la forçaient à s'arrêter. L'anxiété de son regard se dévoilait toujours croissante à mesure que ses pas la rapprochaient de la terrasse vers laquelle on l'avait vue se diriger.

Les mendiantes la suivaient curieusement; leurs visages haves, leurs regards exprimaient la haine de l'envie. Belle, opulente, elle passait sans répondre à la prière du pauvre. Une des femmes, encouragée par sa compagne, éleva de nouveau la voix, non plus pour prier, mais dans l'intention de lui reprocher son bonheur.

« Oui, on sonne à l'église, et c'est cela qui l'effraie. Nous autres pauvres on nous enterre la nuit, entassés pêle-mêle, un seul drap noir pour tous; mais les riches meurent ainsi que les pauvres. L'enterrement est plus beau, voilà tout. L'égalité revient après, lorsque la même terre recouvre tous les cercueils.

— Et nous serions mieux à trente pieds sous la terre que de rester à gémir et à souffrir ici, répondit la seconde femme.

— La mort ne nous atteint pas lorsque nous la demandons, reprit sa compagne; il faut attendre que le froid et la misère nous l'apportent dans un grenier. Les hôpitaux sont ouverts aux malades; il n'y a pas de secours contre la faim! Viens, dit-elle, viens à la porte de l'église; allons voir ce bel enterrement, pour nous assurer du moins qu'il y a une justice dans le ciel.

— Tout a été donné aux uns et rien

aux autres. N'est-ce pas mettre l'enfer et le paradis sur la terre ? Ah ! j'espère bien que l'autre monde est le royaume des pauvres, comme dit l'Evangile ; alors ceux qui passent ici dédaigneusement devant les misérables, les imploreront inutilement à leur tour dans le ciel.

— Les heureux n'ont pas de pitié. Vois comme elle est parée ! Je voudrais, en échange des peines que je dois éprouver sur cette terre, qu'elle me demandât un jour une goutte d'eau, comme Lazare à Abraham.

— Et nous la lui refuserions, » dit avec une inexprimable haine la mendiante.

Depuis quelques instans la jeune femme écoutait.

« Tenez, tenez, leur dit-elle, répandant de l'or entre leurs mains, que l'aumône calme vos douleurs. » Et dans sa pensée elle ajouta : « Mes douleurs à moi n'ont pas de consolation ; elles doivent rester

profondément cachées dans mon cœur. A ces femmes, du moins, il est permis de se plaindre lorsque la misère les presse. Cependant elles envient mon sort! »

Madame de Celnarre s'éloignait des deux mendiantes; de leur côté elles pressèrent le pas et la quittèrent en l'accablant de bénédictions pour la réussite de ses vœux. « Que Dieu vous récompense, » disaient-elles, sans avoir compris que le désespoir lui avait arraché le peu de paroles qu'elle avait prononcées; et ces paroles peut-être les interprétèrent-elles comme un appel à leur discrétion. « L'aumône vous portera bonheur, » dit encore la femme qui, peu d'instans auparavant, la maudissait : et le bruit de leur conversation mêlée de rires sardoniques ne lui parvint plus assez distinct pour entendre leurs paroles.

« .... Me portera bonheur, répéta Berthe. Il n'y a plus de bonheur pour moi,

ajouta-t-elle. Mais que je puisse voir le comte aujourd'hui, qu'il sache à quels dangers la moindre imprudence nous exposerait, et puis après ce sera le repos de la tombe, je ne lui parlerai plus; mon regard restera muet pour lui, ainsi qu'il l'est pour tous.

» M. de Celnarre saura-t-il que je suis venue ici? Je ne peux pas avoir été trahie, on a remis ma lettre.... M. de Bresseval va paraître. » A cette espérance, la crainte faisait redoubler les battemens de son cœur dont les bondissemens, s'élevant avec effort dans sa poitrine, arrêtaient sa respiration. Est-ce bien elle qui se trouve à ce rendez-vous qu'elle a sollicité? Une intention pure a dicté cette démarche : elle veut éloigner le péril qui menace son mari et le comte. Résolue à lui cacher les sentimens qu'elle partage trop bien, il ne recevra d'elle que la prière de fuir. Trahie une première fois par l'affection feinte de

madame de Golzan, elle est bien sûre que M. de Celnarre saura encore par elle ce qui s'est passé chez la marquise. Alors il épiera l'occasion de provoquer M. de Bresseval en duel. La main du vicomte a été fatale à tous ceux qui ont disputé leur vie contre la sienne. Ces motifs, qu'elle recherche pour se justifier, suffisent à peine cependant à la rassurer contre sa propre conscience.

M. de Bresseval l'estimera-t-il en effet assez pour ne pas interpréter défavorablement la lettre qu'elle lui a écrite ? Les précautions prises écarteront-elles tout ce qui pourrait la compromettre ? La promenade est déserte ; sortie en voiture, elle traverse les Tuileries : le hasard peut amener cette rencontre, personne ne devinera qu'elle était préparée. Quelques minutes d'entretien expliqueront tout ce que M. de Bresseval doit savoir..... Pourquoi n'est-il pas venu avant elle ? L'heure est passée. Son

pas se ralentit encore, ses regards parcourent timidement toutes les directions... Quelqu'un épiait ses mouvemens. Ce n'est pas M. de Bresseval, mais son mari, qui est là, devant elle; il a compté ses pas, il sait qu'elle devait venir, qui elle attendait.

Cependant son visage n'est point irrité; il s'y manifeste au contraire une sorte de repos. C'est toujours la même ironie, sans générosité, sans pitié, comme sans colère. On croirait qu'initié à quelque infernal pouvoir, il lit la pensée à travers la physionomie. Fascinée sous ce regard, Berthe s'arrête, prête à demander grâce.

« Venez, dit M. de Celnarre; quittez un embarras qui pourrait vous perdre, si je n'étais informé qu'à demi. Voici la lettre que vous écriviez à M. de Bresseval; je l'ai reçue. Imprudente! vous êtes arrêtée à temps. Vous croyiez devoir protéger la vie d'un homme qui vous aimait. Je vous le pardonne. Sans y songer cependant,

vous couriez à une perte certaine. L'intérêt que vous témoigniez au comte allait développer une passion qu'il ne s'avoue pas encore. Vous auriez partagé cette passion, lorsque, ne vous défiant plus de vous-même, ayant congédié cet homme, vous seriez restée livrée à vos regrets, au souvenir de votre générosité. Que le plus faible des deux ait fait un pas vers l'autre, et vous tombiez, vous Berthe, mon orgueil, le bonheur de ma vie, vous placée si haut dans l'estime générale que votre honte rejaillirait sur toutes les femmes. »

Touchée et profondément repentante en écoutant ces mots, madame de Celnarre pressa le bras que son mari lui avait offert :

« Vous ai-je méconnu ? » dit-elle ; et les larmes arrêtèrent sa voix.

« L'intérèt que je vous porte n'est point un intérêt vulgaire, reprit M. de Celnarre après avoir placé Berthe dans sa voiture

et s'être mis auprès d'elle. Vous êtes pour moi plus qu'une femme ; je veux vous conduire à une destinée que j'ai créée pour vous. Je vois de haut les faits qui vous touchent. L'étude de ma vie aura pour résultat la conduite de la vôtre. Non-seulement vous ne devez pas faillir, mais aucun être humain ne se flattera d'occuper vos pensées. Vous ne m'aimez pas, je n'exige rien de votre affection.

— Ah ! Monsieur, dit Berthe, suis-je donc si coupable que vous puissiez me croire insensible à la reconnaissance ?

— J'apprécierais bien haut l'espérance contraire. Au reste, il dépend de vous de me le prouver.

— Ma soumission à vos volontés est entière.

— Ce n'est pas un acte de soumission que je réclame. Donnez-moi votre main, dit M. de Celnarre avec douceur ; appro-

chez-vous encore de moi ; » et ses bras entourèrent la taille de Berthe. « Ecoutez, reprit-il, l'aveu que je vais vous faire. Je viens d'exposer ma vie pour protéger la vôtre : il y a moins d'une heure, je me battais en duel. »

A ces mots un frisson parcourut le corps de Berthe. Le tressaillement qu'il lui causa n'échappa point à M. de Celnarre. Une de ses mains tenait déjà la main de sa femme, il posa l'autre sur son cœur pour en sentir les palpitations, et continua : « Vous étiez, sans vous en douter, exposée au danger de faillir. La route aurait été lente, je le crois : M. de Bresseval ne pouvait pas encore savoir s'il vous intéressait ; je veux l'ignorer moi-même. Personne n'avait pu élever la voix pour unir vos deux noms et en faire le sujet d'une remarque blessante. Cet homme, depuis long-temps l'objet de ma haine, était l'ennemi destiné

à troubler notre union. La lettre que vous avez écrite m'en donnait le droit, je me suis rencontré avec lui ce matin : il n'existe plus! »

Un cri d'horreur s'échappa de la poitrine de Berthe, un mouvement violent la sépara de son mari. Se jetant dans le coin le plus reculé de la voiture, elle semblait vouloir éviter que ses vêtemens touchassent un meurtrier.

« Singulière preuve d'amour! dit M. de Celnarre. Vous l'oubliez, Berthe, j'ai joué ma vie contre la sienne : c'est votre mari qui a survécu au danger. »

— FIN. —



# BELLICA,

PAR

Mme LA MARQUISE LUISA DE SANTA-PÉ.

Nous devons cette Nouvelle à la gracieuseté de madame la marquise de Santa-Pé, une dame de cette grandesse espagnole autrefois si étrangère à la littérature. Madame la marquise a bien voulu s'essayer pour nous dans une langue que nos lecteurs auraient hésité à ne pas croire la sienne.

# BELLICA.

Une teinte sombre indiquait à l'ouest les forêts qui serpentent le long des flancs des montagnes de l'Estramadure, et le croissant de la lune commençait à effleurer de ses rayons les cimes agitées des arbres. « Comme ils chantent mélodieusement, ces oiseaux! J'aime tant à écouter, dans la solitude du soir, le bruissement de l'insecte qui s'ébat sous les fleurs, le murmure des fontaines, le pas tardif du pâtre, et le silence des forêts! » Ainsi parlait dona Bellica suivant un

sentier bordé d'un ravin profond, où, sur un lit de cailloux, coulait sans bruit un torrent à demi desséché par les ardeurs du jour. Rien ne troublait la mélancolie dont l'âme de Bellica était abreuvée. Insouciante au danger, elle laissait flotter les rênes sur le cou de sa mule, contemplant, avec un sourire de femme qui aime, ce beau ciel et cet astre rêveur.

Le zéphir caressait sa basquine, et dessinait ses formes. Bellica était une des plus gracieuses parmi les jeunes femmes de l'Andalousie. Jamais les rois de l'Alhambra ne reposèrent leurs regards sur un teint plus enivrant, sur des yeux plus pleins d'amour, de ces yeux qui brûlent les veines. Mariée, peu d'années, à un homme que de simples convenances lui avaient donné pour époux, elle fut un modèle de fidélité. Entourée depuis d'adorateurs, un seul fut remarqué. Tandis qu'elle le croyait digne de cet amour qui

remplissait son cœur, chacun restait étonné de la préférence qu'elle paraissait lui accorder. L'âme ingénue de Bellica avait été trompée par les apparences les plus séduisantes, et don Celebès avait pris tous les masques pour s'introduire dans son esprit : aussi ne fut-ce qu'après s'en être entièrement rendu maître qu'il manifesta des sentimens que l'on n'eut plus la force de combattre. Une funeste expérience de succès rendait ses séductions d'autant plus dangereuses, que, maître de lui, il calculait froidement l'effet de ses transports. Bellica, fière de son amour et trop franche pour feindre, eût sacrifié sa réputation même à son amant. Mais don Celebès, plutôt par égoïsme, avait exigé les plus minutieuses précautions, et une solitude inconnue des humains avait été choisie par lui, comme offrant une parfaite sécurité. Jamais solitude plus profonde ne fut plus propre aux

saintes inspirations, comme aux transports de la passion. Dans l'âme comme dans la nature le mal est à côté du bien. Le hasard y avait conduit une première fois ces deux amans, et ils s'y rendaient toujours ensemble. Bellica, pleine de candeur et de confiance, était heureuse d'obéir. Peu de goût pour un monde qu'elle dédaignait, et un grand amour de courses aventureuses, avaient suffisamment expliqué ses disparitions fréquentes aux yeux de ceux qui eussent voulu les juger; d'ailleurs personne n'avait le droit de lui demander compte de sa conduite. Mais tandis qu'heureuse d'aimer et plus heureuse encore de se croire aimée, elle s'abandonnait au sentiment qui absorbait sa vie, don Celebès, subjugué par une courtisane, ne reconnaissait d'autres lois que ses caprices. Cette femme jouissait de son triomphe avec un orgueil qui dominait tous ses sentimens, bien qu'il y eût de la

passion dans son regard. Un hasard avait révélé la préférence de Bellica pour don Celebès; on la plaignait sans la soupçonner; elle ignorait cette compassion qui l'eût si douloureusement éclairée.

Don Celebès, aussi adroit qu'intrépide, avait triomphé, dans l'arène, d'un taureau redoutable; mais, au moment d'expirer, cet animal furieux, rugissant de rage, avait, par un dernier retour de ses forces, renversé cheval et cavalier. Un mouvement d'effroi avait suspendu la respiration de tous les spectateurs : attentifs, ils attendaient dans le plus profond silence; mais le cheval était resté seul sur le carreau, et le cavalier, bientôt dégagé, avait achevé son redoutable adversaire, aux cris unanimes d'une multitude ivre de joie. Bellica n'avait pu supporter l'idée du danger qu'allait courir son amant, et après avoir fait inutilement ses efforts pour le faire renoncer à ce combat, qu'Elvira

(c'était le nom de la courtisane) avait ordonné, elle s'était glissée furtivement parmi les spectateurs, espérant ne pas être reconnue : son émotion fut plus forte que sa volonté; elle n'avait vu que le danger, Elvira ne vit que son triomphe; et tandis que l'infortunée Bellica était sans vie, livrée aux soins d'un fidèle serviteur, don Celebès était aux pieds de la courtisane, au grand scandale du public, qui pardonnait difficilement à son intrépidité l'impudence avec laquelle il bravait l'opinion. Grenade avait retenti de cette histoire, qu'on eût craint de révéler à Bellica, tant chacun lui portait d'amour.

Elle se rendait seule un jour au rendez-vous commun; un orage tel qu'il en éclate dans ces régions élevées où la nature paraît bouleversée, l'avait forcée à se réfugier dans une demeure qui semblait disputée aux rochers; elle trembla en y entrant, et la vue d'un pieux solitaire, le

seul habitant de ces montagnes, la fit tressaillir. Toutes ses illusions s'évanouissaient devant ce miroir de vérité. L'ermite se tut en prodiguant ses soins. Mais Bellica ne douta pas qu'elle ne fût devinée. Promettre de revenir lui parut l'expression de sa reconnaissance. Elle revint en effet, et l'éloquence persuasive du vieillard parvint peu à peu à lui inspirer la courageuse résolution de renoncer à cet amour qu'elle s'efforçait de purifier par sa constance.

Elle marchait cette fois d'un pas assuré, décidée à ne pas retourner en arrière; mais ce jour-là encore elle eût été bien aise que la mort l'eût saisie avant la consécration solennelle d'une résolution qui lui avait tant coûté.

Un serviteur, dont vingt ans et plus de dévoûment à son père n'avaient fait qu'accroître la fidélité, l'accompagnait toujours dans ses courses; aujourd'hui en-

core il marchait derrière elle; mais cette fois il gardait un respectueux silence; car, habitué à deviner sa maîtresse, il lisait sur ses traits un profond chagrin et une grande résolution, bien qu'il l'ignorât ; aussi sa tristesse était-elle grande.

« Allons, Matéo (c'était le nom du serviteur), nous voilà bientôt arrivés, dit Bellica en arrangeant les plis de sa basquine ; tu dois être bien fatigué?

— Par saint Jacques! madame, j'en ferais bien d'autres pour vous et pour don Celebès. »

Bellica frissonna de tout son corps. Matéo, sans le remarquer, continua : « Si je voyais le croissant d'un Maure sur le haut du Canigau, et que vous où don Celebès fussiez en danger, je monterais encore plus haut que cette montagne que vous voyez là-bas comme la pointe de l'aiguille qui pique les taureaux.

— Je le crois, » dit-elle ; et une grosse

larme roula dans ses yeux, une de ces larmes qui expriment la douleur, sans la soulager.

L'Andalouse se tut, et malgré elle, par un dernier regard vers un passé qu'elle fuyait, elle fredonna une romance amoureuse.

Matéo sourit.

Ils sont arrivés au pied d'un escarpement aride. — « Descendons, dit Bellica ; il faut gravir encore cette colline, puis nous goûterons le repos. Le solitaire me l'a promis, » murmura-t-elle tout bas.... Matéo court à sa maîtresse. Elle descend ; et, tandis que le serviteur attache la mule au pied d'un roc, elle s'élança, légère comme un jeune chamois, au haut de la maigre colline. Son âme était trop ardente pour ne pas lui faire désirer le terme du sacrifice. Un vallon ombragé s'étendait au pied de la montagne, et un torrent y épanchait ses eaux limpides. « Le beau vallon ! »

s'écrie Bellica; mais elle a frémi; une sueur froide a roidi ses membres. Une fosse venait d'être creusée par l'ermite au pied d'un énorme sapin, et, immobile, il se reposait appuyé sur le tronc résineux de l'arbre. Son œil étincelant de lumière ajoutait à ce que cette figure avait d'imposant.

A un quart de lieue environ de la grotte était un buisson de citronnier : c'était là, dans cette impénétrable retraite, que tant d'heures avaient volé rapidement entre le bonheur et l'espoir, la crainte et le désir. Bellica, certaine de n'y point rencontrer son amant, voulut faire un dernier adieu à ce témoin silencieux de tant de sermens d'amours.

Cette résolution lui rendit ses forces. « Dans une heure au plus, dit-elle au solitaire, avec cet air de décision qui ne veut pas être contredit, je serai à vos pieds, mon père, et le ciel seul connaîtra ma

peine; je ne veux point faire partager à don Celebès les douleurs qui me dévorent; je préfère qu'il puisse m'oublier et se consoler en doutant de ma constance. Vous le verrez, mon père... » Elle dit, et, plus légère que la biche qui fuit devant le chasseur prêt à l'atteindre, elle était déjà loin avant que la réponse du vieillard eut pût frapper son oreille : Matéo ne peut la suivre. Elle est à quelques pas du buisson, et, hors d'haleine, elle est prête à y pénétrer; mais, ô surprise! un son a frappé son oreille, et elle reconnaît la voix d'un amant qui plus que jamais lui est cher, au moment où elle va le sacrifier à ses devoirs. Elle veut fuir en se rappelant sa parole donnée au solitaire, mais ses pieds semblent collés à la terre. Elle écoute; une voix de femme frappe son oreille. « Impossible! » se dit-elle : douter de son amant lui paraîtrait un crime. Elle essaie encore de s'éloigner, mais le trouble qu'elle

éprouve a triomphé de sa volonté. Un rayon de la lune éclaire tout-à-coup le buisson. Bellica ne peut en croire ses yeux, elle respire à peine. O douleur! don Celebès aux pieds d'une courtisane connue dans Grenade par sa beauté comme par le nombre de ses amans! Il ne lui est plus permis d'en douter, et elle doute encore. — « Eh bien! oui, disait Elvira, j'ai voulu recevoir tes sermens dans ce même lieu où tu reçois ceux de Bellica; j'ai exigé cette preuve de ton amour; j'ai voulu ce sacrifice; et si tu n'avais consenti à ce rendez-vous, j'aurais dévoilé dans tout Grenade l'amour de Bellica; je me fusse vengé de toi en t'oubliant, et d'elle en la vouant au mépris. Ma passion voulait jouir de ce triomphe d'un genre nouveau. »

Ses bras entouraient don Celebès, ivre d'amour; et un nuage qui répandit une profonde obscurité sembla voiler la trahison et le parjure. Bellica, froide comme

la mort, tombe sans vie auprès du buisson en poussant un cri déchirant. La courtisane a souri, et don Celebès, silencieux, semblait invoquer le trépas.

Matéo accourait hors d'haleine, et, par un premier mouvement, il met la main sur la garde de son épée. Don Celebès le terrasse par son dédain.

Ce serviteur dévoué ne voit plus que sa maîtresse; nul n'eût osé lui disputer un si noble fardeau : il prend Bellica dans ses bras, et la porte à la cabane de l'ermite... Don Celebès, retenu par un respect involontaire, peut-être aussi par les charmes d'Elvira, qui mettait tout en œuvre pour triompher de son hésitation, reste immobile : était-ce honte, remords ou désespoir? le lecteur en décidera. Mais ce même jour, et ce fut le dernier, Elvira fut aperçue dans les rues de Grenade, traînée dans un char par deux coursiers superbes et d'un grand prix, et conduite par son amant.

La foule, en se dérangeant, murmurait sourdement.

Cependant les soins de Matéo semblent ranimer un instant Bellica; ses yeux se rouvrent, puis ils se referment, et puis ils revoient la lumière comme à travers un voile qu'ils ne peuvent percer. Les touchantes et pieuses exhortations du solitaire ramènent un instant à la vie son âme errante. Les noms de la Vierge et des saints sortent de ses lèvres, blanches alors comme la guimpe qui voilait son sein. L'ermite la console et l'absout; il lui présente le Christ, image de souffrance et de pardon. La foi de Bellica s'est réveillée, et son dernier regard est empreint de confiance. Bientôt les sanglots du fidèle Matéo et les prières du solitaire ne furent plus répétés que faiblement par les échos des vallées, puis tout redevint calme. Bellica fut déposée dans la fosse préparée pour l'ermite.

Le corps de Matéo fut retrouvé dans le Gave, soit que le désespoir l'y eût précipité, ou que, sans aucun intérêt dans la vie maintenant, son pas incertain l'y eût fait tomber.

Le lendemain, le pâtre assis, tranquille, non loin du vieux sapin, regardait avec insouciance ses chèvres broutant l'herbe savoureuse et ses hardis chevreaux bondissant sur la crête des rochers; toute la contrée prit le deuil, et le respect que l'on portait à cette femme, que tous les malheureux chérissaient comme leur bienfaitrice, empêcha de pénétrer le mystère qui avait causé sa mort. Les pauvres la pleurèrent comme une mère; son nom se confondait avec celui de la Providence. Jamais il n'avait été besoin d'implorer sa pitié, et son âme ingénieuse devinait le malheur, en dissimulant des bienfaits qui eussent pu faire rougir celui qui les recevait.

Telle fut la femme dont la mort fit ver-

ser tant de larmes; telle était celle à qui don Celebès n'avait pas craint de donner une rivale. Cette âme pervertie était-elle fatiguée des vertus de Bellica? Etait-il las de commander en maître? Trouvait-il doux maintenant d'obéir?... Quoi qu'il en soit, cette comédienne éhontée était parvenue à le subjuguer entièrement.

Nous pousserions plus loin nos recherches si la chronique n'avait appris la subite disparition de don Celebès. On ne le vit plus dans la contrée; mais on raconta que l'ermite avait été aperçu au déclin du jour sur le seuil de son palais.

Elvira reçut un billet de son amant, qui lui disait un éternel adieu, et toutes ses recherches pour retrouver ses traces ne firent qu'accroître son désespoir. Son orgueil en souffrait plus encore que son amour. Il lui semblait que chacun insultait à sa peine, et elle fut quelque temps sans oser se montrer. Mais bientôt, cher-

chant à se consoler par de nouveaux désordres, elle fit de nouveaux esclaves.

Insensiblement on vit un couvent s'élever sur ces rochers, au sein de cette retraite devenue célèbre, et dont les abords, long-temps impénétrables, furent soigneusement réparés. Un nouvel ordre, dont le pieux solitaire devint supérieur, répandit de nombreuses aumônes dans le pays. Jamais le malheur ne frappait en vain à la porte du couvent.

Ce lieu devint par la suite l'objet d'un pieux pélerinage, et l'on venait prier près de la tombe de Bellica. Une espèce de martyre avait purifié sa vie, et le pardon généreux qu'elle avait accordé à celui qui fut cause de sa mort avait couronné son repentir. D'ailleurs, chacun avait longtemps admiré ses vertus, béni sa bienfaisance ; et nul autre que Matéo, qui n'existait plus, et la courtisane, désarmée par sa fin tragique, n'avaient connu les dé-

tails de cette passion, qui fut aussi courte que profonde. De nombreuses salles furent préparées dans le couvent pour recevoir les pélerins : une salle à part fut destinée pour les malades. Il semblait que dans ce vaste établissement il n'y eût pas un genre de souffrance qu'on n'eût voulu soulager ; des douleurs amères y furent apaisées ; plus d'un désespoir y fut calmé ; la piété y trouva un refuge et la misère un appui. Le secret le plus absolu entourait toutes les existences renfermées dans cette enceinte, et la porte, une fois ouverte sur celui qui demandait son admission, se refermait pour toujours après son entrée.

Un corps-de-logis séparé fut consacré à faire un noviciat de six mois, et c'est après ce temps d'épreuve que le novice, en passant dans la grande maison, disait au monde un éternel adieu.

Un jour un serviteur de don Celebès crut le reconnaître, enfoncé sous un épais

capuchon, se livrant, avec une pieuse ardeur, aux travaux les plus pénibles. Un reste de respect pour son ancien maître l'empêcha de s'assurer de la ressemblance; mais on n'en douta pas dans la contrée.

Le couvent n'existe plus aujourd'hui : il fut détruit dans une invasion des Maures ; mais la tombe fut respectée par le temps ; et l'œil du voyageur se repose encore sur une croix de pierre, à moitié mutilée, sur laquelle on découvre en caractères indéchiffrables ce seul mot : Bellica !

— FIN. —

ESQUISSES

# DE VOYAGES,

PAR

LADY MORTIMER.

---

LE

# NEVEU DE MOURAT-BEY.

# ESQUISSES

# DE VOYAGES.

A LADY SARA L...

Paris, 2 avril 1833.

En vérité, je vous le dis, ma chère Sara, le séjour de Paris n'est point aussi digne d'envie que vous le pensez. Oh! restez, restez dans votre beau Lincolnshire, parcourez dans tous les sens la vaste plaine de Dunstan-Pilar, et reposez-vous quelquefois sur les bords toujours verts de ce

Lindus qui baigne les pieds de Lincoln. Gravissez aussi cette colline sur le versant de laquelle la ville s'étale au soleil, et montez revoir sa magnifique cathédrale, dont nous avons tant de fois dessiné l'admirable ensemble et les ravissans détails [1].

Ah! n'enviez pas mon sort ici; figurez-vous une ville plus sale qu'aucun de nos villages, des rues étroites comme les ruelles qui conduisent à la Tamise, des trottoirs larges comme le Bombazin de Norwich, et puis des salons où une politique de plomb domine, écrase tout; des politesses empressées, des affections nulles, le sourire sur toutes les lèvres, l'égoïsme au fond de tous les cœurs!... Ah! restez, restez, Sara, ou plutôt ne vous plaignez plus

[1] La cathédrale de Lincoln est un des premiers et des plus beaux monumens de la Renaissance. Elle fut fondée par Guillaume Remi de Fécamp, évêque de Lincoln, en 1088, et embellie par les cardinaux Henri de Beaufort et le fameux Thomas Wolsey.

d'être forcée d'habiter la terre de votre vieille tante. Vous si affectueuse, si bonne; vous mélancolique, attachée et penseuse, que feriez-vous ici? ici, où le temps est si éparpillé qu'on ne peut en réunir de quoi penser pendant une heure!

J'ai voulu visiter leurs théâtres, et il faut bien m'en prendre à ma complexion de femme, car je n'ai pu me résoudre à partager leur passion du moment pour le sang et l'horrible..... Tout ce que je ressens, c'est que mon âme se glace d'épouvante et de dégoût. Mon Dieu! n'y a-t-il donc plus d'intérêt dans les émotions nobles et chastes de la vie intérieure! Plus de poésie dans la description de la nature, toujours neuve, toujours sublime!... plus de foi dans la religion, dans l'amour, dans l'amitié! Encore une fois, que veut-on, et où va la société nouvelle?

Mais je m'aperçois que je ne réponds pas à vos questions, à vos désirs. Vous vou-

lez que je vous écrive pour vous parler des charmes de Paris, et je vous raconte mes impressions; vous voulez que j'essaie de distraire le mal qui ronge votre cœur, et je vous attriste encore; pauvre Sara!..... Vous voulez que je vous adresse le fruit de mes voyages, et que chaque lettre renferme une *nouvelle* dérobée aux mœurs du pays que je parcours, et cette première missive, comme les prétentieuses préfaces, ne vous apprend rien que l'impuissant orgueil de l'auteur.

Me voyez-vous quittant l'Angleterre pour aller chercher madame de Lamartine en Egypte et en Syrie, et m'enfuyant épouvantée au bruit des canons d'Ibrahim, puis arrivant à Marseille, en même temps que les malheureux malades d'Alger, et enfin à Paris, avec la saison des bals par souscription!

Eh bien! de tant de projets conçus avant de nous séparer, de tant de mouvemens

et de fatigue depuis que j'ai quitté notre vieille Angleterre, je ne rapporte rien, rien qu'une scène moderne d'Egypte, que la femme de notre consul au Caire m'a racontée, et que j'extrais ici de mes notes pour vous, Sara, pour vous que j'aime comme une sœur qui m'aime, comme un ange qui me protége, comme une amie dont l'indulgence m'est assurée... Oh ! que ma main tremble, que mon cœur est oppressé quand je songe que vous m'avez donné une tâche d'écrivain à remplir, et que mes *nouvelles* seront lues peut-être par lord *** ! Oh ! n'en faites rien, Sara : savez-vous que les hommes ont dit que le talent d'écrire chez une femme étouffait sa vertu....

Pauvres femmes ! il leur sera donc toujours défendu de dire ce qu'elles pensent ou ce qu'elles sentent !...

Je quitterai Paris dans les beaux jours d'avril; si je vais en Italie (le cœur me bat

d'avance d'y penser), je veux saluer ce beau pays

Ch'Apenin parte
E il mar circonde e l'Alpe

par l'exclamation de Tennyson :

« A goodly place, a goodly time
» For it was in the golden prime
» Of good Haroun-Al-Raschid [1]. »

Adieu, chère Sara; je vous envoie ci-joint ce que la pauvre abeille a recueilli sous le soleil des Pyramides. Puissiez-vous y trouver la couleur et la chaleur du pays!

Farewell my dear Sara.

Lady MORTIMER.

[1] New Poems, by Alf. Tennyson.

# LE NEVEU

DE

# MOURAT-BEY.

**ORIENTALE.**

« Vierge mélancolique et pensive, dont la présence dispose l'âme à la méditation, toi qu'on retrouve sur le sommet des Alpes, aux bords des eaux tranquilles, à l'ombre des vieux chênes de nos pères, ou des palmiers de l'Oasis ; toi qui fais battre le cœur de la jeune femme ; toi qui remplis l'âme pieuse de l'amour divin : Vierge mystérieuse de l'inspiration, viens ! que ta douce voix touche le cœur et provoque la pensée ; je vais encore parler d'amour !... »

(Pensées du Soir, *inédit.*)

Il était nuit; le timbre sonore du monastère de la Poulie [1] avait répété lente-

[1] Ce monastère est placé sur un des sommets du Mokattam, dont le Nil baigne les pieds.

ment onze fois le même son. Le désert silencieux en avait retenti; mais le sommeil des cénobites n'en était point troublé, et le bruit monotone des flots du Nil, se brisant contre les rochers du Mokattam, endormait leurs souffrances et leur faisait oublier leurs misères.

La barque du jeune Bey effleurait, rapide, la surface du fleuve, et passait déjà devant les ruines d'Antinoé.

... « La fraîcheur du soir ne calme plus mes sens, dit Noureddin; l'ombre des nuits ne ferme plus mes yeux, le repos m'a fui!... Osman, que cette barque est lente!

— Lumière du Prophète, répond Osman; douze rameurs moréotes, deux voiles qu'un vent favorable gonfle sans cesse.... La cataracte d'Assuan ne s'élance pas plus vite....

— Tais-toi; n'entends-tu pas un bruit lointain?

— Oui, mon maître; c'est l'iman du

minaret de la grande mosquée d'Ackmin[1] qui appelle tous les fidèles à la prière. C'est la troisième heure de la nuit ; voilà les hymnes du Prophète.... Prions!

— Prier!... je n'ai plus même cette consolation.... Absorbé par une seule pensée, consumé par une fièvre brûlante, je ne suis plus capable de chercher le calme dont j'ai tant besoin. Un mal violent m'arrache à tous mes devoirs.... Et n'ai-je pas aussi délaissé l'héritage du puissant chef des Mameloucks! Mon oncle illustre, qui me voit du palais des Houris, ne doit-il pas s'indigner d'avoir laissé tant de gloire en des mains si débiles, et de me voir nourri d'un poison ignoré de l'Orient? J'entends sa voix me rappeler ses travaux, sa lutte longue et glorieuse contre ce fier Français qui fut digne du surnom d'un Ottoman[2]. « C'est aux infidèles, me dit-

[1] L'ancienne Panno-Polis.

[2] Desaix, surnommé en Egypte *Sultan-Juste*.

il, à ces peuples énervés qu'il faut laisser les passions des femmes ! Reprends ta force et ta fierté, redeviens mon fils adoptif.... Va trouver le vice-roi, dis-lui que tu peux encore réunir les enfans de mes anciens Mameloucks, et que c'est sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, sous les yeux d'Ibrahim, que tu veux reconquérir le haut rang que j'occupais. Fuis ces lieux, tu y trouverais la mort.... »

» Ombre de mon père, que m'ordonnez-vous?... Ne savez-vous pas que j'ai mille fois essayé de fuir celle que j'aime? Ne savez-vous pas aussi qu'ils m'ont envoyé dans cette *ville du monde* pour achever, ou plutôt détruire cette première éducation que vous m'aviez donnée sous la tente du guerrier? Ne savez-vous pas que là, enivré de musique harmonieuse, de paroles pénétrantes, de regards de femme, de livres d'amour, je n'ai rapporté de ce *Paris* que des idées efféminées et des pas-

sions inconnues à nos climats? Et vous croyez que l'absence me changerait?.... Non, le flambeau porté par l'esclave peut s'éteindre par la brise du soir, mais l'incendie s'accroît par le vent de la tempête... Placé dans les cavités souterraines de la terre, ou dans le septième ciel du Koran, partout je serais le même.... O Zuhra! viens que je m'abreuve encore de cette liqueur empoisonnée! viens, fille des Houris, je te salue comme la lueur étincelante qu'aperçoit le pélerin la dernière nuit de son voyage; je te cherche comme le pélican du Nil écarte les roseaux pour trouver le lit de ses amours.... Va, le pouvoir, je ne l'ambitionne plus; la gloire d'Ibrahim m'est indifférente. Seul avec toi, je voudrais vivre loin des hommes.... Ah! si l'on pouvait voir leur cœur à découvert, on les fuirait avec horreur!... Toujours trompé, je n'ai trouvé que toi candide comme les Houris du Prophète, pure

comme l'ange El-Mahadi [1], qui m'aie voué ton âme sans réserve..... Viens, ma vie est là, sur ton cœur; la mort où tu n'es pas.... »

C'est ainsi que, sur la barque du jeune Bey, s'écoulaient les heures de la nuit. Minckiée [2] était déjà dépassée, et l'on se dirigeait sur Kéné, terme incertain de ce hasardeux voyage.

Mais déjà la nuit brillante et silencieuse montait majestueusement vers la voûte des cieux; les ombres s'évanouissaient en vapeurs argentées; les flambeaux de la nuit ne rendaient plus qu'une clarté mourante : l'étoile seule de l'orient scintillait à l'horizon en annonçant l'aube matinale.

Dans les nuits agitées, c'est l'heure où le sommeil arrive doux et rafraîchissant sur les paupières des malheureux; mais Noureddin ne dort plus... La clarté du jour

[1] Ange annoncé et promis dans le Koran.

[2] L'ancienne Ptolémaïs.

ne fait que resserrer sa pensée et fixer ses projets. Il va hasarder son sort, sa vie; mais il s'en remet à la fortune, à cette fatalité, première croyance du Musulman.

« Les billets du sort, dit-il, sont tracés au hasard, et c'est le vent qui en dispose. Il n'y a que ma volonté et mon amour qui aient un point fixe dont rien ne peut les faire dévier. Osman, vois-tu ces monumens? Vois-tu ces villes qui recevaient les tributs de cent nations? Elles montraient leur splendeur. Le souverain s'enorgueillissait de sa force et de sa puissance... L'œil cherche en vain tant d'éclat et de grandeur.... Il n'aperçoit que des ruines et de la poussière.... La gloire, les richesses, le pouvoir, ne sont que de vains hochets qui ne peuvent donner le bonheur; l'amour seul, de son souffle immortel, double la vie et rend tout le reste indigne de nos soins.... «

Osman s'inclina, et, en vieux musulman,

il dit : « Dieu est grand! et Mahomet est son Prophète! »

Cependant Zuhra pressait au Caire le départ de la caravane pour la Mekke. L'émir [1] réunissait les pélerins pour ce pieux voyage. Le vice-roi Mohamed-Ali, occupé du soin de veiller à la sûreté de l'Egypte, avait déclaré ne pouvoir marcher en tête du pélerinage provoqué par la piété de sa fille. Son fils Ibrahim faisait alors triompher ses armes en Syrie : la princesse Zuhra devait donc seule accomplir le vœu qu'elle avait fait à la grande mosquée de Desouck [2], de visiter la sainte terre de la Mekke.

Après la prière du soir, le jeûne étant fini, Mohamed, voulant faire ses adieux à sa fille, ordonna une fête dans le harem : c'était la veille du départ. Les almées [3]

[1] Emir-El-Adi, chef des pélerins.

[2] Révérée de tout l'Orient.

[3] Bayadères.

furent appelées.... Elles firent d'abord de la musique; la danse suivit... Quel étrange contre-sens pour un peuple grave! Oui, Zuhra, détourne ta vue de cette scène; elle effraie ta pudeur et révolte la délicatesse de ton âme.... Oui, fille de l'Orient; l'ombre et le silence doivent seuls présider aux mystères de l'amour....

Ali fait un signe de la main. Tout a cessé, et le dernier sorbet vient précéder la dernière pipe que le grave vice-roi termine avant de faire connaître ses ordres pour le départ.

« Demain, dit-il enfin à l'émir, lorsque le soleil colorera de ses rubis enflammés la chaîne du Mokattam, tu partiras, tu iras à Kéné; les Arabes-Ababdes guideront tes pélerins jusqu'à Cosséir, où mes navires t'attendent pour te conduire à la Mekke. Je te confie ma fille, ma fille bien-aimée; que pour moi, que pour mon fils, elle fasse sept fois le tour de la maison de Dieu;

qu'elle boive l'eau du puits sacré et baise la pierre céleste. Les femmes Goublis la serviront, et le Dieu des croyans vous protégera. Allez, et n'oubliez pas de vous prosterner devant lui lorsque vous serez sur le mont Aarafat. »

Il dit, et tout le monde s'inclina. Zuhra baisa la main de son père, et chacun se retira pour préparer son départ.

Le soleil dorait à peine la cime des monts que la belle Zuhra avait franchi le seuil du palais du vice-roi d'Egypte. De sombres pensées paraissaient l'occuper.... « Doux climat du Nil, dit-elle, bords où je reçus la vie, il faut donc vous quitter ! » L'émir et la suite de la princesse la conduisirent à la grande mosquée, où les imans, placés sur la galerie légère du minaret, appelaient déjà les fidèles à la prière du matin.

O pouvoir de la vertu sur les femmes ! Zuhra, depuis long-temps, avait préparé

ce départ pour rejoindre Noureddin dans la haute Egypte; mais au moment d'accomplir les promesses qu'elle lui fit, son âme chancelle, et toute la tendresse de son père revient à sa pensée. Prosternée devant l'autel, elle n'a plus la force d'agir, et si l'émir ne l'eût relevée et entraînée vers le palanquin du départ, elle serait restée.

La caravane apercevait déjà les pyramides de Gizéh [1] que Zuhra n'était pas sortie de sa rêverie et de son abattement. Ses yeux baissés, son silence, indiquaient assez sa préoccupation; tout chez elle se passait dans l'âme. La vue de Gizéh, la vue des kiosques élégans qui embellissaient les vastes jardins d'orangers de l'ancien chef des Mameloucks; ces galeries aériennes qui paraissaient diaphanes au

[1] On commença à détruire les pyramides de Gizéh sous Saladin, pour rétablir les murs du Caire. Mourat-Bey y fit construire un palais et créa des jardins délicieux.

milieu d'un ciel bleu, réveillèrent bientôt sa pensée. « Ce palais, dit-elle, a été le berceau de Noureddin. Là, il vivait plein de joie ; son jeune cœur s'ouvrait à l'espérance, au plaisir ; les idées de gloire, de grandeur, s'offraient à sa brillante imagination. Maintenant que fait-il ? Règne-t-il sur ses braves Mamelloucks comme il règne sur Zuhra?... O toi, dont la voix ressemble au son qui fait vibrer le cœur, dont les mots sont persuasifs comme l'espérance, viens près de moi. Il me manque ici ta tendresse, et nous avons tous deux besoin d'appui. Viens me parler de ce jour qui fixa ma destinée.... Laisse aux femmes de l'Europe le soin d'effacer jusqu'aux traces de leurs sacrifices et de leur amour. Le Dieu de la nature, en donnant la vie à notre heureux climat, a gravé profondément dans nos cœurs cette pureté de l'âme qui honore et respecte toujours le dévoûment absolu et l'abnégation. Pour conser-

ver intacts ces premiers dons du ciel, le désert est là comme retraite assurée contre la corruption du monde, et comme dernier refuge de la liberté.... Viens, je puis l'entendre sans honte, viens me rappeler cette mosquée de Desouck. Comme il est doux, ce souvenir de notre amour! Qu'avec bonheur je me rappelle qu'attentive pour toi seul, mes oreilles, fermées à tous les bruits, n'écoutaient que ta voix; mes yeux, indifférens à tous les regards, ne voyaient que les tiens.... Dans l'extase où me jetait ce ravissement, mes lèvres entr'ouvertes attendaient ton sourire pour sourire, et ma vie suspendue attendait ton haleine pour respirer. »

Zuhra, entraînée par ses souvenirs, allait continuer, lorsque l'émir donna le signal du repos. On arrivait sur un tertre qui dominait le Nil; un vaste bananier ombrageait l'ancien tombeau d'un santon révéré dans ces lieux. La plus belle vé-

gétation enrichissait le paysage, et quelques barques amenées sur la rive complétaient le tableau.

Les femmes Goublis furent puiser l'eau glacée de la fontaine d'Ibrahim; les esclaves posèrent les nattes, les tapis, les coussins aux pieds de Zuhra; l'eau fraîche et limpide lui fut offerte; puis les dattes, les confitures, les gelées et le laitage parfumé.

L'émir et les officiers du vice-roi savourèrent le café, la fumée de leurs pipes, et les sorbets, qui furent remplacés par le riz, les gâteaux et les épices.

Puis les femmes apportèrent à laver à la princesse, et l'eau de rose fut versée sur toute sa personne. On se remit en marche, et, de son palanquin, Zuhra put encore suivre des yeux la sommité du dernier kiosque de Gizéh qui se perdait dans la vapeur et se confondait avec les masses imposantes de cette végétation du Delta. C'était un songe pour l'âme préoccupée de Zuhra, et

le fils du célèbre chef aurait paru sous les portiques du caravansérail de Gizéh que Zuhra n'aurait pas fait un mouvement qui annonçât une nouvelle émotion.

« Cher Noureddin, lui disait sa pensée, viens te reposer ici près de ce monument d'Ibrahim qui reçut nos sermens à Desouck ! viens ; le doux rêve du passé remplira ton sommeil, et l'ange qui donne la verdure et l'ombre aux rives du Nil te couvrira de son aile pour rafraîchir tes sens.... Que dis-je? ton approche n'enflammera-t-elle pas les miens, puisque déjà j'éprouve cette attraction invincible qui égara mon imagination ?... Je te sens près de moi.... Je reçois tes caresses, et je m'enivre du bonheur d'être à toi tout entière.... O mon ami ! quelle félicité du ciel pourrait égaler tant de bien? Mais où m'entraîne mon cœur?... Tu ne peux approcher de celle qui t'aime avec idolâtrie ; au lieu du pouvoir de ton père, ta vie s'écoule dans la

solitude et presque dans l'exil. Eh bien, je te l'ai promis; c'est la fille de Mohamed qui te donnera plus que tu n'as perdu, puisque ma possession te semble au-dessus des trésors du monde.... Oui, ce pèlerinage n'est qu'une vaine démonstration.... Tu m'attends à Kéné pour traverser avec moi le désert et fuir de Cosséir sur le vaisseau dont le chef est à toi... Eh bien, je m'y rends; j'y cours. Mon âme s'y précipite et tente inutilement d'accélérer les heures lentes du voyage.... »

Zuhra aussi avait reçu l'éducation européenne que le vice-roi fait donner maintenant à presque tous ses sujets, et ce n'était pas la moindre des innovations que cette liberté dont il voulait essayer de doter les femmes.

Zuhra, la première peut-être, en profitait, et son imagination orientale la portait naturellement au delà de nos convenances sociales. Aussi, pendant ce voyage,

les mêmes pensées remplissaient son esprit et son cœur.

Cependant la caravane côtoyait le Nil et de ses pieds poudreux avait souvent foulé les ruines fastueuses des monumens des arts, et les restes inanimés des premiers maîtres de cet empire. Elle était enfin arrivée à Kéné; les ombres du soir commençaient à dessiner les contours de la ville, et Zuhra cherchait en vain le signe qui devait lui faire connaître l'arrivée de Noureddin.

« Rien ne paraît, dit-elle; la lumière du soleil a fatigué mes yeux comme la vue du désert a flétri mon âme.... Ce dernier jour a usé toutes mes forces. O mon ami, quel voyage! quelle lenteur! quel vide affreux!.... Je ne me plains pas cependant, mais je te demande en vain à tout ce qui m'entoure, et le crépuscule du soir ne me laisse distinguer que la timide gazelle qui vient de prendre sa nourriture

sur les rives du fleuve qui devait porter ton navire. La voilà qui va cacher sa frayeur dans le silence du désert.... et moi, fuyant la tendresse de mon père, où me cacherai-je? A ma gauche un désert affreux, c'est la mort; plus près un chakal disputant à un vautour les débris du corps d'un Bédouin, encore la mort; devant moi des tombeaux, toujours la mort!.. Oui, l'Eternel a compté mes jours, il a décidé que, malgré tes vœux et les miens, il ne resterait rien après moi de notre amour.... Quelle existence! souffrir, jeter un faible éclat, souffrir encore, être aimée un instant, s'éteindre comme un pâle flambeau...et bientôt être oubliée... O toi qui unissais à l'amour le plus tendre les qualités de l'âme et la volonté du bien! m'aurais-tu délaissée? Notre éloignement suffirait-il donc pour ralentir les battemens de ton cœur?.... tandis que ce cœur est mon dieu, mon univers! Ah!

pardonne, l'épuisement et le malheur rendent crédule aux présages... tu m'aimes, oui, tu m'aimes du fond de l'âme. Ce n'était point une volupté passagère que tu cherchais près de moi ; entre la possibilité de me voir un instant pour satisfaire tes désirs, ou le bonheur de me voir constamment, comme si je n'étais que ta sœur, tu n'aurais pas hésité, et mon cœur est heureux d'en avoir la certitude ! Les vents seuls auront donc retardé ta marche, et ton impatience égale sans doute la mienne ! »

Elle dit, et déjà le gouverneur de Kéné venait recevoir la princesse aux portes de la ville. Conduite au caravansérail dont la terrasse domine le Nil, Zuhra demande du repos afin d'être seule.

La lune glissait depuis long-temps sur les eaux du Nil ; la brise balançait mollement les lotus de ses bords, et Zuhra

n'avait encore pu apercevoir ce qu'elle désirait si ardemment. L'œil fixé sur les deux rives, elle comptait les pas du temps, et les siècles semblaient passer devant ses yeux. A côté des portiques de la savante Egypte, gisaient les ruines des monastères chrétiens ; sur les débris des mosquées des Agides, s'élevaient les minarets des Abassides leurs successeurs ; à côté des forts bâtis par les Mameloucks, paraissaient les ouvrages élevés par les audacieux Français. Les siècles, les jours, les heures s'écoulaient comme la poudre légère du sablier.

Fille du sérail, ne gonfle plus ton cœur, ne suspends plus cette douce haleine ; sèche tes pleurs : regarde, vois cette voile blanche comme l'ange du matin...

La barque du jeune bey glissait sur les eaux, et, ivre d'impatience et d'amour, il approchait de la terrasse du caravan-

sérail : debout sur la proue du navire, il agita sa ceinture éclatante, et Zuhra s'écria : « C'est lui ! »

La barque placée entre les roseaux, Noureddin parvint, à l'aide du fidèle Osman, à gravir le rocher sur lequel la galerie aérienne était élevée. La blanche main de Zuhra était tendue vers lui, il la saisit, il est sur la terrasse... Soyez heureux, jeunes enfans du désert, savourez ce bonheur que les âmes tendres savent seules apprécier... l'inexorable aurore du départ ne paraîtra que trop tôt !

Les portes de l'Orient s'étaient rouvertes, et le jour s'emparait du monde, lorsque les femmes Goublis versèrent l'eau parfumée sur Zuhra.

L'émir et l'avant-garde de la caravane entraient déjà dans le désert, dont Kéné touche les bords. Les gardes Ababdes, commandés par leur scheik, auxquels s'étaient réunis des marchands cophtes,

des Arméniens et quelques voyageurs de Kéné, attendaient le départ de la princesse, et l'on ne se mit en marche que lorsqu'elle fut placée sur le palanquin que portaient les patiens chameaux, dont le sable paraît être l'élément.

L'avant-garde avait ordre de faire halte à Birambar [1], et de reprendre le chemin de la seconde station lorsque l'arrière-garde arriverait. De cette manière l'eau devait suffire pour tous. Zuhra, entourée d'esclaves attentifs à ses moindres désirs, paraissait n'être occupée que de la triste vue du désert; mais ses yeux interrogeaient tout ce qui l'entourait, et le regard d'une amante eut bientôt reconnu Noureddin, déguisé sous les habits d'un marchand cophte.

Il était tard lorsque la seconde moitié de la caravane arriva à Birambar; l'avant-

[1] Le Puits-des-Puits.

garde avait ployé la tente de l'émir, et se montrait déjà à l'horizon comme un long ruban ondulé. On prit place aux deux fontaines soufrées, dont l'eau est douce et rafraîchissante. Le scheik veilla à tout avec un zèle et une activité peu communes aux Musulmans; il prenait surtout le soin d'éloigner cette tourbe de marchands et de pélerins qui entouraient la tente de Zuhra, et le marchand cophte n'avait là aucun privilége...

Enfin, après un repos qu'avaient rendu nécessaire six heures d'une marche pénible, et avoir rempli d'eau nouvelle les outres des chameaux, on prit le chemin du défilé qui conduit à la Kittah [1]. On le suivit pendant quelques heures, jusqu'à ce que le soleil ne se montrant plus à l'horizon, on s'arrêta dans un lieu où deux palmiers et quelque végétation

[1] Fontaine qui forme la deuxième station de Kéné à Cosséir.

indiquaient que la nature vivait encore là.

Pendant qu'on préparait le lieu du repos, des Bédouins parurent du côté de la chaîne Libique. Zuhra soupira; car, ainsi que le chakal, ces êtres malfaisans suivent les caravanes pour saisir leur proie, et sont souvent les précurseurs de fâcheux événemens....

La nuit venue, l'émir crut devoir quitter l'avant-garde pour se rendre auprès de la princesse, et garantir sa sûreté.

Noureddin, accompagné du fidèle Osman et de six de ses esclaves, s'était mis assez en rapport avec le scheik pour pouvoir espérer de passer la nuit près de la tente de Zuhra; mais l'arrivée de l'émir contraria tous ses projets. Cependant, la chaleur et la fatigue de cette journée avaient engourdi les sens des voyageurs, et peu d'instans suffirent pour les livrer au sommeil réparateur.

La nuit était calme, l'air léger; cette

fraîcheur balsamique, qui précède l'aube du matin, avait assoupi la surveillance même des gardes. Noureddin, sur la pointe des pieds, retenant son haleine, était à la porte de la tente de celle qu'il aime. Zuhra, par un pressentiment, ou plutôt par cette force magnétique de l'amour qui fait communiquer entre elles les âmes profondément touchées, s'était levée et sortait de sa tente pour aller au-devant de son amant... Qu'elles furent douces leurs paroles!... Il semblait aussi que ces tristes lieux avaient changé d'aspect... Une brise légère et rafraîchissante frissonnait entre les lames déliées des longues feuilles des palmiers; la nature semblait respirer pour rendre cette scène plus touchante... Une jeune femme au teint de roses, vêtue des blanches tuniques de l'Orient, entourée d'Africains basanés couchés et endormis comme au sommeil de la mort... Cette

femme seule, debout, au milieu de ce vaste désert,... c'était l'image de la résurrection;... son amant était à ses pieds, et leur respiration était le seul bruit qui troublât le silence qui les environnait;... mais il y allait de la vie de Noureddin, et Zuhra voulut qu'il se retirât...

Le fond de l'horizon prenait déjà une teinte argentée, et tout annonçait le jour, lorsque l'émir fit donner le signal du départ. La caravane se remit en marche, tourna à l'est, et entra dans une longue vallée de sable qu'elle suivit dans la direction de la Kittah, jusqu'à ce que l'excessive chaleur la força de s'arrêter.

Le sol était brûlant et avait déchiré les pieds des esclaves.... Les animaux, haletans de soif, s'étaient arrêtés comme frappés d'anéantissement. Tous les pélerins respiraient douloureusement un air enflammé. Tout-à-coup le vent du *sud-ouest*

trouble l'atmosphère, voile le soleil d'une vapeur blanche, sèche et brûlante. La poitrine des voyageurs s'oppresse, leur sang s'enflamme, leurs nerfs s'irritent; ils croient respirer à l'ouverture d'une fournaise.... C'était le terrible *simoon* [1] ! cet effroyable ouragan qui met en confusion l'ordre connu de la nature, et en change tous les effets. Le ciel devint terne et opaque. Les corps solides, au contraire, se reflétant du peu de lumière qui perce le nuage de sable, paraissaient transparens et brillans. Au travers de cet horizon jaunâtre, d'un jour pâle, sans ombre et sans vie, des milliers d'oiseaux fuyaient au-devant du nuage mortel et cherchaient vainement un abri....

L'orage arrivait avec une effrayante majesté....

[1] On prononce *simouen*. Les habitans des rives du Nil l'appellent aussi *kamsin*.

Déjà quelques voyageurs avaient éprouvé cette défaillance et cet engourdissement, précurseurs de la mort que donne le simoon. Chacun alors cherche son salut; les uns dans une fuite rapide que l'ouragan aura bientôt devancée; d'autres se précipitent sous les chameaux; d'autres encore se voilent de leurs turbans.... Vaines précautions.... Cette masse de sable que le simoon amène de la Libie doit tout engloutir!....

« Zuhra !» s'écrie Noureddin; et il a saisi les chameaux qu'un sentiment de conservation faisait fuir, et qui entraînaient le palanquin de Zuhra.... Mais la flèche n'est pas plus prompte que ce vent empoisonné : c'était seulement retarder de quelques instans le malheur qui les menaçait....

Les chameaux sont tombés sans vie.... Zuhra anéantie jette un regard sur son amant qui déjà la recevait dans ses bras....

Abattue, expirante, lui souriant encore, elle le presse sur son cœur... « Noureddin ! prononce sa douce voix, ce matin l'amour!... ce soir la mort!... »

Le jeune bey frémit; mais ses membres affaiblis ne se raniment ni par le danger, ni par l'aspect de cette faible fleur dont la tige est tombée.... Ses yeux cherchent vainement dans l'espace....; ils reviennent sur Zuhra.... La destruction et la mort sont partout....

Il rassemble toutes ses forces.

« Zuhra! je ne puis arroser ton tombeau de mes larmes!.... le désert les a séchées; mais il me reste du sang. ... le voici.... » Il dit, et le fer a percé son noble cœur!... Leurs âmes de feu se confondirent; la terre put entendre leur dernier soupir.... Ce fut encore un serment d'aimer, mais il ne devait s'accomplir que dans le ciel!...

Ainsi finirent ces enfans de l'Orient!...

On dit que sur le sable aride, la dernière goutte du sang de Noureddin est restée !...

On dit que pendant les nuits orageuses de ces climats brûlans, une douce voix se fait entendre dans l'intervalle de la tempête, et vient servir de guide aux voyageurs égarés.

— FIN. —

# QUAND MÊME!...

PAR

Mme ANNA KLEBER.

# QUAND MÊME!...

C'ÉTAIT un homme à la mode, bien fait, spirituel, et fatigué de bonnes fortunes, que Théodore; de sorte qu'il était ou paraissait être un des heureux de la terre. Il avait dépassé de quelques mois la trentaine, et sa famille le pressait de se marier; mais toutes ces instances, il les repoussait. Il était à cet âge où le célibat présente les plus grandes chances de réussite auprès des femmes, et il le savait : on compte sur votre discrétion, et c'est beaucoup; on compte sur votre attachement,

parce que c'est l'âge où l'on se fixe : votre expérience fait le reste.

Une jolie femme voulut le marier à une de ses amies. Ce fut elle qu'il accusa de son amour du célibat. « Oh! si vous n'étiez pas mariée, » lui disait-il ; et l'imprudente, au lieu de donner un époux à son amie, imposa un amant à sa conscience.

Cependant, au milieu de ces plaisirs et de ces succès, Théodore voyait diminuer insensiblement le nombre de ses amis. Ce n'était pas que la mort les lui enlevât; c'était pis, disait-il : c'était le mariage; et un ami marié est si différent d'un ami célibataire qu'il ne pouvait pas se cacher que ce n'était même plus un ami. On le recevait encore quelquefois, mais en grande cérémonie; mais la maîtresse de la maison était toujours encadrée dans une société nombreuse; c'était à travers un rempart de grands parens que son mari la

laissait entrevoir, et ce jour-là il retrouvait toute son amitié pour Théodore, à tel point qu'il ne le quittait pas un instant et que Théodore ne pouvait plus s'en débarrasser. D'autres avaient l'extrême attention d'inviter en même temps que lui la femme qui, dans le monde, passait pour être l'objet de ses vœux.

C'était une attention on ne peut plus délicate, dont il eut été très-reconnaissant s'il n'eût pas deviné que c'était une ruse de guerre, un stratagème à l'aide duquel on espérait tenir l'ennemi occupé, et lui ôter la pensée de porter ailleurs ses batteries. Cet intérêt personnel, qui perçait partout, l'ennuyait, le fatiguait, le dégoûtait.

Impatienté de ces méfiances ridicules, Théodore commença par s'en indigner, puis il s'en moqua cruellement; par vengeance il devint médisant.

Jugez des nouveaux succès de Théo-

dore : il médisait! Dire du mal des femmes absentes, c'est dire du bien de celles qui sont là. Décidément Théodore devint l'être indispensable des salons.

Mais il ne se mariait pas.

Il en vint bientôt à se lasser de cette absurde vie où il avait été poussé malgré lui. Cette confusion de cheveux blonds et noirs, de billets parfumés, qui jonchaient sa cassette; ces bourses, ces bagues qui se promenaient sur sa cheminée; tous ces amours, enfin, qui n'étaient pas l'amour, pouvaient bien amuser sa vanité, mais ne remplissaient pas son cœur : et si par hasard il avait un instant pour réfléchir, et c'était surtout quand un miroir lui montrait en relief quelques cheveux blancs qui se croisaient en fils argentés sur ses cheveux déjà rares; alors il maudissait presque la vie de garçon; il aurait voulu se marier....

Il n'osait plus!

Aussi devint-il capricieux et fantasque comme une vieille fille....

Ce fut à cette époque qu'un événement singulier vint changer sa vie et bouleverser son imagination.

Il avait trois maîtresses (le malheureux ! il y en a tant qui n'en ont pas ). Il avait trois maîtresses, et toutes trois le gênaient. Il eut, pour les congédier, une idée infernale....

Il écrivit à chacune d'elles de se rendre dans son appartement, séjour délicieux ignoré de tous, excepté d'un petit nombre d'élus; séjour mystérieux des parties fines et des rendez-vous; vraie petite maison du temps de Louis XV. Il leur donna rendez-vous le même jour à la même heure, avec la recommandation la plus aimable d'être exactes. Quant au style des billets, il était fort galant; mais c'était une circulaire.

Ces trois femmes l'aimaient d'une manière toute différente :

L'une l'aimait par amour du plaisir et par étourderie ; Théodore était fort gai, et Clémentine aimait à rire.

La seconde l'aimait par amour propre ; elle l'avait enlevé à une femme qui s'était vantée de le tenir enchaîné pour toujours. Clotilde se serait presque fait un honneur de son déshonneur.

La troisième s'appelait Emma. Elle l'aimait tout naturellement ; c'était celle qui l'embarrassait le plus.

Théodore se tint dans un cabinet à côté du salon ; il ne voulait paraître que lorsqu'elles seraient toutes réunies. Son discours était fait et commençait ainsi :

« C'est pour m'éviter trois scènes que j'en affronte une terrible ; je le sais ! etc., etc. »

Je ne chercherai pas à vous peindre la

surprise de ces trois jeunes femmes quand elles se trouvèrent vis-à-vis les unes des autres ; il y avait de la honte encore plus que de la colère sur leur front. Emma fut la dernière à comprendre ; mais enfin, toutes avaient déjà deviné le perfide complot, lorsque Théodore ouvrit la porte et parut.

Les paroles se glacèrent sur sa bouche, lorsqu'il vit ces trois figures pâles de jalousie, de vanité blessée, d'orgueil désappointé. Il fut vaincu. Il venait leur jeter un insultant congé : c'était lui qui semblait, là, recevoir le sien. Il resta confus, et prononçait à peine quelques paroles qui, rassemblées, auraient pu passer pour des excuses.

Clémentine prit son parti la première ; elle lui lança un regard plein de raillerie et d'amertume. « Je devine, dit-elle ; c'est que Monsieur se marie : quant à moi, je lui souhaite une bossue ; » et cette idée la

faisant rire malgré son dépit, elle sortit.

Clotilde ne le regarda même pas. Elle dirigea ses yeux vers la glace, contracta un sourire sur ses lèvres, et partit en disant : « Ah! si Monsieur se marie, c'est différent ; mais je parie que sa femme sera boiteuse. » Clotilde avait la plus jolie jambe du monde.

Il n'y avait plus qu'Emma. Elle lui vit l'air si malheureux, et elle l'aimait tant, qu'il y eut plus de pitié que de ressentiment dans le long et dernier regard qu'elle détacha de ses yeux sur les siens.

« Théodore, lui dit-elle, je souhaite que la femme que vous aimerez, vous aime autant que je vous aimais. Adieu. »

Et le pauvre Théodore resta seul.

Ce dernier vœu laissait au moins une lueur d'espoir dans l'avenir; mais pour lui ce ne fut rien, à peine avait-il entendu ces dernières paroles. Ce qui l'avait frappé, consterné, accablé, c'était le sort qu'avaient

semblé lui jeter pour adieu Clémentine et Clotilde; il n'avait de souvenir que pour cette prédiction. Il semblait que leurs voix avaient emprunté un accent prophétique; il semblait qu'elles avaient été chargées par le destin lui-même de le châtier de sa vie passée, et de cette dernière et lâche trahison.

Il était comme un criminel qui vient d'entendre sa condamnation.... il était épouvanté.

Sa tête s'affaiblit tout à-coup; son bon sens semblait usé par l'activité de son imagination. Il ne doutait pas qu'il ne fût victime de quelque charme. Il croyait que son avenir était écrit, et qu'il lui faudrait subir un mariage horriblement contrefait. Alors il voulut se roidir contre sa destinée, et commença à mener la vie la plus singulière du monde.

Dans la société, on le trouva bientôt

d'une méfiance ridicule : une femme lui adressait-elle la parole, il tournait autour d'elle plutôt dix fois qu'une, se fiant à peine à ses yeux; ou bien il ne manquait pas de lui offrir son bras pour lui faire traverser le salon. Alors, tout en la conduisant, il était bien moins attentif à écouter ce qu'elle lui disait qu'à examiner sa démarche, à étudier les mouvemens de son bras sur le sien. Pour peu qu'ils fussent saccadés, pour peu que l'équilibre ne fût pas d'une exactitude géométrique, il n'y avait plus de conversation intéressante qui le retînt; elle eût été la plus belle femme de Berlin, qu'il ne s'en souciait guère. En dépit de toutes les convenances, il la reconduisait, le moins brusquement qu'il était possible, à sa place, trouvait moyen de trancher la conversation, faisait une pirouette et disparaissait.

« D'autant plus qu'elle m'aimerait! »

s'écriait-il en se rappelant le vœu d'Emma, que maintenant il regardait comme le plus satanique des trois.

Quand on lui parlait de la beauté d'une femme, malgré lui il émettait toujours quelque doute. « Je ne sais pas trop, disait-il, si sa taille est bien droite! » tant il craignait que ses yeux ne fussent ensorcelés et ne le trompassent.

« Mais il voit des bossus partout, » lui répondait-on; et ces mots enfonçaient le poignard dans son cœur; il se croyait deviné.

Il vit une fois Clémentine à l'Opéra. Leurs regards se rencontrèrent, et il crut la voir sourire. Au même instant il aperçut, dans la loge voisine de la sienne, une femme dont la bosse était évidente.... Il se sauva.

Un autre jour ce fut Clotilde qu'il rencontra au bal; auprès de sa taille svelte et légère se trouvait une femme dont la dé-

marche était plus que douteuse. Clotilde semblait la lui désigner.... Il se sauva.

Quant à Emma, il ne la rencontra pas une seule fois.

Théodore était donc devenu l'homme le plus malheureux de la terre. Il était bien sévèrement puni ; il dormait à peine, et son sommeil était troublé par des rêves affreux ; il se dégoûta du monde et de ses plaisirs : c'est à peine si on le voyait quelquefois au bal.

Sa famille crut le moment favorable pour le marier. On lui fit de nouvelles offres ; mais lui parler mariage c'était verser de l'huile sur le feu, c'était retourner le poignard dans la plaie. Ces terribles prophéties lui tintaient toujours dans les oreilles : « Elle sera bossue, elle sera boiteuse, et elle t'aimera, et tu l'aimeras. »

Et, plus que jamais, il reculait devant les liens du mariage.

Il n'avait raconté son aventure à per-

sonne ; de sorte que, ne pouvant assigner aucun motif raisonnable à un changement si subit, on commença à penser qu'il était atteint de quelque monomanie.

Sa santé se ressentit de toutes ces secousses de son imagination. Il était fatigué de cette vie où rien ne l'attachait; il maigrissait à vue d'œil.

Un de ses amis mariés, à qui son originalité avait fini par rendre la confiance, lui proposa de passer la belle saison à la campagne, dans un château situé dans un pays délicieux. Il accepta ; mais ce ne fut qu'après s'être bien assuré à plusieurs fois différentes que sa femme n'était ni bossue ni boiteuse. C'était là qu'il devait retrouver à la fois et la santé et la raison. Quand il se vit seul, tranquille, il se crut échappé à son mauvais génie : ce fut une vraie guérison, car il avait été malade, et il venait d'avoir, pendant trois mois, le plus épouvantable cauchemar

qui eût jamais étreint une poitrine humaine; cauchemar de femmes bossues et boiteuses, dont il lui fallait détacher la ceinture et le bouquet d'oranger.

Et maintenant l'air pur de la campagne, le repos de l'esprit, la solitude même qui l'environnait, et qui n'était interrompue que par les soins affectueux de ses hôtes, avaient éclairci son cerveau et l'avaient arraché à cet horrible rêve.

L'ouverture des chasses amena au château une nombreuse compagnie. Il se retrouva au milieu de la société comme il y avait toujours été avant l'événement qui avait troublé sa raison. Chacun le félicita sur le retour de sa bonne santé; et c'était sans danger maintenant qu'il pourrait retourner au sein des plaisirs.

Un jour que la chasse les avait éloignés de trois lieues aux environs, ils passaient dans une petite vallée au fond de laquelle coulait un ruisseau bordé de saules. Des

coteaux de vigne la dominaient de chaque côté. Au bout d'une longue prairie, dont une ceinture de peupliers ondoyans dessinait le contour, apparaissait un joli château coquettement assis à mi-côte, et ne laissant voir son toit et ses vertes persiennes qu'au travers de magnifiques ombrages.

On demanda bientôt quel était l'heureux propriétaire de cette charmante demeure.

« Messieurs, c'est une histoire, » dit M. de Gernac.

On écouta religieusement.

« Le propriétaire du château de Rosemberg ne venait que rarement ici, et toujours seul ; on ne connaissait de lui que son nom et ses bienfaits. Il est mort il y a quatre ans, et depuis sa mort, mademoiselle de Rosemberg est venue habiter le château : du moins on le croit; car ici

le mystère commence. On ne sait si elle est jeune, fille ou mariée. Personne ne peut se vanter de le savoir; car elle ne reçoit personne, et vit dans la plus complète ignorance du monde. J'ai essayé de me faire introduire, on m'a refusé poliment; ma femme n'a pas été plus heureuse, et personne, oui, messieurs, personne n'est entré dans cette demeure depuis que mademoiselle de Rosemberg y a mis les pieds.

— Et le régisseur? et les domestiques? interrompit un des chasseurs.

— Le régisseur ne l'a jamais vue, et parmi les nombreuses personnes qui habitent le château, une seule est admise à l'honneur de la voir : cette femme est sa nourrice; elle est secrète comme la tombe. Les autres domestiques se contentent de la servir de loin. La vieille nourrice n'a pas même poussé l'indiscrétion jusqu'à laisser percer son opinion sur la figure de

mademoiselle de Rosemberg : aussi, j'en conclus qu'elle est laide.

— Peut-être, s'écria Théodore.

— Au reste, qu'elle soit laide ou jolie, ce qu'on sait, c'est qu'elle est bonne, reprit M. de ***, car sa bonté se fait sentir partout ; et on la bénit, sans la voir, comme une divinité : divinité qui, ce me semble, doit s'ennuyer horriblement.

— Peut-être, » dit encore Théodore.

On allait sans doute faire encore questions sur questions à M. de Gernac, lorsque le cor de chasse, résonnant dans les bois, annonça à haute et intelligible voix que les chiens avaient retrouvé la trace du cerf qu'ils avaient un instant perdue. Les chasseurs se séparèrent.

Théodore ne fut plus à la chasse ; il était maîtrisé par une impérieuse curiosité, et ne rêva plus qu'au moyen de la satisfaire.

« N'avoir vu personne depuis quatre

ans! se disait Théodore; c'est une obstination rare dans une femme. Est-ce un chagrin d'amour? et vient-elle ici pleurer éternellement une faute dont le complice est peut-être encore trop aimé? ou bien est-ce une monomanie? Je le saurai. »

Le lendemain matin il sortit du château sans faire part de son projet; il monta à cheval et se dirigea vers l'habitation de mademoiselle de Rosemberg. Mille réflexions se disputaient sa pensée pendant qu'il cheminait; et il était loin d'être fixé sur ce qu'il ferait lorsqu'il entra dans la cour du château. Il descendit de cheval, le remit aux mains de quelqu'un qui s'en chargea, pénétra dans une salle basse, et au domestique qui lui disait que le régisseur, à qui sans doute il avait affaire, ne tarderait pas à venir, il répondit que ce n'était pas au régisseur, mais à mademoiselle de Rosemberg qu'il voulait parler. Le domestique le regarda fixement, d'un air fort étonné; car,

depuis trois ans, on avait perdu l'espoir d'être introduit auprès d'elle et l'habitude de le demander : de sorte que cette nouvelle prétention lui paraissait extraordinaire.

« Mais monsieur ne sait donc pas....

— Je veux parler à mademoiselle de Rosemberg....

— Que mademoiselle ne voit personne?

— Je veux parler à mademoiselle de Rosemberg....

— Monsieur, il est inutile d'insister, mademoiselle ne voit personne ; c'est une chose connue dans le pays, et je suis étonné que vous soyez venu jusqu'ici....

— Je te dis, malheureux, que je veux parler à mademoiselle de Rosemberg, entends-tu ? (Et il le secouait assez brutalement par le collet de son habit.)

— C'est différent, monsieur. »

Il se sauva, et Théodore s'assit dans un large fauteuil.

Un quart-d'heure après, la porte s'ou-

vrit et laissa passer une vieille, grande et sèche femme, qui vint à lui avec une démarche pleine de gravité et si lente, qu'il eut le temps et de craindre que ce ne fût la châtelaine elle-même qui venait mettre fin à l'espoir d'une agréable aventure, et de se ranimer en se rappelant que ce devait être la nourrice de mademoiselle de Rosemberg, dont M. de Gernac lui avait parlé.

Lorsqu'enfin elle arriva près de lui, elle le fixa et lui dit : « Monsieur, les manières de ma maîtresse peuvent vous paraître extraordinaires; mais elles sont ainsi, et vous devez vous y conformer. Mademoiselle de Rosemberg ne reçoit personne, et vous pouvez....

— Je veux parler à mademoiselle de Rosemberg.

— Monsieur, vous ne lui parlerez pas. Pendant un an bien des personnes ont eu la même idée que vous et n'ont pas mieux réussi que vous ne réussirez. Depuis trois

ans nous n'avions plus aucune interruption dans notre solitude; je suis étonnée, monsieur, qu'aux environs vous n'ayez pas su....

— Je veux parler à mademoiselle de Rosemberg, » s'écria Théodore d'une voix de tonnerre; et il se cramponnait sur son fauteuil, et il prit une chaise sur laquelle il étendit ses jambes.

Comme la nourrice paraissait épouvantée, il reprit d'un ton résolu : « Oui, madame la nourrice, je veux parler à mademoiselle de Rosemberg, et je ne sors pas de ce château que je n'aie, je le répète, parlé à mademoiselle de Rosemberg. »

Brigitte s'en alla. Théodore resta deux grandes heures sans réponse; il commençait à s'impatienter, lorsqu'enfin la porte s'ouvrit de nouveau : il se leva avec empressement. Sans doute la maîtresse du logis, courroucée de son impertinente obstination, venait le congédier elle-même.

C'était ce qu'il voulait : la voir et lui parler ! il n'en demandait pas davantage.

Il se trompait; c'était encore la vieille nourrice.... il se rassit désappointé.

« Monsieur, lui dit-elle, mademoiselle ne veut pas vous voir.

— Je veux parler.... » allait encore dire Théodore poursuivi par son idée fixe; mais la nourrice continua :

« Ma maîtresse ne veut pas vous voir.

— Je reste. — Oui, monsieur, restez; ma maîtresse vous offre l'hospitalité, si ce château vous plaît, et j'ai l'ordre, si vous voulez me suivre, de vous conduire à l'appartement qui vous est destiné.

— A la bonne heure, dit Théodore; mais cela commence à devenir original ! »

Voilà donc Théodore installé dans le château de Rosemberg, dont il connut bientôt tous les habitans, sauf la seule personne qu'il désirait voir, dont l'influence se faisait partout sentir, mais qui

restait invisible. Sa curiosité n'en devenait que plus insurmontable, et huit jours se passèrent sans qu'il pût trouver à la satisfaire. Il avait fait des questions au régisseur, qui lui avait juré n'avoir jamais vu sa maîtresse; il avait interrogé les domestiques, qui auraient parlé, mais ils ne savaient rien. Quant à la nourrice, elle se montrait rarement, et il n'osa même pas lui adresser un mot, tant il lisait clairement sur cette figure grave et solennelle, que tout ce qu'elle avait de secret dans sa vieille tête était fermé à double et triple tour, comme dans une cassette.

Du reste, il passait sa vie à se promener dans le parc ; il avait en vain cherché des yeux la chambre où pouvait habiter cette femme extraordinaire ; mais, à l'exception de celle qu'il occupait, toutes les autres semblaient aussi discrètes que les habitans de ce château, et les persiennes ne s'ouvraient jamais.

« Elle ne prend donc jamais l'air ? se disait-il ; singulière femme ! Mais il y a de belles fleurs même en serre, » ajoutait-il ; et la curiosité le torturait.

Une fois, par une belle nuit qu'éclairait un beau clair de lune, il se promenait dans le parc, sur les onze heures du soir ; il aperçut une lumière à une croisée dont il n'avait pas encore vu les persiennes ouvertes. Etait-ce le hasard qui les avait fait ouvrir ce jour-là ? ou bien était-ce le besoin de voir aussi le clair de lune ? Il l'ignorait ; mais il ne doutait pas que ce ne fût la chambre de mademoiselle de Rosemberg. Alors il étudia le moyen d'y parvenir ; il se dirigea à tâtons, au milieu des escaliers, jusqu'à la porte qui devait mener dans cette chambre, dont les fenêtres lui avaient paru éclairées. Quand il fut arrivé, il prêta l'oreille et entendit une voix de femme qui chantait : jamais voix plus douce et plus pure n'avait ainsi chanté. La musique était

triste et mélancolique; les paroles semblaient s'échapper lentement une à une, tant chacune d'elles prenait d'expression et de mélodie au passage. Il fut émerveillé. Bientôt il entendit une porte s'ouvrir, puis se fermer, et tout tomba dans un profond silence.

Théodore rentra chez lui amoureux de cette belle voix naïve, douce, sublime, qui avait réveillé toutes les cordes de son âme.

Et ne pas lui parler! et partir sans la voir! pouvait-il s'y résoudre?

Ce qui l'étonnait, c'est qu'on ne lui parlait pas de quitter le château; on le laissait libre; on ne s'occupait pas plus de lui que s'il n'y eût pas été.

Il fallait en finir. Il prit un parti décisif, et écrivit le billet suivant à l'invisible.

« Madame, je viens vous remercier de
» votre aimable hospitalité. J'aurais voulu

» vous en remercier de vive voix; mais
» vous me le défendez! Soyez tranquille;
» je ne chercherai pas plus long-temps à
» percer le voile derrière lequel vous vous
» retranchez, et je vous en dirai franche-
» ment la raison : c'est que je suis per-
» suadé maintenant que vous êtes horri-
» blement laide!

» Agréez, etc., etc. »

Il remit cette lettre à Brigitte, en lui disant qu'elle avait pour but de prendre congé de mademoiselle de Rosemberg.

Un quart-d'heure ne se passa pas sans qu'il eût une réponse. L'écriture en était presque illisible, le papier mal plié, tout chiffonné : on voyait que le billet avait été écrit à la hâte, et sous quelque inspiration subite.

« Monsieur, vous êtes un impertinent!
» Vous ferez très-bien de partir, et je vous

» souhaite bon voyage; seulement, avant
» que vous quittiez ce château, je vous
» attends chez moi. Ne croyez pas au moins
» que ce soit une concession que je veuille
» vous faire : c'est moi qui suis curieuse de
» voir la figure d'un original tel que vous. »

Théodore était au comble de la joie : son stratagème avait réussi.

Cependant il trembla comme la feuille en suivant la nourrice, qui n'avait pas dit un mot, mais qui le conduisit lentement à la chambre de sa maîtresse. Il entra dans un délicieux salon de musique; un piano ouvert, une guitare, un chevalet, des pinceaux, quelques livres épars, peu de meubles (à qui eussent-ils servi?); ajoutez à cela un certain désordre élégant, qui trahissait l'artiste, et vous aurez la chambre où Théodore pénétrait enfin en triomphateur.

Les persiennes étaient fermées ; il y

avait ce demi-jour si favorable à la beauté des femmes.

« Elle sera bien laide, » disait-il en entrant ; « ce serait bien dommage ! » ajoutait-il.

Sur une ottomane bleue de ciel, une femme était nonchalamment étendue; elle était appuyé sur son bras droit et lisait.

Il fallait traverser le salon presque entier pour arriver jusqu'à elle. Mademoiselle de Rosemberg ne fit pas un mouvement pour le recevoir ; seulement elle leva les yeux de dessus son livre. La coquette voulait sans doute jouir de sa surprise : elle fut immense!

Il voyait devant lui la plus jolie figure de femme qu'il eût non-seulement rencontrée dans le monde, mais qu'il eût jamais rêvée dans ses extases d'amour.

De beaux cheveux noirs de jais, au milieu desquels se balançait une rose naturelle qui semblait n'avoir pas quitté sa

tige. Ses yeux, grands, noirs, ouverts, devaient souvent lancer des éclairs; maintenant ils laissaient tomber l'ironie sur les regards de Théodore stupéfait. Elle avait une bouche délicieusement petite, mais qu'elle savait rendre assez grande pour découvrir des dents fort blanches. C'était une figure parfaite; et que de coquetterie dans tout le reste de sa personne! dans cette position voluptueuse, dans ce petit pied, si petit au milieu de tous ces plis de robe qui semblaient l'encombrer !

Elle lui montra du doigt une chaise qui n'était pas loin de l'ottomane. Théodore était plutôt prêt à se jeter à ses genoux qu'à s'asseoir. C'était à cette femme qu'il avait écrit qu'elle devait être horriblement laide. Il était confus : enfin il s'assit.

« Ah! mademoiselle, que je suis coupable !...

— C'est en effet, monsieur, bien mal

reconnaître l'hospitalité qu'une pauvre demoiselle vous donne, que de l'appeler laide.

— Mais pouvais-je penser qu'une figure aussi divine pût se cacher au monde, et....

— Trève de complimens, monsieur! je vous ai vu, vous m'avez vue : notre mutuelle curiosité est satisfaite, et nous pouvons nous quitter.

— Oh! non, pas aussi promptement, » s'écria Théodore, qui ne pouvait se lasser de l'admirer; et la conversation continua, mais froide et décolorée, tant mademoiselle de Rosemberg y mettait de réserve et d'indifférence.

Au bout d'un quart-d'heure Théodore prit congé. Rentré dans sa chambre, il appuya ses mains sur son front pour y ramener ses pensées qui semblaient égarées. Enfin, il l'avait vue; enfin, il lui avait parlé : mais, était-ce fini? devait-il la quitter et ne plus la revoir? Il sentait que

cela lui était désormais devenu impossible. « Il faut, se disait-il, que je l'entende encore chanter; il faut que je sache les motifs de cette réclusion sévère ! » et il se créait mille raisons de rester, tandis qu'il en était une plus puissante que toutes les autres, et qu'il cherchait à se dissimuler à lui-même.

Il passa la nuit au château; il y passa la journée du lendemain : pourtant il voulait partir. Il sentait le danger de rester : ce sentiment d'intérêt et de curiosité, il sentait qu'il était bien près de l'amour. Enfin, il ne voyait de ressource que dans une fuite prompte, et il ne fuyait pas !

Il était en proie à cette incertitude et à cette indécision qui ne manquent jamais de nous prendre lorsque nous ne résistons que pour la forme, tandis que nous ne demandons qu'à céder, lorsqu'il vit entrer chez lui la vieille nourrice. Il y avait sur cette figure sévère, raide et empesée, une

hésitation et une émotion qu'elle cachait mal ; elle marchait plus vite qu'à l'ordinaire, ce qui n'était pas un moindre signe de dérangement dans ses idées. Brigitte venait d'apprendre que Théodore avait donné l'ordre de seller son cheval, ordre qu'il avait donné et retiré dix fois depuis deux jours; mais c'était la première fois qu'elle l'apprenait. « Monsieur, lui dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, vous nous quittez donc? — Hélas! oui, bonne Brigitte. — Est-ce que vous n'étiez pas bien ici? — Si fait, très-bien; mais que voulez-vous, Brigitte? il faut fuir un ennemi auquel on ne peut faire face : il y a pour moi trop de danger à rester ici. » Brigitte le regardait avec attention et avec intérêt; elle lui prit la main et lui dit, avec cet épanchement qui déborde d'un cœur plein jusqu'au bord :

« Tenez, monsieur, il faut que je vous parle; vous paraissez un bon jeune homme,

et je vous ai aimé du moment où je vous ai vu ; il faut que je vous dise, monsieur, que j'ai compté sur vous pour enlever ma maîtresse à cette solitude où elle s'enterre toute vivante. Ma maîtresse est tout ce que j'aime au monde ; mais je ne veux pas qu'elle reste ici ; elle mourrait trop jeune, voyez-vous : la mélancolie la tuerait. Et que je vous dise, c'est peut-être une indiscrétion, mais c'est pour son bien que je le dis : eh bien, elle a soupiré après que vous l'avez eu quittée ; oui, monsieur, elle a soupiré.... Vous ne l'aimez peut-être pas encore, vous ; mais à la deuxième fois que vous la verrez, vous l'aimerez, c'est sûr. Vous la trouvez bien jolie, n'est-ce pas? eh bien, elle est meilleure qu'elle n'est belle! Allez, monsieur, ce sera une bonne œuvre que d'aimer une femme comme celle-là.

— Il est plus facile, Brigitte, de l'aimer que de s'en faire aimer.

— Qui sait? qui sait? monsieur, ne désespérez pas ; la solitude éveille souvent des regrets : puis dans la solitude toutes les paroles ont de l'écho. Ce n'est pas là votre grand monde qui brouille tout dans ses tourbillons, et dans lequel un souvenir ne vient jamais sans que mille autres ne l'effacent. Oh! monsieur, enlevez ma maîtresse à cette vie monotone qui la mine lentement; aimez-la, monsieur, c'est le meilleur moyen! aimez mon enfant et elle vous aimera, je vous en réponds, moi, sa nourrice, qui la connais bien : elle aime tout ce qui l'aime....

— Savez vous, Brigitte, que je suis tout surpris de vous entendre parler ainsi?

— Je le crois, monsieur; oh! je me serais tue, si vous n'aviez pas réussi, par je ne sais quel moyen, à pénétrer chez ma maîtresse. Cependant j'ai eu plus d'une fois l'envie de vous encourager; je me disais : Il a du bon; il est entêté; il réussira. Et

vous avez réussi ; et le jour où je vous ai mené dans la chambre de mademoiselle de Rosemberg, j'étais si contente que je vous aurais embrassé !

— Mais, Brigitte, je ne vois plus de prétexte pour faire une deuxième visite.

— Bah ! monsieur, vous savez le chemin, entrez de vive force ; elle se fâchera non pas contre vous, mais contre moi, et moi je puis tout supporter, puisque c'est pour son bien. Allez, allez, monsieur. »

Théodore suivit l'avis de Brigitte ; il monta directement chez mademoiselle de Rosemberg. Elle était exactement dans la même position que la veille : aussi jolie, aussi harmonieuse dans tout l'ensemble de sa personne ; telle enfin que depuis deux jours elle n'avait pas cessé de se présenter à son imagination. Il y eut dans toute sa figure une émotion visible quand elle aperçut Théodore au lieu de Brigitte qu'elle attendait ; c'était de la colère,

c'était de l'inquiétude. Elle jeta un coup d'œil sur toute sa personne et se remit.

Théodore chercha à s'excuser comme il put de cette entrée subite. La première fois, c'était par curiosité qu'il avait voulu la voir; mais aujourd'hui, c'était l'intérêt qu'elle lui avait inspiré qui lui avait fait braver sa défense. Il venait comme un ami lui demander les motifs de cette solitude où elle s'était condamnée: pourquoi ravir tant de charmes à la société, qui réclamait les grâces de sa personne et celles de son esprit? c'était un crime de les lui dérober comme elle le faisait.

Lucie répondit qu'elle avait lieu d'être mécontente de ce nouveau désir de pénétrer un secret qui devait peu lui importer, puisqu'il ne la connaissait pas; mais que cette fois ce désir ne serait pas rempli; que ce secret, il ne le saurait jamais que malgré elle; qu'enfin il était de sa délicatesse de ne pas la presser davantage.

La conversation changea donc de sujet. Ils avaient de l'esprit tous deux. Les heures s'écoulaient, qu'ils ne songeaient pas à se séparer. A cinq heures, Brigitte entra; son regard se promenait avec satisfaction de Lucie à Théodore. Elle demanda haut à mademoiselle de Rosemberg si elle voulait dîner. Lucie lui jeta un coup d'œil de colère :

« Vous êtes une étourdie, Brigitte; ne faut-il pas que je dîne avec monsieur, peut-être ? »

Brigitte, qui se croyait bien vieille pour être encore une étourdie, secoua la tête et sortit sans répondre.

« Monsieur, je ne vous retiens pas, » ajouta Lucie.

C'était un ordre, et Théodore sortit. Il avait un instant espéré un dîner en tête à tête.... Cependant il sortit content; c'était une bonne journée pour lui : décidément

il l'aimait. Elle était charmante, pleine d'esprit et de bonté; peignait parfaitement; sa voix était délicieuse : ce serait l'ange d'un ménage. Cette nonchalance elle-même, cette passion qu'elle semblait avoir de rester toute la journée étendue sur un canapé, ne lui déplaisait pas; il savait qu'il y a plus d'amour et plus de grâce dans une femme faible et délicate que dans ces femmes robustes, dont la santé vous fait honte, et qui vous dépassent de la tète.

Il lui restait à percer le mystère de la solitude dont elle était environnée; mais il espérait se le faire expliquer plus tard.

Il retourna le lendemain chez Lucie. Il vit clairement qu'il était attendu; il en fut enchanté. Pour la première fois, le sentiment prit un peu plus de place dans la conversation; Théodore hasarda quelques mots tendres qui semblaient glisser ina-

perçus, mais qui ne s'égaraient pas, et il vit bien que ce que Brigitte avait dit de la solitude pourrait bien arriver.

Je ne suivrai pas Théodore dans toutes ses visites. Ils étaient ensemble une partie de la journée ; mais aux heures des repas il était toujours congédié. Quand il ne la voyait pas, c'était l'espoir de la voir qui le faisait vivre; aussi ce n'était que la nuit qu'il pouvait résumer, analyser son bonheur, et le savourer à son aise. Lorsque le sommeil fermait sa paupière, c'était encore le même rêve que son rêve du jour; la conversation de la veille se reproduisait de nouveau avec plus de vague peut-être, mais aussi quelquefois avec un abandon plus doux et plus confiant.

Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous introduire dans le sanctuaire où reposait Lucie. Cependant il y avait là aussi des pensées d'amour, des espéran-

ces d'avenir. Elle s'endormait doucement bercée par de vagues souvenirs dont Théodore n'était pas absent; mais pourquoi révéler à présent un secret qu'elle ignorait ou voulait ignorer encore? Laissons-la seule, et ne la faisons pas rougir en lui disant que si Théodore l'aimait, elle, de son côté, ne l'aimait pas moins.

Pourtant il y avait dans cette jeune demoiselle une coquetterie incorrigible : c'était de vouloir toujours rester étendue sur son ottomane. Elle était, il est juste de le dire, charmante ainsi, et Théodore ne s'en ennuyait pas; mais il me semble qu'un peu de variété n'aurait pas nui. Toutefois chaque femme a sa coquetterie de prédilection, et celle-ci en valait bien une autre, puisqu'elle enchaînait Théodore à ses pieds.

Brigitte était enchantée des progrès qu'elle voyait faire à son protégé. « Monsieur, elle vous aime, lui dit-elle un jour.

— Dieu le veuille! répondait-il : il serait trop tard pour ne plus l'aimer. »

C'est ainsi que se passait l'hiver.

Un soir, le temps était froid et sombre, la neige tapissait les campagnes et surchargeait, de sa mousse blanche et légère, les branches desséchées des arbres. Il était minuit ; l'on n'entendait plus dans la plaine que les hurlemens de quelques chiens égarés, et les cris funèbres du chat-huant, qui se mêlaient au sifflement aigu des vents. De quart-d'heure en quart-d'heure, l'horloge du village sonnait et semblait annoncer à la nature endormie que le temps ne dormait pas, et qu'il marchait toujours. Bien des yeux étaient fermés; la plupart des mortels reposaient sur l'oreiller dur et moelleux que la fortune avait mis sous leurs têtes; mais deux personnes veillaient encore au château de Rosemberg. Il y avait eu ce soir-là une conversation plus douce et plus tendre

qu'à l'ordinaire. Quand le temps est mauvais, on s'approche plus près l'un de l'autre ; quand il fait froid au dehors, il y a moins de place au coin du feu au dedans. Cette influence avait mis plus de confiance et d'abandon dans les causeries de Lucie et de Théodore ; enfin, notre héros (il mérite, je pense, que nous le nommions ainsi) avait fait l'aveu d'un amour qui n'était plus un secret, et cet aveu n'avait pas excité de colère. Elle avait répondu en lui tendant la main qu'il avait couverte de baisers ; puis ils avaient continué cette conversation à demi-voix, où les paroles qui se disent semblent craindre de se trahir, où l'on ne cause que pour soi.

« Oh ! vous ne savez pas qui vous aimez, Lucie, disait Théodore ; oh ! je suis si peu digne de vous ! Si vous saviez ma vie passée, vous me condamneriez sans m'entendre. Cependant j'ai été puni si cruellement dans une des aventures de ma vie, que celle-là

du moins inspirerait votre pitié plutôt que votre colère. »

Ces paroles avaient éveillé la curiosité de Lucie, qui lui demanda quelle avait été cette aventure et quelle avait été cette punition si cruelle.

« Vous vous moquerez de moi, Lucie, j'en suis sûr ; mais je veux tout vous apprendre, car je suis curieux aussi, et il est un secret....

— Il faudra bien vous le dire, » interrompit Lucie d'une voix mélancolique.

Et Théodore commença à conter l'étrange événement qui avait occupé trois mois de sa vie et qui avait été jusqu'à troubler sa raison.

Lucie l'écoutait en le regardant avec amour.

Quand il vint à parler des vœux prophétiques que lui avaient lancés, en partant, Clémentine, Clotilde et Emma, mademoiselle de Rosemberg pâlit, et, prête

à se trouver mal, elle sonna fortement, et dit à Théodore :

« Sortez, monsieur. »

Il allait se précipiter pour lui porter secours, lorsque Brigitte à son tour le repoussa, et lui dit tout bas : « Sortez, monsieur, vous aurez commis quelque imprudence! »

Théodore quitta la chambre de Lucie, désolé; il se reprochait cette malheureuse histoire qui avait été la cause singulière de cet événement imprévu. Ah! sans doute, elle s'indignait d'aimer un homme qui avait été si cruel envers des femmes qu'il aurait dû aimer, ou bien sa folie était l'objet de son mépris!

Puis, grâce à cette somnolence qui mêle toutes vos pensées et ne vous permet d'en approfondir aucune, il oubliait cette circonstance pour se rappeler avec ivresse les doux instans qui avaient précédé.

Le matin, à huit heures, Brigitte entra;

elle avait repris toute la réserve, toute la dignité, toute la pédanterie qui l'avaient frappé la première fois qu'il l'avait vue. Elle lui remit une lettre, ne le regarda même pas, se retourna sans dire un seul mot, et partit, mais sans pouvoir dissimuler un long soupir qui se fit jour malgré toute sa diplomatie.

Théodore décacheta la lettre, et lut :

« Pourquoi êtes-vous venu dans cette
» solitude? La tranquillité y régnait, et
» vous y avez apporté le trouble! Lorsque
» partout, aux environs de ce château, on
» a dû vous dire que je ne voyais personne,
» que je ne voulais voir personne, pour-
» quoi êtes-vous venu? Et ici, lorsque
» mes domestiques, lorsque Brigitte vous
» ont répété ma volonté, pourquoi êtes-
» vous resté? Etes-vous donc un démon
» attaché à ma destinée, pour la flétrir et
» l'empoisonner? Partez, monsieur! de-

» puis que vous êtes ici, je ne suis plus la
» même ; du jour même où vous avez paru
» dans ce château, j'ai senti l'influence de
» votre présence comme celle d'un astre
» ennemi ! Partez, partez, oubliez-moi,
» oubliez ma figure, oubliez ce que vous
» m'avez juré, et que le parjure ne re-
» tombe pas sur votre tête, mais sur la
» mienne; oubliez surtout notre conver-
» sation d'hier, et partez. Ah ! sans doute,
» il vous sera facile d'obéir à cet ordre;
» le monde, le tourbillon d'une société
» étourdissante auront bientôt chassé de
» votre imagination le souvenir d'une
» pauvre femme qui vous aura occupé
» huit jours. Mais elle ! songez, monsieur,
» qu'elle restera seule ici, seule avec elle-
» même, et ayez pitié d'elle ; car elle aura
» plus de peine que vous à oublier un
» rêve qu'elle avait accueilli comme ve-
» nant du ciel ; un rêve aux bras duquel
» elle s'était jetée. Oh ! combien une se-

» conde de plus ou de moins dans notre
» vie peut en changer la destinée! Hier, si
» la seconde qui a précédé votre récit
» avait été la dernière de ma vie, que de
» souffrances la mort m'aurait évitées!
» mais je vis, et votre bouche elle-même
» a prononcé ma condamnation; aussi, il
» faut que vous vous en alliez : partez,
» partez, monsieur, je ne veux plus vous
» voir. »

« *P. S.* C'est hier, lorsque vous m'avez
» quittée, que j'ai écrit les lignes qui pré-
» cèdent; mais suffiront elles pour déci-
» der votre départ, et ne tenterez-vous
» pas de vous justifier? Il faut donc que je
» vous ôte tout espoir, en vous révélant le
» secret de cette réclusion que je m'étais
» imposée dans ce château; ah! j'ai trop
» tardé à vous le révéler : vous le saurez
» aujourd'hui.

» Je n'ai que vingt-et-un ans, monsieur,

» et c'est à dix-sept ans que j'ai pris la ré-
» solution de venir ici m'enfermer loin du
» monde. Je venais de perdre mon père ;
» j'étais orpheline et maîtresse d'une
» grande fortune : je restais sans soutien.
» Le monde m'attendait, mais qu'atten-
» dais-je du monde? Je me sentais un
» cœur facile aux douces émotions, un
» cœur tendre où l'amour pouvait naître,
» et je sentais qu'une fois là, il en serait
» le maître absolu, éternel.... Eh bien, je
» me vis telle que j'étais, et j'eus la certi-
» tude que je ne serais jamais aimée; que
» je ne pourrais jamais l'être; que ma des-
» tinée ne le voulait pas. Ainsi, le monde
» ne pouvait m'offrir que d'horribles souf-
» frances; j'y vivrais dédaignée; mon cœur
» n'aurait pas où se répandre; il lui fau-
» drait étouffer tous les germes que l'a-
» mour pourrait y jeter, sous peine d'un
» éternel malheur. Alors j'ai préféré cette
» solitude à celle où il m'aurait fallu vivre

» au milieu même de la société ; du moins,
» ici, je n'aurais pas de dangers à crain-
» dre : j'aimerais ma nourrice qui m'aime,
» mes oiseaux qui me connaissent, mes
» fleurs que je cultive, et qui m'envoient
» leurs parfums en retour de mes soins.
» Telle était ma vie, monsieur, et je bénis-
» sais le ciel tous les jours, et je le remer-
» ciais de cette inspiration qu'il avait fait
» descendre dans mon âme.... Mais vous
» êtes venu, vous m'avez forcée de vous
» voir.... hélas ! vous voir et désirer vous
» revoir devait être la même chose ! Que
» ma vie fut changée alors ! Elle redevien-
» dra peut-être aussi calme qu'elle l'était
» avant votre arrivée ici. Priez Dieu, mon-
» sieur, qu'il en soit ainsi, pour le repos
» de votre conscience. Je ne vous en veux
» pas, et je vous pardonne. Adieu ; soyez
» heureux. »

« 2^e^ *P. S.* Je ne vous ai pourtant pas

» encore dit tout ce que je voulais vous
» dire : que je suis enfant, mon Dieu! et
» quelle vanité mal placée! Pardonnez-
» moi, Théodore; je croyais, folle que
» j'étais, que vous ne vous en seriez ja-
» mais aperçu..... Eh bien..... je suis bos-
» sue et je boite.

» LUCIE. »

Théodore lisait avec émotion la lettre de Lucie, et il ne comprenait rien à ce caprice cruel qui le rejetait du paradis en enfer; mais lorsqu'il arriva à ces deux derniers mots, le voile tomba de ses yeux : il vit clair. Ainsi, cette habitude d'être toujours couchée sur son ottomane, ce soin avec lequel elle ne montrait jamais que son pied droit, qui était, il faut l'avouer, admirablement petit; cette position molle et voluptueuse qui lui servait à dissimuler sa taille; tout cela avait été un manége pour le tromper, lui, lui prédes-

tiné ! lui, dont Clémentine, Clotilde, Emma, avaient prophétisé le sort ! N'y avait-il pas de quoi devenir fou une seconde fois ? Il descendit et s'enfonça dans le parc ; il courait çà et là, se jetait sur le gazon, arrachait des fleurs pour donner de l'occupation à sa rage : puis il versait des larmes comme un enfant. Quand il eut assez de calme pour réfléchir, il songea à fuir, à quitter l'Allemagne, l'Europe s'il le fallait. Jamais, jamais on ne le forcerait à épouser une femme contrefaite. Il vaincrait sa destinée ! Mais il sentait qu'il y avait un obstacle qui l'arrêtait, si sa pensée le décidait à fuir ; il sentait ses jambes clouées à terre : oh ! c'est que son amour plaidait la cause de cette pauvre femme ; c'est que son amour était plus puissant que son dépit. D'ailleurs elle était si jolie, qu'il avait beau se monter l'imagination, il ne pouvait se la figurer bossue et boi-

teuse; il la voyait toujours couchée sur son ottomane, et elle était si gracieuse ainsi, que, malgré lui, il jurait de rester à ses pieds toute sa vie.

Il faut avouer qu'il était dans la plus grande perplexité du monde.

Il s'était jeté de désespoir sur un banc, et il était presque anéanti dans ce chaos de pensées, quand il entendit le sable craquer sous des pas qui s'approchaient de son côté. Il tressaillit; il lui semblait que ce devait être une personne qui boitait. Il se trompait : c'était la raide et guindée Brigitte, qui faisait tous ses efforts pour avoir l'air de se promener indifférente, et qui pourtant le cherchait avec inquiétude.

« Ah! c'est vous, monsieur, lui dit-elle; je ne vous croyais pas là. » Il ne répondit rien.

« A propos, monsieur n'a pas de réponse à me remettre?

— A quoi donc, Brigitte?

— Mais à la lettre que ce matin j'ai remise entre vos mains.

— Que voulez-vous que je dise, Brigitte? on me congédie.

— Qu'avez-vous donc fait? car, sur l'honneur, ma maîtresse vous aime bien.

— Oh! je l'ai offensée mortellement.

— N'y a-t-il plus de remède, mon cher monsieur?

— Plus de remède! J'ai dit que j'avais juré que jamais je n'épouserais femme qui fût bossue et boiteuse, et je ne savais pas....

— Comment?

— Quoi! ne savez-vous pas vous-même, et faut-il vous apprendre que votre maîtresse a ces deux horribles défauts, Brigitte? et c'est là mon malheur.

— Ma fille, mon enfant que j'ai nourrie de mon lait, ma petite Lucie, une bossue! c'est une infâme calomnie; c'est une méchanceté : vous êtes un homme affreux. Lucie bossue! ah! monsieur, parce qu'elle

n'a pas la taille aussi fine que vos sauterelles de Berlin, vous appellerez mon enfant bossue. Bossu vous-même, monsieur. Ah! pauvre enfant! que de chagrins tu vas avoir! Maudit étranger! Et c'est moi qui suis cause.... oh! oh! oh! »

Et Brigitte pleurait. Théodore lui dit doucement :

« Mais ce n'est pas moi, Brigitte, qui ai accusé votre maîtresse d'être....

— Taisez-vous, monsieur, ne prononcez pas ce mot là devant moi ; c'est infâme de lui avoir fait ce reproche.

— Mais, Brigitte....

— Voyez-vous, monsieur, quand elle aurait une montagne sur le dos, quand elle boiterait tout bas, tout bas, tandis qu'elle ne fait que boitiller ; quand elle serait louche et brèche-dents, ce dont vous n'irez pas l'accuser, peut-être, eh bien, moi, Brigitte, je l'aimerais toujours; pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, vous?

Ah! voilà bien vos amours à vous autres : de la vanité, de la vanité! des femmes pour en faire parade, pour les montrer à vos amis, qui vous les prennent et qui font bien. Ah! pauvre enfant, que de chagrins tu vas avoir! mon Dieu, mon Dieu! tu l'aimes tant cet ingrat!

—Vous croyez qu'elle m'aime, Brigitte?

— Ah! oui, elle vous aime! ce n'est pas si difficile à voir; et puis, ne dit-elle pas tout à sa nourrice. Tenez, une preuve : elle a coutume de m'embrasser tous les soirs, et depuis cinq jours elle ne l'a pas fait; et je ne lui en veux pas, la chère enfant ... ne sais je pas pourquoi!

— Allons, Brigitte, allons voir Lucie.

— Ah! j'étais bien sûre que vous ne voudriez pas la faire mourir; allons, allons vite. »

Et Brigitte allait devant; elle allait vite, la vieille nourrice de Lucie ; elle semblait

redevenir jeune; elle sautait presque de joie, tant elle était heureuse!

Théodore se sentait soulagé d'un poids énorme. Le doute, l'hésitation ne l'oppressaient plus; il s'abandonnait à son amour, et ne voyait plus qu'un horizon clair et brillant tout autour de sa vie. Il se précipita dans le salon de Lucie, qu'il trouva pâle, morne et silencieuse, toujours dans la même position où il l'avait vue la première fois. Théodore se jeta à ses pieds, et couvrit ses mains de baisers.

Il n'y eut pas un mot de prononcé; il y eut un pardon muet qui passa d'une bouche à l'autre par un baiser; il y eut un instant admirable de honte, de confusion, d'amour et de volupté. Il y avait un avenir de bonheur dans cette scène délicieuse.

Brigitte était à la porte et elle sanglotait de joie, elle qui n'avait fait que pleurer de chagrin.

Le mariage ne tarda pas long-temps. Deux jours après un curé de village bénit l'union de Théodore et de Lucie. Brigitte fut l'intendante de la fête, et je vous laisse à penser quelle gravité elle mit dans toute la cérémonie. Ce fut la première fois que les habitans du château virent leur jeune maîtresse. C'était leur bienfaitrice, c'était la fille de leur ancien maître; elle était aimée de loin, et leur amour prit une voix, et leurs acclamations éveillèrent de nouvelles sensations de plaisir dans le cœur de mademoiselle de Rosemberg.

Théodore était heureux; il donna ce jour-là une dernière pensée au passé; il se rappela avec émotion ce vœu d'une femme qu'il n'avait pas assez aimée:

« Je souhaite, avait-elle dit, que celle que vous aimerez vous aime autant que je vous aimais. »

Et ce vœu était accompli. Il aimait, il

se voyait aimé; il appela sur Emma les bénédictions du ciel!

—

Quelques semaines après son mariage, Théodore écrivait à un de ses amis de la capitale: « .... Ma femme n'est pas précisément bossue; seulement elle a la taille un peu courte. Elle n'a pas la démarche égale, mais ce n'est pas là boiter. Du reste, elle est si jolie qu'on n'aperçoit rien de tout cela; mais, fût-elle bossue, boiteuse et louche, je l'aimerais quand même!... Elle est bonne.... »

— FIN. —

LE

# DERNIER RÊVE,

PAR

F. DAZUR.

LE

# DERNIER RÊVE.

A MADAME ...

Si l'on me disait : Réduite à la pauvreté la plus complète, vous allez encore perdre la vue, toute cette nature qui vous environne va disparaître à vos yeux; mais vous aurez votre père, etc.

(Mme DE STAEL.)

J'ÉTAIS dans un deuil de plus en plus sombre : telle la nuit, tombant par degrés, passe du crépuscule mélancolique à d'effrayantes ténèbres. De la pierre du tom-

beau où j'étais agenouillée, et que je sentais se soulever comme pour m'avertir qu'il était temps de descendre, je jetai un dernier regard vers la vie, et je souhaitai que ce dernier moment du moins me fût adouci.

Je voulais bien mourir, puisque rien n'était plus pour moi sur la terre; mais, seule dans la vie, devais-je être seule aussi à la mort! et n'y en a-t-il pas qui sont les amis des mourans, qui abandonnent les joies du monde pour accompagner ceux qu'elles abandonnent, et s'entretenir avec eux de leurs fins dernières et préparer leur âme défaillante? Oh! du moins, qu'en cet instant le ciel s'éclaircît; qu'un rayon, tombant jusqu'à cette pierre, me marquât ma route; qu'une voix se fît entendre pour me bénir et m'assurer de retrouver ceux que j'ai perdus, et peut-être donner à mon dernier moment de l'enchantement pour toute une vie; car je voulais bien

mourir, mais non sans avoir réalisé quelque ombre d'une ardente pensée de mon cœur, et je ne savais pas souffrir encore.

Alors je me souvins d'un bon génie que j'avais vu passer autrefois dans les heureuses visions de l'adolescence, alors que je n'étais pas orpheline et que j'imaginais l'avenir.

Son regard n'était pas descendu sur moi, mais j'avais entendu sa voix ; et d'après sa voix je m'étais représenté son âme et son regard, et j'avais toujours désiré ce regard. Il me semblait qu'il était infini, qu'il pénétrait tout l'être et révélait le ciel. Il avait négligé d'ailleurs son enveloppe terrestre; voyageur parmi nous, il ne s'était pas revêtu de sa gloire, pour ne pas s'attirer de vains hommages, pour n'être pas un objet d'idolâtrie, mais cher et sacré seulement à ceux dont l'âme sympathique saurait le reconnaître. Il ne voulait pas séduire le cœur des faibles mor-

telles, en éblouissant leurs yeux, afin de n'être point vulgairement aimé, mais aimé de celle-là seule qui serait selon son cœur. Je m'étais demandé quelquefois s'il avait trouvé cette âme de son âme : cela n'est bien facile à personne.

Son âge ne semblait point l'aurore ni le déclin de la vie, mais l'immortalité. Je m'en souvins donc, car je ne l'avais jamais oublié, et me voyant prête à quitter d'ici-bas, je voulus du moins lui avoir dit adieu, et je l'appelai.

De brillans et légers fantômes passèrent devant moi, et marqués eux-mêmes pour la tombe, ils venaient m'y arracher, disaient-ils, et parlaient de vie et de bonheur. — Il y en avait dont je ne pouvais seulement supporter la vue et qui s'aperçurent bientôt qu'ils se trompaient. — D'autres avaient un plus vrai et plus touchant langage; ils avaient des larmes, et leur cœur parlait au cœur : mais c'était

toujours des enfans de la terre, et j'avais rêvé le ciel. Je le leur dis en les plaignant et me plaignant moi-même, qui aurais dû me contenter parmi mes égaux; mais il était trop tard, et je ne trompai personne.

J'appelai, j'appelai encore. Il vint enfin.

Il arrêta sur moi ce regard profond de grave pensée et de commisération divine. Je le sentais sans le voir, et des larmes coulèrent de mes paupières baissées. Il s'attendrit intérieurement; mais en lui comme en moi, un mystère se mêlait à cette tendresse, plus triste en lui, en moi plus tourmentée. Il cherchait mon secret, il cherchait ce qui pourrait me faire du bien; enfin il me fit signe, et marcha devant moi. Je le suivis le cœur ému.

Il m'introduisit dans un sanctuaire où l'on respirait un parfum de génie et de beauté; mais on se sentait averti qu'on était encore sur la terre des regrets, aux vibrations douloureuses autant que subli-

mes d'une lyre qu'on reconnaissait aussitôt, et dont l'inspiratrice, toujours émue, s'apercevait dans un tableau enchanté, au demi-jour des globes voilés de la lumière, parmi les guirlandes de fleurs et les colonnes d'albâtre.

Une figure toute blanche et toute gracieuse s'avança vers moi en même temps qu'il me conduisait vers elle. Elle me prit la main et me regarda, et son sourire était d'une magie et d'une douceur ineffables. « Qu'avez-vous? » me disait-elle. Je ne répondis pas. « Qu'aimez-vous? » reprit-elle encore : « Tout ce qui est beau, » lui répondis-je en la regardant.

Mais déjà nous n'étions pas seuls; une cour nombreuse s'assemblait autour de l'enchanteresse, et je me retirai en arrière de la foule, à laquelle, ou aux anges, souriait demi-rêvant le bon génie.

Quand elle eut dit un mot bienveillant à chacun, qu'elle eut éclairé de son sou-

rire tous les visages, harmonié tous les cœurs, et ramené à de hautes questions d'intérêt général et immortel ceux qui auraient voulu ne s'adresser qu'à elle, elle vint me prendre à part, et me conduisit dans un enfoncement obscur d'où l'on voyait, avec une illusion nouvelle, le portrait magique de l'amie admirable qu'elle avait perdue. Mais ce n'était pas seulement pour me la montrer, et je puis dire que dans ce moment ce souvenir me saisissait plus qu'elle, qui ne pensait alors qu'à me consoler. Elle me fit asseoir auprès d'elle, m'embrassa et me prodigua les caresses et les paroles les plus insinuantes. Elle voulait que je lui ouvrisse mon âme, que je lui disse la cause de mon deuil ; ajoutant que peut-être elle y pourrait quelque chose, et ce *peut-être* était plein de puissance : il semblait dire : « Si c'est ce que je pense, votre bonheur est entre mes mains. » Seulement elle pouvait à peine croire qu'une si jeune

fille eût fait un choix si sérieux; qu'elle eût éloigné les amis de son âge et de son pays, pour un austère passager dont la mission en ce monde était de l'initier aux mystères de la douleur; mais si cela était... et elle bouleversait tout mon cœur. Cependant je réunis toute mes forces pour lui résister en gardant le silence; seulement une fois, je ne sais ce qui m'échappa, mais elle répartit en riant, mondaine et céleste qu'elle est tour à tour : « Autant que je puis comprendre, voilà beaucoup d'espoir pour lui. » Je refusai de m'expliquer et elle me tourmenta encore. Pour mieux me vaincre, elle me flattait de ne la quitter jamais; elle me disait : « Je vous parlerai aussi de moi ; quand vous m'aurez donné votre confiance je vous donnerai la mienne. Je vous dirai ce qui m'affecte; car, bien que ma destinée ait semblé brillante et enviable, je n'ai pas été sans souffrir. » C'en était trop, et je ne pus

m'empêcher de m'écrier, en cachant mon visage dans son sein : « Oh! amie, amie! »

Quel bien elle m'offrait! Mais était-il possible? ma destinée pouvait-elle fléchir jusque là? N'était-ce point plutôt une de ses ironies, quelque nouvelle déception de l'espérance? J'étais torturée, et je me roidissais toujours contre son empire. J'abrége tout ce qu'elle continuait à me dire de tendre, de suave et de fascinateur ; je sentis qu'il n'y avait que la fuite pour lui résister, et je résolus de ne plus la revoir. Elle me dit que c'était mal, très-mal; elle me fit des reproches, et m'effraya vraiment du tort de tourmenter un cœur en le laissant dans l'incertitude sur mes sentimens. Mais je ne les connaissais pas si clairement moi-même que je les pusse définir; je ne les avais jamais réfléchis dans la lumière qu'elle m'avait montrée. Je m'enfuis le cœur troublé et fermentant des pensées qu'elle avait soulevées en moi.

Le bon génie ne tarda pas à me rejoindre pour savoir ce que nous avions dit. Je lui répondis qu'elle était belle, qu'elle était douce; qu'on était heureux de l'avoir pour amie ; qu'elle avait voulu être la mienne, mais que je n'avais pu croire au bonheur et l'avais refusé encore une fois; mais que jamais il ne m'en avait tant coûté. Pour lui, qui était assuré par l'expérience que ce trésor de sympathie n'était pas une chimère, une vapeur aérienne qui allait s'évanouir; pour lui, qu'il en jouît encore et s'y confiât; que j'applaudissais à son choix; qu'il était juste et bon; qu'il m'en parlât; que j'aimerais avec lui et par lui cette divinité, mais que je ne l'approcherais pas, de peur de ne plus la retrouver favorable quand je lui aurais livré mon âme. Il me prit par la main pour me ramener vers elle; mais je ne le voulus pas, et je voulus le quitter lui-même pour retourner où il m'avait prise. Mais lui, me dressa une tente sur des

arbres, dans une prairie d'où l'on découvrait la mer et le ciel, et il me dit de l'y attendre chaque jour.

Il ne manqua jamais, et chaque jour il vint me donner de sublimes leçons. Tantôt il m'entretenait de la nature et des arts, de ce qu'ils ont de plus intime et de plus merveilleux; tantôt, remontant tous les siècles, il refaisait l'histoire et lui rendait à la fois sa vérité et sa poésie. Il préparait l'histoire à venir par des institutions d'une pensée éminemment sociale et sans doute inspirée, qui devait régénérer le monde dont il avait surveillé, depuis le commencement, les crises douloureuses. Et dans ce vaste tableau je voyais la destinée individuelle des âmes, et la mienne comprenait peu à peu pour elle-même.

Toujours doux dans ses plus séveres enseignemens, dont il faisait adorer les rigueurs par le sentiment de la justice, il s'humanisait quelquefois jusqu'à l'enfance

et semblait ne savoir plus que dire; il s'amusait avecque rien; il comptait ses doigt, ou les ondes de mes cheveux, et riait ensuite à la réflexion de son innocence. Mais toujours ses entretiens les plus insignifians en apparence avaient leur caractère et leur charme particuliers. C'était un parfum, une mélodie; c'était quelque chose d'ineffable et d'infini. Toujours je sentais l'âme profonde et la vaste pensée, et je ne l'approchai jamais en vain.

Son influence sur moi, bien que lente et insensible d'un jour à l'autre, n'en était pas moins sûre et active; c'était celle de la sève à la plante. Mais ce n'était pas sans souffrances ni déchiremens que ce travail s'opérait en moi. Je m'enfantais moi-même à une autre vie; il me fallait mourir pour renaître, et comme il ne m'avait pas suffi d'être bercée avec cette maxime évangélique, il venait me la rendre sensible et m'apportait le fer et le feu de l'expiation.

Je ne dirai pas combien d'angoisses, combien de larmes à ses pieds, de cris en son absence, et presque de blasphèmes. J'osai l'accuser lui-même ; il me semblait non-seulement cause, mais coupable en partie de ce que je souffrais, et le trouver reprochable m'était un désespoir. Fallait-il perdre mon idéal de perfection? Non, plutôt me condamner moi-même et m'instruire à souffrir.

Ainsi, tout m'est souffrance, et sa réserve et son effusion; et tandis que je ne puis plus me supporter hors de lui, sa présence m'irrite; l'appui de son cœur est à ma tête une couronne d'épines. Dieu m'est témoin que je n'ai pas pris cette place de moi-même, que j'ai voulu m'en retirer, et que si je m'y abandonne enfin, c'est dans l'idée que cela lui est doux en passant, et que pour moi peu importe! Du moins si je pouvais me plaindre, dire ma pensée; mais non, quelque chose de

faux, de contraint, d'inexplicable est entre nous, comprime mon cœur et ma voix que j'étouffe sur son cœur.

Et pourtant je me connais bien à présent; ils m'ont éclairée l'un et l'autre. Oh! que je pourrais bien lui répondre, si elle m'interrogeait encore. Où est-elle? J'ai soif de sa présence, de son souffle embaumé et rafraîchissant, de tout son être plus animé et plus transparent, pour ainsi dire, que l'on pénètre et qui vous pénètre en un moment; qui achève en un moment ce qui prend des siècles à l'autre.

Ne dit-il pas lui-même, et ne m'a-t-elle pas répété avec sa grâce inimitable, qu'elle a une action dans tous les sentimens! Ne m'a-t-elle pas dit : « Vous sentez que ce n'est pas la curiosité qui vous prie, mais j'ai beaucoup de sympathie, quand j'en ai.» Et son sourire et sa main achevaient : « J'en ai pour vous. » Pourra-t-elle me manquer et se démentir elle-même, si elle existe

réellement ? Car je croirai que c'est une apparition merveilleuse, envoyée pour m'éprouver, plutôt qu'une frivole et mensongère beauté de ce monde, à la pitié double et rieuse, qui dédaigne et serre la main.

Sachons enfin ce qu'elle est ! Je puis tout risquer aujourd'hui.

Je partis, et je fis un chemin très-long sans rien trouver, et le froid me prenait à mesure que j'avançais. Enfin je découvris le portique du temple, qui semblait s'éloigner devant moi. A grand'peine je l'atteignis. Mais il était fermé ; et comme je regardais si elle n'allait point descendre du ciel, je vis une blanche figure se lever à l'horizon. Mon cœur tressaillit de joie, et comme il se ranimait en la voyant s'avancer, elle se fixa tout-à-coup, blanche et froide statue, aux yeux sans regard, au sourire incrusté, aux lignes et aux contours parfaits sous les blanches draperies

que ne soulevait point le sein immobile; et elle semblait attendre mon départ, pour reprendre son âme et tout vivifier autour d'elle.

Je m'en revins, le cœur morne et glacé, méditant ce mystère, et me déprenant à mesure.

Je rentrai sous la tente, pour mieux me recueillir devant celui qui ne change pas, et apprendre de lui ce qui me restait à faire.

Je revis le bon génie; et comme il m'avait imposé ses lois éternelles, sans connaître l'état particulier de mon âme, je ne la lui révélai pas davantage et je continuai de me former en silence à son école. Je lui fus douce encore quelques jours, je fus encore enfant pour lui, et il applaudissait à ma sérénité.

Un soir seulement il me retrouva malgré moi orageuse, et plus l'heure ordinaire de la séparation approchait, plus

j'étais agitée et m'attachais convulsivement à lui. J'implorais un moment encore ; il me répondit : « A demain »

Le lendemain il revint et ne me trouva plus. Sans doute qu'il comprit, et ses yeux louèrent le ciel en roulant une larme. . . . Mais son cœur, un moment ému, se pacifia bientôt, et il reprit sa route dès long-temps tracée.

Pour moi, j'étais au but ; j'étais revenue sur la pierre d'où il m'avait une fois emmenée, et, mûre pour la tombe, après ce second apprentissage de la douleur, rien ne m'empêcha plus d'y descendre. Je n'eus pas une larme, pas une voix, pas un regard vers la vie ; la mesure de mes souffrances était comblée. Je compris à quoi il m'avait été bon, et mon cœur se brisa en même temps.

—

J'ai rédigé ces mots (car tout ce qu'on

lit, aussi bien que tout ce qu'on entend, ne sont que des mots, comme dit Hamlet[1]), d'après les derniers accens d'une compagne expirante, il y a bien long-temps, dans le couvent où j'étais encore en pension, et où elle revint pour mourir. Il y a bien long-temps, mais je m'en souviendrai toujours.

Elle est heureuse d'être morte, ma pauvre Orpha, ma douce Résignée! elle est heureuse d'être morte dans toute la douceur de son âme, dans toute sa foi et sa simplicité! naïve et crédule enfant, qui se créait des êtres fantastiques, plutôt que de voir le monde et les amis tels qu'ils sont, et d'avoir à les accuser. Elle s'imaginait pourtant bien que sa fable sincère, redite

POLONIUS.

[1] What do you read, Mylord?

HAMLET.

Words, words, words.

à ces amis, dessillerait leurs yeux, et réveillerait dans leur cœur, tout d'un coup attendri, ce tardif remords de l'amour dont parle un autre grand anatomiste [1].

Tout au moins elle croyait pouvoir la confier au cœur des femmes, et trouver sympathie et sûreté parmi elles.

Moi aussi je crois à la sympathie, à l'amitié, à la franchise, à l'amour. Je crois encore à tout, mais avec précaution, et je m'arrange pour ne point me faire de mal, si quelqu'une de mes croyances vient à

[1] But I have lived and not lived in vain :
My mind may lose its force, my blood its fire,
And my frame perish even in conquering pain ;
But there is that within me, which shall tire
Torture and time, and breathe when I expire ;
Something unearthly, which they deem not of,
Like the remembered tone of a mute lyre,
Shall on their softened spirits sink, and move
In hearts all rocky now the late remorse of love.

( LORD BYRON. — *Childe Harold*.)

éprouver quelque échec. Je ne veux point fuir dans les déserts en haine du monde; non, non, je le prendrai plus tranquillement. Je puis jouir encore de ce qu'il présente d'aimable, en me souvenant seulement que c'est une surface; je puis me laisser aller encore au charme d'une amitié nouvelle, mais je me souviendrai que celle qui se dit la plus sympathique des femmes pourrait bien ne l'être qu'à la façon de son miroir : aussi prompte à recevoir toutes les impressions, aussi vive et fidèle à réfléchir tout ce qui se trouve devant elle; mais aussi changeante, aussi oublieuse, aussi vide dans l'absence.

Je veux bien aimer encore, tout comme je veux savoir m'en passer. Je ne veux point que mon repos, que ma tranquillité (il n'est pas question de bonheur), puissent dépendre d'aucun attachement ni d'aucune opinion. La conscience, la pensée, ce qu'on sait entre Dieu et soi, doi-

vent suffire et aguerrir contre le monde. Voudriez-vous en vérité lui répondre, et vous en mettre en peine, comme le meunier, son fils et l'âne? Faites-lui des contes, à la bonne heure, et des leçons si vous le pouvez, sous l'apparence de ces contes; après cela, que ceux qui ont des oreilles entendent. Laissez les autres; ne vous épuisez point à les persuader. Sachez rentrer dans l'impassibilité de votre for intérieur. Le premier, le seul bien auquel on puisse prétendre ici-bas, c'est l'indépendance : indépendance de fortune, indépendance de cœur et d'esprit. Du moins c'est une question qu'il sera bon d'examiner en temps plus opportun. — Mais surtout gardez-vous d'aller dire votre pensée tout entière, votre pensée intime. Soyez aussi prudente et réservée dans la nouvelle carrière où vous entrez pour votre pain, que vous l'êtes face à face du monde. Ne vous laissez pas tromper par la solitude du

cabinet, la facilité de la plume, les prestiges de l'idéalité; figurez-vous toujours être au salon, dans la rue, en visite, ou même dans ces petits comités si vantés pour le charme de la franchise et de l'abandon, et où vous fûtes plus d'une fois reprochée pour votre froideur et votre silence. C'est toujours bien d'avoir gagné cela. Mais prenez garde encore : ne vous croyez jamais seule, et maintenant moins que jamais avec votre plume. Apprenez-la à vous retracer souvent cette maxime de l'honnête Iago [1] : « Avant que mon ex-
» térieur démontre le fond de ma nature,
» et que ma parole rende ma pensée, je
» porterai mon cœur sur ma manche pour
» être becqueté aux pies. » — Oh ! la judi-

[1] For when my outward action does demonstrate
The native act and figure of my heart
In compliment extern, 'tis not long after
But will wear my heart upon my sleeve
For daws to peck at.

cieuse et frappante comparaison ! Honnête Iago (car votre savante conduite vous a valu ce titre), honnête Iago, je vous remercie de la leçon, et je m'en souviendrai pour ne pas non plus m'exposer.... Nous saurons donc nous entourer du triple airain, et nous accomplirons notre tâche. C'est sur le cœur humain qu'il faut travailler ; c'est lui qu'il faut montrer à lui-même. Nous avons essayé d'en déchiffrer deux pages aujourd'hui ; demain nous en tournerons deux ou trois autres.

Heureuse Orpha, d'être morte dans toute la douceur de son âme, dans toute sa foi et sa simplicité ! Si ses organes plus forts ne se fussent pas brisés au premier choc des chagrins, aux premiers achoppemens de la vie, il lui eût bien fallu s'y endurcir. Si elle eût survécu à ses premières larmes, elle eût appris à n'en plus répandre ; elle eût connu comme on se

fait l'œil sec et intrépide. Elle eût ossifié son cœur, brusqué sa parole, sa démarche, et toutes choses; et se voyant ainsi bien garantie, elle eût ri plutôt que de pleurer. Hostile autant que personne, elle fût devenue de force à fournir toute sa course dans le monde, sans le craindre. N'attendant du bonheur de personne, elle n'eût pas voulu non plus que personne eût le pouvoir de la faire souffrir. Oh! elle eût bien fini par entendre la vie.

C'est le secret que nous chercherons. Peut-être ne l'avons nous pas encore. Il faut passer par bien des phases diverses avant d'y arriver. Nous errerons avec ceux qui errent de la trop grande effusion au trop grand dessèchement. Nous suivrons ce flux et reflux de l'âme humaine. Nous verrons si c'est bien dans l'isolement, la concentration en soi-même, qu'est la force et le repos; ou s'il n'y a point au-

dessus de nous un médiateur entre nous et nos ennemis, pour en faire nos frères, et nous réconcilier à la fois avec eux, avec nous-même, et tout le dessein mystérieux de notre existence.

Oh! that the Everlasting had not fix'd
His canon 'gainst self-slaughter!.. O God! o God!
How weary, stale, flat and unprofitable
Seem to me all the uses of this world!
Fie on't! oh fie!

HAMLET.

— FIN —



LA

# PREMIÈRE RIDE,

PAR

Mme M. BODIN [JENNY BASTIDE].

Dans un antique château à l'aspect féodal, situé au fond du Berry, à quarante lieues de Paris, se trouvaient rassemblées, par une sombre et pluvieuse soirée d'automne, plusieurs femmes, dont aucune n'était ni très-jeune ni très-gaie. Toutes habitaient la campagne une grande partie de l'année, ou n'allaient à Paris que pour complaire à leur mari et à leurs enfans; car elles ne s'y amusaient plus. Pour les femmes, en général, les plaisirs du monde passent avec la jeunesse, et il est trop vrai

que quand elle est finie, de cruelles déceptions les punissent de conserver les prétentions que leur âge doit leur interdire; alors celles qui ne sont ni joueuses, ni ridiculement coquettes, se plaisent mieux dans la solitude. Elles y vivent de souvenirs, et pour peu qu'elles aient de la bonté dans le cœur, elles s'occupent à faire du bien aux malheureux : c'est encore exercer leur sensibilité.

Chaque année, à quelques mutations près, le château de la Verpillière réunissait la même société; cette terre offrant les plus belles chasses, et son propriétaire y menant un train presque fastueux.

Le comte de M... avait été chambellan d'un frère de Napoléon, et conservait pour cette famille une reconnaissance qui faisait l'éloge de son cœur et qui lui rendait peu agréable le séjour de Paris; il ne parlait jamais politique, rarement littérature ou spectacles, et ne connaissait rien à l'agri-

culture. La chasse était son plaisir favori, aussi recherchait-il avec empressement ceux qui partageaient le même goût.

Par suite de ces réunions, les femmes de ses voisins, également intrépides chasseurs, venaient chez lui chaque automne, et, cette saison passée, ne se revoyaient que de loin en loin, mais se trouvaient cependant aussi liées que des femmes peuvent l'être quand elles n'ont plus ni chaleur de cœur ni illusions.

La plupart d'elles possédaient de ces médiocrités désolantes à rencontrer sur un jeune et joli visage, mais dont on ne s'aperçoit pas chez une femme qui ne joue plus aucun rôle dans le monde. Elles avaient été plus ou moins jolies; elles avaient aimé plus ou moins leur mari, avaient rempli leurs devoirs plus ou moins mal : c'est-à-dire que Dieu ne leur avait envoyé ni passions, ni remords. Leur vie de jeunesse

s'était passée sans orages, leur âge mûr ne s'embellissait d'aucuns souvenirs, et le reste de leurs jours s'écoulait dans cette existence passive qui n'est ni du bonheur, ni du chagrin : elles s'ennuyaient même sans savoir ce que c'était que l'ennui.

Il y avait trois ou quatre femmes de ce caractère au château de la Verpillière; celles-là se levaient tard, se couchaient de bonne heure, et ne s'inquiétaient des heures que quand il fallait se mettre à table. Mais il y en avait aussi d'autres brillamment dotées par la nature : jetées dans le monde avec une organisation riche et malheureuse à la fois, celles-ci n'avaient point, malgré leur absence de jeunesse, ce regard calme et impassible qui dénote une âme sans passions, et les ravages du temps n'avaient pas seuls ôté l'éclat à leurs yeux, la fraîcheur à leur visage. Celles-ci n'attendaient point avec tranquillité le retour des

chasseurs, et se faisaient des émotions des plus petits événemens; les émotions les faisaient vivre encore.

De ce nombre, ou plutôt distinguée parmi les plus remarquables, on pouvait citer madame Delmar : c'était bien chez elle qu'on pouvait dire que la grâce, mille fois plus attrayante que la beauté, exerçait son empire. Sa jeunesse était passée, et pourtant elle plaisait encore par son organe si jeune et si doux, par son regard pénétrant et spirituel; et on aimait à détailler chacun de ses avantages précisément parce qu'elle semblait les oublier elle-même. Mariée pour la seconde fois à un homme plus qu'ordinaire, elle avait pourtant l'art de faire valoir sa médiocrité, et on aurait cru madame Delmar parfaitement heureuse avec lui, s'il eût été possible de se persuader qu'une personne aussi supérieure ne dût souffrir de sa supériorité, et surtout si un nuage de mélancolie n'eût pas été en quel-

que sorte stigmatisé sur son front. Elle ne parlait jamais du passé, on ne lui connaissait aucun lien de famille, elle n'avait point d'enfans; et pourtant sa vie, en apparence si calme, si retirée, inspirait un intérêt de curiosité qui donnait toujours envie de l'interroger.

La comtesse de M... le lui dit un soir, un de ces soirs où elles étaient assez tristement réunies; le vent soufflait lugubrement et achevait de dépouiller les arbres, et l'aspect de la nature envoyait aux caractères les plus gais comme une mélancolie, comme une rêverie décourageante.

« Mon Dieu! répondit en souriant madame Delmar, voilà bien l'esprit humain; je suis devenue un peu défiante dans le monde où j'ai souffert; je ne parle jamais de mon passé, parce qu'il n'aurait rien d'intéressant pour les autres; je suis calme et résignée par fatigue; car, vieille avant le temps, et revenue de mes illusions de jeu-

nesse quand je la possédais encore, j'ai vu le monde dénué de ce prisme flatteur qui le fait aimer; alors on me suppose de grandes catastrophes, quand mes malheurs n'ont été que ceux de beaucoup de femmes : je les ai sentis différemment, voilà tout.

— Mais, reprit madame de M..., serait-ce une indiscrétion de vous en demander le récit? Nos chasseurs reviendront bien tard; nos dames qui n'aiment pas à causer se sont retirées ensemble pour se montrer leurs robes, leurs chiffons; il ne reste ici que celles qui peuvent vous comprendre. »

Flattées de cette préférence, les femmes qui étaient présentes joignirent leurs prières à celles de la maîtresse de la maison. Madame Delmar souriait doucement, mais ne se décidait pas. Enfin elle leva ses grands yeux d'un bleu foncé; de ces yeux qui révèlent toute une âme; de ces yeux qui apprennent les passions qu'ils ont inspirées et celles qu'ils ont ressenties; de ces

yeux enfin fatigués et expressifs, dont le tour légèrement marqué garde la trace de fortes émotions.

« Etes-vous bien sûres, prononça-t-elle de sa voix mélodieuse, êtes-vous bien sûres qu'avant de me juger, vous oserez descendre dans votre conscience et me dire si, en pareilles circonstances à celles où je me suis trouvée, vous auriez pensé, vous auriez agi autrement que moi? car enfin, mesdames, convenons-en, les hommes nous reprochent notre dissimulation, tranchons le mot, notre fausseté; est-ce à tort? Hélas! avec qui sommes-nous vraies, et quel sentiment nous arrache un aveu qui blesse notre amour-propre? Ah! si nous voulons être franches, convenons que c'est la vanité qui nous perd dans la jeunesse et tourmente notre âge mûr; convenons que si nous effacions de notre vie les douleurs d'un amour-propre blessé, nous réduirions aussi nos peines de moitié. »

Madame Delmar, ordinairement si calme, s'était animée d'une émotion qui la rendait encore plus aimable; et toutes ces dames, loin de lui en vouloir de cette petite sortie, convinrent de bonne foi que la franchise n'était pas la qualité qui distinguait leur sexe.

« Soyez donc tranquille, lui dirent-elles, nous ne vous jugerons qu'après nous être bien examinées nous-mêmes. »

Madame Delmar hésitait cependant encore; mais cet entraînement qui porte les femmes à confier même leurs faiblesses l'emporta sur sa répugnance, et elle consentit à parler. Alors madame de M... sonna pour qu'on ravivât le feu, ordonna qu'on fermât les contrevens et les doubles rideaux; puis rappela avec plaisir que les chasseurs allaient bien loin, ce qui voulait dire qu'ils reviendraient bien tard.

Après cette obligeante réflexion pour des maris qu'on n'avait pas vus depuis la

veille, ces dames se groupèrent autour de la narratrice.

« En vérité, s'écria t-elle, je suis presque inquiète de vous voir si empressées, car mon récit sera bien peu intéressant peut-être ; ce n'est qu'une simple révélation de femme. »

LA

# PREMIÈRE RIDE.

J'ai été élevée dans un des meilleurs pensionnats de Paris; pas une distribution de prix où je n'en aie reçu au moins deux : pourtant je me suis mariée à dix-huit ans sachant tout au plus chanter une romance, jouer une sonate sur le piano, dessiner tant bien que mal des fleurs et des

paysages. Mais en revanche je me coiffais à merveille et je dansais parfaitement. Enfin, j'avais les défauts et la superficie des talens d'une éducation où l'on éveille à chaque instant la vanité, et je n'avais aucune notion raisonnable de l'état où l'on me jetait sans prévoyance et presque sans me consulter. Je me mariai, enfin, parce qu'il est une certaine classe de femmes qui doivent toujours se marier, bien ou mal.

Cependant mon mari était jeune, il avait une jolie figure, et se montra très-épris de la mienne. Nous crûmes donc avec la meilleure foi du monde que nous nous adorions pour la vie, et, forts de cette conviction, nous commençâmes par user notre amour, ou plutôt notre désir d'enfant, comme s'il était inépuisable.

Il arriva ce qui devait arriver : au bout de six mois de mariage, mon mari me trouva exigeante et jalouse, et je l'accusai de

ne plus m'aimer. Après les larmes vinrent les scènes, et après les scènes le refroidissement. Il y eut bien dans les premiers temps quelques réconciliations, mais ce n'était que l'effet d'un pâle soleil d'hiver qui ne fond que pour un instant une glace épaisse. Aussi nos querelles devinrent chaque jour plus fréquentes et nos raccommodemens plus rares. Enfin, nous nous trouvâmes trop indifférens l'un envers l'autre pour nous disputer encore, et alors je reconnus que mon mari ne possédait ni esprit, ni instruction. Son sourire, qui m'avait paru si charmant, me sembla alors plus qu'innocent; je le comparai à d'autres hommes, enfin: c'était déjà un grand tort, et pourtant je ne m'arrêtai pas à celui-là. Je me dis que puisque mon mari ne méritait pas que je l'aimasse, je ne lui devais que de ne pas en aimer un autre, et qu'il ne m'était pas défendu de chercher des distractions, puisque mon bonheur inté-

rieur n'existait plus. Je me dis que la vie d'une femme était manquée quand elle ne rencontrait pas l'amour dans le mariage, et qu'elle devait se résigner et s'étourdir sur une destinée qu'elle ne pouvait changer. A l'aide de ces faux sophismes je devins la femme la plus coquette, la plus frivole, et loin de ramener mon mari, je le rejetai dans la mauvaise compagnie où la faiblesse de son caractère ne le poussait que trop.

Mes parens essayèrent de me faire quelques observations, mais je leur répondis, avec une dignité que je crus de très-bon goût, qu'ils avaient perdu le droit de m'adresser des représentations en chosissant si mal pour moi, et que, n'ayant aucun reproche sérieux à me faire, je croyais au contraire mériter les éloges de tout ce qui m'entourait.

C'était encore une des fautes de mon éducation, que de me persuader que tout m'était permis parce que je ne manquais pas

à la fidélité conjugale : comme si une femme n'avait d'autres devoirs que celui-là ; comme si elle avait le droit de tout faire impunément parce qu'elle n'est que coquette !

Dix années s'écoulèrent ainsi ; mon indifférence pour M. Derby était devenue tellement prononcée que j'ignorais quelquefois s'il était à Paris : c'est un des inconvéniens que fait naître une fortune considérable, de pouvoir s'isoler l'un de l'autre. Si nous n'avions pas été riches, le même appartement nous eût reçus, la même table nous eût réunis ; mais nous pouvions vivre comme on vit dans le grand monde, sans mêler ni nos sociétés ni nos habitudes. Nous nous voyions pourtant quelquefois à la faveur des grands dîners que M. Derby était obligé de donner ; le reste du temps, il ignorait ce que je faisais, qui possédait mes affections ; et j'étais aussi ignorante des siennes.

Telle était donc ma vie, à moi née sensible, même romanesque, moi à qui l'éducation avait fait un caractère tout différent de celui que m'avait donné la nature. On me citait comme une dangereuse coquette, et pourtant mon âme était capable des plus profondes émotions; mais plus je me sentais forte pour aimer, plus je sentais tout l'empire qu'on pouvait prendre sur moi, plus aussi je cherchais à repousser le charme que j'aurais trouvé à y céder.

Il faut l'avouer cependant, ma vertu n'était point assise sur des principes sévères, car jamais on ne m'avait appris que c'était un crime d'imprimer la honte au nom de son époux. Mais j'entendais la société jeter le blâme et le ridicule sur les femmes faibles; j'en voyais d'autres payer de la perte de leur fortune et de leur considération le fragile bonheur qu'elles avaient dû à l'amour, et, je dois l'avouer, effrayée d'un tel sort, je restai sage plutôt par

crainte que par vertu. Je paraissais donc redoutable aux femmes faibles et aimantes qui ne pouvaient lire dans mon cœur, qui ne pouvaient deviner que je cachais souvent, sous un sourire, une émotion puissante qui eût bouleversé ma vie et ma raison si j'y avais cédé.

Presque toutes les déclarations se ressemblent, presque toutes les séductions commencent et finissent de même; toutes les galanteries dont une femme est l'objet ont la même marche, le même but. Je ne vous dirai donc rien, mesdames, de ce temps de ma vie où je voyais chaque jour à mes pieds un nouvel adorateur.

J'avais près de trente ans quand M. Derby fut atteint d'une maladie qui d'abord ne s'annonça pas d'une manière dangereuse, mais qui prit bientôt assez de gravité pour que j'oubliasse et ses torts, et la manière dont nous vivions ensemble depuis des années. Les femmes n'ont jamais de ran-

cune au moment du malheur; et quand il fut impossible à mon mari de quitter son appartement, et que les compagnons de ses débauches, les complices de ses torts envers moi, l'abandonnèrent, je ne l'abandonnai point moi, et, compagne plus fidèle de ses douleurs que je ne l'avais été de sa jeunesse et de ses plaisirs, ce fut moi qui lui présentai la potion qui calmait ses souffrances, qui le replaçai plus commodément sur sa couche, qui le consolai enfin, car la voix qui nous fut chère trouve encore le chemin de notre cœur, quand les autres le blessent et l'affligent.

Mais, quels que fussent mes soins, mes prières, — qui ne prie auprès du lit d'un mourant! — M. Derby succomba dans la force de l'âge et regrettant amèrement la vie. Je le pleurai avec sincérité, car jamais aucun de mes sentimens ne fut joué; mais je n'éprouvai point cette douleur violente et sans consolation qui doit briser

le cœur d'une épouse que la mort pouvait seule séparer du compagnon de sa vie.

A la même époque je perdis mon père, et, durant ces longs deuils, je me retirai à la campagne; cependant, quand le premier moment d'abattement et de chagrin fut passé, je jetai, il faut l'avouer, un regard moins sombre sur mon avenir. Ma beauté, je le croyais du moins, devait briller d'un nouvel éclat par la vie paisible des champs; j'étais riche, et rien ne m'empêchait de connaître enfin le bonheur que j'avais long-temps rêvé et redouté, le bonheur d'aimer et d'être aimée passionnément.

Ce fut dans ces dispositions que je rentrai dans le monde. Mais je trouvai que deux ans avaient étrangement changé la société; et elle ne me semblait plus ni si attrayante, ni si empressée. Tous les plaisirs ont besoin de l'empire de l'habitude, et ces conversations qui m'avaient tant amusée autrefois, me semblaient dénuées d'in-

térêt; je ne comprenais plus d'ailleurs ces plaisanteries de salon qui sont presque toujours la suite d'un bon mot ou d'une nouvelle déjà dite; quelques personnes avec qui je me plaisais jadis n'étaient plus là : il faut si peu de temps à Paris, pour disperser les réunions les plus intimes! Puis des femmes nouvelles occupaient l'attention, on ne parlait que d'elles; elles tenaient à leur tour le sceptre de la mode que j'avais possédé si long-temps

Je sentis du vide, de l'ennui; mon mari, qui m'était indifférent quand il vivait, était pourtant un lien, un appui que je n'invoquais jamais, mais qui m'empêchait de me croire aussi isolée. Quoiqu'il eût fait beaucoup de folies, il avait peu nui à nos intérêts; il était chargé de nos affaires, qui retombaient alors sur moi, et cette occupation me rendait plus grave, plus sérieuse, m'ennuyait, enfin. D'ailleurs les derniers mois de la vie de M. Derby m'a-

vaient rattachée à lui par la pitié, par la douleur; et, par une contradiction de cœur qui n'est que trop commune, je regrettais mort celui que j'avais négligé vivant. Cet état me rendait mélancolique et me disposait encore davantage à éprouver un sentiment profond.

Ce fut précisément à cette époque que me fut présenté un homme remarquable par la finesse de son esprit, le charme de sa figure et l'élégance de ses manières. Mais je ne le jugeai point comme j'avais fait des autres hommes qui avaient cherché à me plaire; je ne le jugeai point, car je l'aimai d'abord avec cette faiblesse de femme, cet entraînement qui domine leur raison et exerce une puissance contre laquelle toutes les réflexions sont inutiles.

Arthur de Seignelay était âgé de vingt-cinq ans, et par son genre de figure paraissait plus jeune encore. Son caractère ardent, passionné, son amabilité furent une

séduction puissante près de moi, femme sensible, romanesque et lasse de mon isolement ; aussi lui livrai-je mon âme tout entière, et fûmes-nous unis par les liens les plus forts et les plus sacrés. Nos sociétés, nos plaisirs, nos opinions devinrent les mêmes ; ma volonté, mes désirs furent soumis à ceux d'Arthur ; j'allais au-devant de tous les sacrifices qu'il aurait pu me demander, et de son côté, il n'en était pas qu'il ne fût prêt à me faire. Le monde même nous devint indifférent, et si nous y parûmes encore, c'est qu'il est des devoirs qu'il faut briser tout-à-fait ou remplir quelquefois. Mais qu'elles nous paraissaient pénibles à sacrifier, ces heures qui me semblaient si vite écoulées lorsque nous étions seuls ! comme nos regards, attristés quand nous nous quittions, ne fût-ce que pour un instant, révélaient notre douleur, et comme cette douleur resserrait nos liens ! Aussi avec quelle douce et aima-

ble sécurité nous faisions d'heureux projets pour le temps où notre union serait consacrée par les lois! car nous devions alors nous éloigner du monde, vivre entièrement pour nous, ne rien sacrifier à cette société qui nous était devenue si importune; mais elle se venge presque toujours du mépris ou de la négligence qu'on affiche pour elle, et le ridicule que nous dédaignions alors, mais qui devait porter ses fruits plus tard, s'attachait à nos actions si passionnées, à notre amour si différent de celui des autres. Hélas! je devais aussi payer cher cette confiance dans le bonheur; je devais apprendre qu'un sentiment exagéré est rarement accompagné de sécurité et de durée.

Cependant mon mariage avec M. de Seignelay n'était retardé que par une circonstance tout-à-fait indépendante de son désir: il s'agissait de la vie plus ou moins prolongée de son grand-père, qui laissait sa malédiction ou sa fortune à son petit-fils,

suivant qu'il se conformerait ou non à sa volonté. — Et cette volonté était qu'Arthur ne se mariât jamais. Le vieillard avait éprouvé jadis une de ces grandes catastrophes conjugales qu'il avait traitée plus tragiquement qu'on ne le fait ordinairement dans la société. Et cet événement lui avait semblé d'autant plus funeste, qu'il l'avait rendu l'assassin de son meilleur ami, qui, comme tous les meilleurs amis, avait, il est vrai, séduit sa femme. Cependant la vengeance que le grand-père d'Arthur avait tirée de son affront lui avait paru à lui-même si cruelle que sa raison en fut un instant altérée. Il l'avait retrouvée; mais son mépris pour les femmes, son horreur pour le mariage avaient survécu et ne cédaient à aucun raisonnement; enfin, il préférait que son petit-fils fût toute sa vie le séducteur des femmes des autres que la dupe de la sienne.

Orphelin, élevé par son grand-père,

M. de Seignelay m'avait plusieurs fois avoué qu'il s'était, dès sa première jeunesse, senti entraîné par des maximes qui lui promettaient une vie de liberté et de plaisir, et que ma vue seule avait ôté toute leur puissance aux volontés de son grand-père; qu'il n'osait cependant empoisonner ses derniers momens en lui désobéissant, mais qu'il ne croyait pas charger sa conscience d'un grand crime, en me jurant que le premier usage qu'il ferait de la liberté, que les lois de la nature devaient lui rendre bientôt, serait de se lier irrévocablement à la seule femme qui eût pu lui faire oublier les préventions qu'on lui avait données contre mon sexe..

Arthur soignait son grand-père, non-seulement parce que sa fortune dépendait de lui, mais aussi parce qu'il l'aimait et le respectait. Ainsi quand, entraînée par un amour qui n'écoute aucun intérêt, je lui aurais proposé d'abandonner ses espé-

rances de fortune, de se contenter de la mienne, autant par fierté que par attachement pour son vieux parent, il aurait refusé ; mais, en attendant que notre mariage pût se conclure, nous vivions de cette vie d'amour qui fait de chaque jour un véritable enchantement. Cette vie me semblait si douce que j'en étais venue à redouter tout ce qui pouvait la changer; cet évément arriva néanmoins : le grand-père d'Arthur mourut, et l'époque de notre mariage fut fixée.

Je n'essaierai pas de vous peindre la joie et l'ivresse que me témoigna alors M. de Seignelay, ni les craintes vagues qui se mêlèrent à mon bonheur ; il me tarde déjà d'arriver à la fin de mon récit. Est-il donc vrai qu'il est des impressions qui ne peuvent jamais s'oublier, des douleurs qui sont toujours sensibles ?

Quelque temps après la mort de son grand-père, M. de Seignelay me présenta

un de ses parens, en qui il avait une entière confiance et qui la méritait, m'assurait-il, par une raison prématurée et une finesse d'observation remarquable.

Etait-ce que comme femme je redoutais cette dernière qualité que nous prétendons garder pour nous seules? Etait-ce cette amitié si vive, cette confiance si entière qu'Arthur montrait pour son cousin, qui me prévint contre ce dernier? le fait est que Roger me déplut extrêmement. Ses yeux railleurs, presque méchans, m'inspirèrent une gêne que je ne pouvais vaincre; ses manières, qu'Arthur trouvait charmantes, me semblèrent à moi plus libres que distinguées. Son esprit, et il en avait beaucoup, était antipathique avec le mien; c'était un homme qui analysait tout, et qui, encore très-jeune, n'avait aucune illusion. S'il avait dû cette disposition à des chagrins, à des déceptions, je l'aurais plaint, sans doute, car il lui serait

resté une mélancolie de souvenirs qui l'aurait rendu indulgent et bon pour les autres. Mais Roger n'avait jamais souffert; seulement il était né avec cette sécheresse de cœur qui fait qu'on ne s'abuse sur rien. Tous les sentimens portés à l'excès lui semblaient ridicules; il se montrait, il est vrai, délicat en affaires, parce qu'il avait de l'honneur; obligeant, parce qu'il prétendait qu'on pouvait avoir besoin un jour de celui à qui on rendait service. Mais il ne comprenait ni un grand dévoûment d'amitié, ni une grande passion; et si on essayait de le ramener, il mettait tant d'esprit dans ses moqueuses réponses qu'on renfermait en soi le langage des sentimens nobles et généreux, comme si on se fût avoué que c'était un ridicule.

Jugez si un tel homme devait traiter d'exagération la passion de son ami, et de quels argumens il se fût servi pour la combattre, s'il n'eût senti que son pouvoir

n'était pas encore aussi bien établi que le mien ; seulement il se contentait d'affecter un air d'incrédulité dédaigneuse quand il nous entendait parler de notre amour avec une exaltation qu'il ne pouvait comprendre. Aussi, sans nous en rendre compte, Arthur et moi nous devînmes moins tendres l'un pour l'autre quand il était présent.

Plusieurs fois dès-lors, il arriva à M. de Seignelay de sourire avec assez de naturel aux plaisanteries de Roger sur les sentimens romanesques ; quelquefois aussi il me sembla lui deviner le désir de me quitter pour aller retrouver son cousin ; car, malgré que je fusse d'une extrême politesse envers celui-ci, une certaine contrainte, un repoussement que nous sentions l'un pour l'autre nous rendait notre société peu agréable. Non, le charme de l'intimité ne peut se ressentir auprès d'un caractère acerbe et tranchant ; la supériorité ne suffit point ; la bonté, dans un cercle resserré,

est peut-être plus nécessaire que l'esprit : c'est elle qui fait écouter avec indulgence, juger avec mesure.

Enfin il était rare que nous fussions jamais du même avis Roger et moi, et plus rare encore qu'Arthur fût du mien. Aussi peu à peu ses absences devinrent plus fréquentes, et chaque jour il parut se plaire moins avec moi ; comme je l'aimais avec une tendresse aussi profonde que passionnée, je ressentis une très-vive souffrance, quand il me fut impossible de me dissimuler la réalité de ce malheur.

En femme habile et qui devait connaître le cœur humain, j'aurais dû redoubler de grâce, de gaîté pour lutter avec un homme qui n'eût pas été plus fin que moi si j'eusse eu ma raison ; mais un amour vrai, un amour violent, m'ôtait la force et la liberté de mon esprit. Au lieu de tout employer pour ramener Arthur, je passais mes nuits dans des larmes dont chaque

jour il remarquait plus froidement la trace, et chaque jour il trouvait moins vite le mot qui les faisait cesser. Je devenais susceptible, querelleuse avec tout le monde, parce que j'étais mécontente de M. de Seignelay; j'avais trop de vanité pour me plaindre de lui, mais je me répandais en thèses générales qui lui apprenaient qu'il était ingrat, et que mon cœur reprochait quelque chose au sien. Et puis rien ne s'arrangeait plus pour nous convenir mutuellement, rien de ce que je proposais n'était accepté avec cet empressement si aimable d'autrefois, qui donnait tant de prix à tout; et je sentais qu'un pouvoir presque supérieur au mien sapait doucement et sans relâche le bonheur auquel j'avais si follement attaché ma vie : je le sentais, j'aurais dû le dissimuler sans doute; mais je ne savais point me contraindre. Quand quelque chose me blessait, je marchais droit à l'explication sans me laisser

arrêter par aucune considération. Alors tout me blessait; je devenais chaque jour plus violente, parce que je me persuadais qu'Arthur était décidé d'avance à me donner raison pour avoir la paix; et sa condescendance me semblait d'autant plus injurieuse qu'elle paraissait venir d'un sentiment de fatigue et d'ennui.

Cependant, quand Roger voulait bien le laisser quelquefois seul avec moi, Arthur redevenait aimable et tendre; car il n'était qu'entraîné et il m'aimait encore. Alors le bonheur, la sécurité rentraient dans mon âme; mes yeux reprenaient un nouvel éclat, et je retournais avec ardeur aux préparatifs de mon mariage, que j'abandonnais tantôt par découragement, tantôt par désespoir et fierté.

Roger continuait à venir chez moi, malgré mon accueil froid et plus que cérémonial; mais quand il nous voyait irrités l'un contre l'autre, il avait une manière de

ramener la paix qui me blessait cent fois plus que ne m'aurait fait son opposition. C'était de se moquer de notre exagération, de nous dire en souriant qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard nous cesserions de traiter notre amour avec tant d'importance; c'était de relever par des plaisanteries spirituelles et sardoniques l'ennui que, par nos querelles, nous nous donnions à nous-mêmes. Enfin, il n'attachait d'importance à rien, et il possédait l'art cruel de vous faire honte d'en attacher même aux choses importantes.

Cependant, au milieu de toutes ces querelles, de toutes ces émotions, l'époque qui devait fixer mon sort arriva. J'avais besoin de mon acte de naissance, resté à la mairie de la campagne où je m'étais mariée; je voulais aussi donner quelques ordres dans cette terre, où mon intention était de me rendre le lendemain de mon mariage.

Je partis. Roger et Arthur m'accompagnèrent une partie du chemin, et il fut convenu que le dernier viendrait me chercher le quatrième jour, de bonne heure pour revenir à Paris; nous n'étions pas dans une saison où il fût agréable de se trouver tard en route. Il m'avait même fallu des affaires que je ne voulais confier à personne, pour que j'allasse à la campagne à cette époque de l'année; c'était au commencement de mars, et ce voyage m'était pénible. Mais ce fut quand je me trouvai seule dans cette maison où je m'étais mariée au milieu de ma famille et avec cette imprévoyance de jeune fille qui rend tout si facile et si doux; ce fut alors que je me sentis plus triste, plus découragée que je ne l'avais encore été, même à la suite de mes querelles avec Arthur; car ce n'était ni du dépit, ni de la jalousie, ni de l'humeur que je ressentais alors en parcourant ces appartemens fermés et déserts que j'avais vus si

remplis, si animés ; c'était de la douleur et un profond regret.

L'ameublement de la chambre nuptiale était restée le même ; sur une table était placé un élégant nécessaire que mon mari m'avait apporté peu de jours après notre union ; et sur un papier jauni par le temps je retrouvai une ligne de sa main, de sa main devenue froide et insensible. Je me rappelai combien je croyais l'aimer alors, et l'ivresse, les transports de mes premiers sentimens. Jusque là j'aurais cru blasphémer si je les eusse comparés à ce que je ressentais pour Arthur ; mais, seule avec moi-même, sans que la voix d'une passion nouvelle m'enivrât, je me dis que le cœur humain se trompait souvent et trompait les autres ; que je l'avais tendrement aimé cet époux qui m'était devenu si indifférent et que j'avais négligé sans même essayer de le ramener. Car pouvais-je me flatter d'avoir fait tout ce que je devais faire pour rendre

les défauts de mon mari moins funestes à son bonheur et au mien. Non, j'avais, ainsi que beaucoup d'autres femmes, considéré le mariage comme une fête qui n'entraînait aucun devoir, aucun acte de raison; et du moment que l'instant des épreuves fut arrivé, je m'étais faite frivole et égoïste pour y échapper.

Ces réflexions tristes, mais si profondément vraies, je ne pus les chasser pendant le temps que je demeurai seule à la campagne; et une sorte de découragement contre le sort, de lassitude des événemens que j'avais le plus désirés, ne me quitta plus. Aussi quand Arthur vint me chercher le quatrième matin, il dut être frappé de l'expression de tristesse répandue sur ma physionomie. Cependant peu de momens s'écoulèrent sans que le charme attaché à sa présence ne revînt se faire sentir, et nous parlâmes avec assez de confiance de notre avenir. Roger n'était pas

là pour jeter le ridicule et la froideur sur nos expressions et nos projets ; enfin, je retrouvai M. de Seignelay presque aussi tendre qu'avant le moment où son parent vint se placer entre nous. Seulement il parut contraint et embarrassé quand je lui demandai ce qu'il avait fait pendant les trois jours qui venaient de s'écouler et qui m'avaient paru si tristes et si longs sans lui.

Il balbutia quelques détails où je ne découvris aucune apparence de vérité; mais je n'osai le lui dire; hélas! nous n'en étions plus à cette confiance entière et intime qui fait penser tout haut et ne permet pas la plus légère dissimulation. Je remarquai même qu'il ne trouvait plus si courts, si intéressans ces petits détails sur lesquels il appuyait naguère avec tant d'insistance et de plaisir, et il fut le premier à me rappeler que nous devions partir de bonne heure pour arriver avant la nuit à Paris. Je désirais pourtant lui montrer quelques chan-

gemens que j'avais ordonnés pour l'embellissement de mon parc et de ma maison; mais il me répondit qu'il s'en rapportait parfaitement à mon goût, et nous nous mîmes en route.

L'air était piquant, même froid; le soleil dardait, vif et âpre, plus incommode que chaleureux, et cette réverbération qui tombait sur des arbres dépouillés, sur une route aride, sans gazon et sans fleurs, jetait dans l'âme je ne sais quel malaise que nous ressentîmes amèrement. Nous avions une longue côte devant nous, je proposai à M. de Seignelay de la monter à pied. Je me trouvais fort éprouvée par le vent; je sentais mes lèvres pâles et légèrement gercées; mes cheveux, qui avaient été relevés avec beaucoup de négligence et qu'un vent glacial acheva de déranger entièrement, encadraient mal sans doute ma physionomie; enfin, je devinais que je n'étais nullement à mon avantage; que je ne devais pas être du tout

jolie. Ah ! laissons aux héroïnes de romans le rare privilége de ne paraître jamais plus belles qu'en négligé; de posséder toujours les mêmes moyens de plaire; mais avouons, nous autres pauvres femmes de ce monde réel, que nous ne sommes pas toujours à la hauteur des perfections qu'exige l'amour.

Arthur me regarda deux ou trois fois avec une froideur croissante et peu aimable; puis il me demanda si je n'avais pas oublié mon acte de naissance. Je l'assurai que non, et bientôt après nous remontâmes en voiture.

Arrivés à Paris, M. de Seignelay me quitta presque tout de suite sous prétexte d'une affaire pressée. Je n'osai le retenir, et après son départ je me sentis blessée et plus mécontente encore qu'avant mon voyage à la campagne. Les remarques que j'avais eu le temps d'y faire sur mon propre cœur, la violence et l'empire que prenait chaque

jour sur moi un amour qui n'avait point d'écho dans l'âme de M. de Seignelay, me jetait dans une mélancolie remplie de découragement et de déception. Pour la première fois je mesurai la distance qui séparait les années d'Arthur des miennes, et pour la première fois je la trouvai énorme.

Le grand inconvénient des sentimens exagérés et qu'on a trouvé le moyen de peindre avec des expressions qui ne le sont pas moins, c'est de dégoûter du réel de l'existence et de vous jeter dans une vie d'extase qui rend susceptible et exigeante.

Arthur avait passé bien des mois à mes pieds, me sacrifiant tout, ne me quittant qu'avec effort. Eh bien, nous venions d'être séparés trois jours entiers, et cependant il donnait sa soirée à d'autres plaisirs qu'à celui d'être avec moi. Il avait prétendu que je devais être fatiguée, avoir besoin de repos : cela pouvait être, mais je n'en trouvai pas ; et le lendemain et les jours sui-

vans je me sentis tellement abattue, que je fus incapable de soutenir l'entretien d'Arthur et de son inséparable cousin. Sans doute ils prirent ma tristesse pour de l'humeur, et je pus juger combien ils me trouvaient peu aimable, par l'empressement qu'ils mirent à me quitter.

Cependant les préparatifs de mon mariage s'avançaient, et malgré la froideur de M. de Seignelay, même celle que j'affectais, rien ne paraissait changé. Ma fortune était en très-bon état, et je me réjouissais en pensant qu'Arthur pourrait tenir un train de maison plus agréable qu'il ne le croyait lui-même; et peu à peu entraînée par ces illusions de femme qui dominent notre caractère, je me disais que j'avais tant de moyens de le rendre heureux, qu'il m'avait montré naguère tant d'amour, qu'il était impossible qu'il ne m'aimât pas encore; peut-être aussi espérais-je en sa reconnaissance.

Insensiblement la trace si vive des chagrins que m'avait causés Arthur depuis quelque temps s'effaça, et je me trouvai dans les dispositions les plus heureuses. Mon sexe est si impressionnable qu'on ne peut s'étonner de ma versatilité, pas plus que du reproche que je me fis d'avoir apporté de la négligence dans des emplettes indispensables à mon mariage.

Je sortis pour les faire, et je passai deux ou trois heures dans une de ces occupations si agréables aux femmes; d'acheter, et d'acheter pour ce qu'elles aiment. Je choisis une foule d'inutilités charmantes que je regardais comme indispensables à M. de Seignelay; je me chargeai de quelques-unes et je revins chez moi égayée par les plus riantes illusions.

Un de mes gens m'avertit que M. de Seignelay et son cousin m'attendaient au salon; mais comme je ne voulais pas montrer encore toutes mes emplettes, je passai

dans ma chambre à coucher pour les y déposer. La porte qui donnait dans le salon n'était que légèrement poussée, je marchais sur des tapis, on ne pouvait m'entendre. J'ôtai mon schall, mon chapeau, et j'allais entrer quand la voix ironiquement amère de Roger m'arrêta :

« Vous avez eu tort, mon cher Arthur, prononçait-il de son ton tranchant; et ce n'est point la première fois que je vous dis que le mariage que vous allez faire ne convient nullement à un homme jeune et brillant comme vous. Car, ne vous y trompez pas; une fois marié vous serez obligé, pour avoir la paix, de renoncer à vos goûts, à vos amis. Moi, par exemple, croyez-vous que je m'abuse? on me ménage encore un peu; mais quand on sera la maîtresse, on m'éconduira doucement : ma brusque franchise et mes plaisanteries s'accordent si mal avec les ruses des femmes!

— Madame Derby est bonne et géné-

reuse, s'écria Arthur, et je me plais à croire que jamais elle n'abusera de son empire. Il est vrai qu'elle est exigeante et un peu jalouse, mais ce dernier sentiment ne prouve-t-il pas de l'amour ?

— Pas toujours, mon cher; d'ailleurs si la jalousie d'une maîtresse flatte notre vanité ou notre cœur, celle d'une femme est incommode et fatigante. On ne peut passer sa vie en adoration continuelle devant sa femme, on aime enfin à penser, à agir selon sa volonté, et vous n'en serez pas le maître avec madame Derby. Comme, Dieu merci, je ne suis pas amoureux d'elle, je crois bien la connaître moi : elle est passionnée, remplie de vanité, et si elle trouve du mécompte dans l'amour exagéré auquel elle s'attend, elle s'en vengera, soyez-en certain, en redevenant coquette ou en vous rendant malheureux. Ce dernier parti, une femme peut le prendre à tout âge; mais il vient un moment où elle

ne peut plus être coquette avec succès, et le moment viendra vite pour la vôtre beaucoup plus âgée que vous.

— Madame Derby est encore fort jolie, prononça faiblement Arthur.

— Cet *encore* est sa plus grande condamnation, s'écria Roger en riant, d'autant plus que depuis quelque temps madame Derby change autant de figure que de caractère. Elle est abattue, triste, même d'humeur inégale.

— Cela est vrai, dit Arthur se laissant aller à la confiance; elle est moins aimable, moins douce. Peut-être soupçonne-t-elle mes torts envers elle?

— Assurément ce n'est pas moi qui les lui ai appris; ce sont du reste des écarts dont une femme d'esprit, comme madame Derby, doit prendre son parti.

— Jamais, jamais, s'écria M. de Seignelay; ah! mon cher, si vous aviez entendu nos sermens, tout ce que je lui ai promis!

— Mon Dieu! reprit Roger avec amertume, je devine toutes les fadeurs que vous vous serez dites mutuellement. Quoique peu romanesque, je connais ce langage comme les autres; mais il a fini par vous ennuyer le premier, et maintenant vous préférez, je crois, nos soupers au vin de Champagne chez la petite Clotilde? Tenez, vous étiez si heureux, si gai, un certain soir que, pour vous plaire, Clotilde poussa le sentiment jusqu'à vous couper une grosse mèche de cheveux, que j'admirai vraiment votre vertu de vous arracher d'auprès d'elle pour aller, d'aussi bon matin, chercher votre fiancée à la campagne. Ne vous trouva-t-elle pas triste, changé? et sans doute vous mîtes ce changement sur le compte de son absence?

— Je n'eus pas cette fausseté; aussi je crois que ce jour-là même madame Derby remarqua que ma froideur était encore plus prononcée. Une circonstance vint l'accroître;

mais je ne veux pas vous la dire : elle vous donnerait encore des armes contre moi.

— Non, ma parole, non; vous n'ignorez pas d'ailleurs qu'elles ne me sont pas nécessaires pour combattre votre goût et votre mariage. Il ne peut plus se rompre; mais je voudrais du moins que vous vous arrangeassiez pour en être le moins malheureux possible. Parlez, parlez donc, car vous savez bien que je pense que si la tromperie est permise en amour, je demande la plus grande confiance en amitié; allons, ne me cachez rien.

— C'est bien peu de chose, reprit Arthur avec embarras; mais cependant je fus frappé et mécontent de me sentir si désenchanté par une bagatelle.

— Eh bien! achevez.

— Eh bien, vous saurez qu'en revenant de la campagne, le temps était sec et froid; madame Derby me proposa de quitter la voiture pour marcher un moment;

le vent soufflait avec violence. Elle était fort pâle, ses lèvres étaient bleues, et ses cheveux dérangés attristaient sa physionomie; enfin elle n'était pas....

— Allons, elle n'était pas jolie, s'écria Roger; cela arrive à tout le monde par momens : après ?

— Déjà la déception s'était glissée dans mes regards, quand, sous ses boucles défrisées et défaites, au-dessus de sa joue gauche....

— Eh bien, vous vîtes un signe que vous ne connaissiez pas, un coup peut-être, une cicatrice, une tache.

— Non.... une ride, une seule ride; mais bien marquée et coupant sans pitié le tour de cet œil que j'avais admiré tant de fois. Cela est bien frivole, n'est-ce pas, Roger ? mais je ne puis vous dire l'impression pénible, le froid subit qui pénétra mon âme; je dus le cacher mal. Vous devez vous rappeler que je vous avais

quitté en ne vous promettant pas de vous rejoindre le soir; eh bien, à peine eus-je remis madame Derby chez elle que je courus chez Clotilde. Non, je ne saurais vous peindre avec quel plaisir je reposai mes yeux sur cette figure de quinze ans, si rose et si blanche; aussi depuis ce temps j'ai la tête tournée de cette enfant, et je ne tiens plus à madame Derby que par reconnaissance pour son amour, et aussi par un sentiment d'honneur que je n'oublierai jamais. Roger, je ne reverrai plus Clotilde après mon mariage.

— Bah! bah! s'écria Roger en riant, vous ne tiendrez pas plus cette résolution que vous n'en avez tenu d'autres; vous aurez une maîtresse nouvelle à chaque nouvelle ride de madame de Seignelay, et, croyez-moi, elle ne vous les fera pas attendre. Les injures du temps sont comme les plaintes des femmes : une fois commencées, elles ne s'arrêtent plus. »

Je n'étais point restée debout pendant cette révélation que Dieu m'avait envoyée sans doute comme une punition des fautes de ma vie. Aux premières paroles qui m'avaient révélé que je m'étais abusée en m'imaginant qu'Arthur m'aimait toujours, j'étais tombée sur un fauteuil placé près de la porte, et bien m'en avait pris, car je sentais tout tourner autour de moi, et une douleur poignante s'établir dans mon cœur; douleur amère, indéfinissable, en ce qu'elle était mêlée de sentimens entièrement opposés. Mon désespoir allait jusqu'à la frénésie, ma colère jusqu'à la haine; et à chaque parole que j'entendais à travers un pénible bourdonnement, je sentais toutes les illusions, tout le charme de ma vie remplacé par un froid glacial, et un froid qui ne devait jamais quitter entièrement mon âme. Quoi! cette voix que j'avais tant aimée, c'était elle qui me rejetait dans un monde aride, dans un

monde où une femme ne peut plus vivre après avoir connu les passions.

Arthur et Roger parlaient encore, mais je ne les écoutais plus : que m'auraient-ils appris? que l'amour ne pouvait vivre longtemps dans un cœur d'homme, et que, lorsqu'il l'abandonne, il ne laisse après lui ni souvenir, ni reconnaissance ; qu'on me préférait une courtisane parce qu'elle était plus jeune et plus fraîche, et que cet homme qui m'avait fait tant de sermens, qui m'avait juré un éternel amour, se sentait désenchanté parce qu'il avait découvert un léger sillon sur ma figure. Pitoyable petitesse ! quoi ! c'était lui que j'avais tant aimé, que pour mon malheur j'aimais tant encore, qui faisait mentir ainsi toutes les perfections que je m'étais plue à lui prêter. Ah ! j'étais bien malheureuse; mais dans ce moment ce qui m'effrayait le plus, c'était la pensée de revoir Arthur; c'était la crainte qu'il n'aperçût

le bouleversement de mes traits, la pâleur de mon front, et je me sentis plus calme quand j'eus été doucement ordonner à un de mes gens qu'il fût prévenir M. de Seignelay que je passerais la journée chez une de mes amies malades.

« Puisqu'il en est ainsi, dit Roger après que le domestique qui avait exécuté mes ordres se fut retiré, qui nous empêche d'aller retrouver Clotilde et sa compagne, de les mener à quelque théâtre? Rien ne me plaît à moi comme ces joies naïves de petites filles, dont toutes les émotions sont si fraîches et si neuves : chez les grandes dames on ne peut rien découvrir de ce qui les amuse ou leur plaît, car en elles tout est affecté.

— Allons, allons, prononça Arthur avec distraction, c'est aussi trop d'acharnement; à vous entendre, il faudrait passer sa vie attaché à des grisettes. Mais ne trouvez-vous pas que madame Derby me montre bien

de l'indifférence? Je ne l'ai pas vue hier; elle savait que je devais venir aujourd'hui, et elle n'est pas rentrée. Rassurez-vous, Roger, ma femme ne me gênera pas; et elle reprendra très-facilement, je crois, la coquetterie dont elle faisait un si bon usage avant notre liaison. »

Il y avait dans les paroles d'Arthur comme une inflexion de regret et de dépit qui soulagea un moment mon faible cœur; mais bientôt j'entendis son rire s'unir à celui de Roger; je l'entendis répéter encore le nom de sa jeune et fraîche Clotilde, et le désespoir rentra de nouveau dans mon âme. Enfin il partit: la porte de l'appartement se referma sur lui. Je pus alors prononcer des paroles incohérentes d'amour et de haine, et, faible femme, créature déraisonnable, briser d'une main furieuse la glace trop fidèle qui me retraçait cette ride; cette ride cruelle qui avait désenchanté Arthur, elle y était bien : elle était là,

ineffaçable; et elle serait promptement suivie de beaucoup d'autres; car, comme l'avait dit Roger, le temps pèse sans pitié sur les femmes; il leur impose sa main lourde et impitoyable à elles, faibles créatures qui ne vivent que d'illusions et d'amour. Ce temps inexorable les stigmatise de son empreinte ineffaçable; mais il ne touche ni à leur cœur, ni à leur raison; il leur enlève bien leurs moyens de plaire; mais il les laisse avec une âme brûlante, une imagination irritable, et il faut qu'elles soient ou ridicules ou malheureuses.

Je passai vingt-quatre heures dans un état d'irritation dont je ne me souviens encore qu'en tremblant. Hélas! après l'indignation et la colère, l'amour reprit son empire. Il s'était quelquefois refroidi par le changement d'Arthur, et il revenait avec une nouvelle violence poussée par une jalousie dont j'essayais de mépriser l'objet. Vainement voulais-je écraser de

dédain et de hauteurs mon obscure rivale : elle était jeune, jolie ; on la préférait à moi, était-ce à moi de la mépriser ? Non, non, je n'essaierai point de peindre cette douleur de femme, qui se compose d'amour et de vanité blessée ; je ne dirai pas les cent mille projets de vengeance qui soulagent et déchirent le cœur. Tantôt je voulais revoir Arthur, l'accabler de mon mépris et puis fuir dans la solitude ; tantôt je voulais me lancer de nouveau dans le monde, lui prouver que je pouvais plaire à d'autres et le dédaigner à mon tour. Mais ce qui me consolait le plus, c'était qu'il me sût bien malheureuse, qu'il eût des regrets et des remords. On s'abuse si long-temps sur ce qu'on aime ; on se le représente si long-temps nous regrettant toujours et punissant même celle qui l'a rendu infidèle, qu'on espère se venger par la douleur qu'on lui cause. Mais, à l'aide de la raison, une triste connaissance du cœur

nous rejette dans la vie réelle, et la vie réelle n'a point de doux ni de nobles souvenirs. Ne nous abusons pas, enfin : ce n'est point pour ce que nous aimons que nous faisons des sacrifices à l'amour, et on n'obtient rien de ce sentiment par la reconnaissance et la pitié. J'en étais trop convaincue, Arthur m'oublierait bientôt; et si je le poursuivais de mes plaintes, de mon désespoir, il se féliciterait d'être échappé à une femme vaporeuse, jalouse, et sa douleur ne me vengerait pas.

Cependant la passion, la jalousie conseillent toujours si mal que je ne pouvais m'arrêter à un parti dont je fusse contente; et pourtant je ne pouvais demeurer ainsi. Sous le prétexte d'une indisposition, je refusais depuis deux jours de voir M. de Seignelay, je sentais qu'il me fallait rompre avec lui, ou feindre d'ignorer ce que j'avais entendu. Cette dissimulation était difficile avec mon caractère, et je de-

mandais presque un avis à Dieu, à Dieu qui ne se mêle ni de nos passions ni de nos erreurs, quand une circonstance tout-à-fait inattendue vint me guider à demi.

Pour peu qu'on ait vécu dans le monde, il est impossible qu'on n'ait pas été témoin de brisemens de cœur et de ruptures violentes de ces liens que tous ceux qui aiment croient éternels. Une femme de mes amies avait ressenti une de ces douleurs qui l'avait plongée dans un tel désespoir que sa santé en avait été cruellement altérée. Les médecins lui avaient ordonné un long séjour dans les pays chauds : elle était partie. Dans les premiers temps elle m'avait adressé des lettres pleines d'une profonde tristesse qui m'apprenaient trop qu'elle n'était pas guérie de son fatal attachement. Cependant depuis plusieurs mois je n'en entendais plus parler, ses parens même n'en avaient que de rares nouvelles ; et ce fut sa visite que je

reçus quand j'étais plongée dans le découragement et l'irrésolution : nous nous embrassâmes avec plaisir, car, n'ayant rien à nous envier, nous nous aimions assez sincèrement.

« Vous êtes changée, me dit-elle avec amitié.

— Et vous bien embellie, Mathilde ; jamais je ne vous vis si fraîche ni si jolie.

— Oui, reprit-elle en souriant, ce voyage d'Italie m'a fait grand bien, et j'en reviens guérie.

— Entièrement ?....

— Tout-à-fait. Les médecins m'assurent même que jamais ma poitrine n'a été attaquée. »

Nous nous trompions ; elle me parlait de sa santé, je songeais à son amour. Mathilde reprit :

« Je me suis beaucoup amusée en Italie ; cependant je vous ferai grâce de ces descriptions qu'on trouve partout, je ne

vous parlerai que de la manière dont on y traite l'amour. D'abord c'est une nation tout-à-fait naturelle; on ne s'y occupe jamais de l'opinion des autres; on y jouit de son bonheur sans avoir besoin qu'il soit approuvé, et, par conséquent, on n'y est point atteint de ces petites souffrances vaniteuses qui composent une grande partie de nos peines. Quant à la jalousie, il faut la chercher dans de vieux romans, avec les antiques châteaux des Apennins et les brigands du souterrain; enfin, les Italiens en tout valent mieux que leur réputation; et comme il faut qu'une femme rapporte quelque observation de ses voyages, j'en ai fait une que je crois très-juste; c'est que les hommes les plus jaloux sont les Français; ils sont jaloux quand ils désirent, quand ils possèdent et quand ils n'aiment plus; car leur plus grand mobile c'est la vanité, et ils ont changé les premiers, qu'ils veulent être adorés encore.

» Aussi écoutez-les s'étendre sur l'inconstance des femmes, faire de belles phrases sur ce qu'elles ne peuvent aimer long-temps, tandis que ce sont eux au contraire dont l'imagination se démonte à la plus légère altération de notre teint, à la maladie plus petite qui nous ôtera notre fraîcheur ; et puis voyez-les passer indifférens devant la tombe de celle qui fut leur idole, ne pas même y jeter ni une fleur, ni un souvenir. Et qu'elle se garde surtout, la folle qui fit tant de sacrifices, qu'elle se garde d'aller demander le plus petit service, la plus légère preuve de dévoûment à celui qui rampa à ses pieds pour obtenir un sourire ! heureuse encore s'il ne déverse pas le mépris sur la faiblesse dont il profita! En Italie, au contraire, deux êtres qui se sont aimés s'avouent avec bonne foi qu'ils n'ont plus d'amour, se quittent sans éclat, sans humeur, mais jamais sans amitié. Tout cela parce que

les Italiens n'ont pas cet insupportable amour-propre des Français, auxquels il suffit de ravir un bien pour le leur voir regretter.

— N'y aurait-il pas un peu de dépit dans le portrait que vous faites de l'amour en France? lui dis-je doucement.

— Nullement, reprit Mathilde : je suis trop indifférente maintenant pour en ressentir. J'ai beaucoup souffert, j'en conviens, et je ne vous peindrai ni mon désespoir, ni mon dépit à la pensée humiliante de la pitié que j'inspirais, à l'idée de la commisération d'une rivale qui me plaignait d'être abandonnée et de mourir d'amour, à la certitude que je servais de triomphe à une autre; car les hommes ne se contentent pas d'être infidèles, ils deviennent perfides, et c'est toujours aux dépens d'une femme qu'ils en encensent une autre. Mon voyage en Italie m'a guérie

de ces susceptibilités déraisonnables; et je puis vous le dire, ma chère : quand les blessures de notre amour-propre ne saignent plus, le plus fort est fait. Non pas que je n'aie amèrement regretté, que je ne regrette peut-être encore cette belle illusion de la jeunesse qu'on appelle de l'amour; que je ne me sois demandé ce qui nous reste à nous, pauvres femmes, quand on nous l'enlève; mais puisqu'il faut que cela soit ainsi, il vaut cent fois mieux que cela arrive quand nous sommes jeunes encore, au moins nous avons le temps de nous faire à une existence calme et sans orage.

— Cependant vous avez bien aimé, dis-je tristement à Mathilde.

— Sans doute; mais depuis que je juge sans passion, je rougis d'avoir eu tant de faiblesse, car celui que j'aimais ne le méritait pas. Vous l'ignorez : il eut un jour besoin de ma fortune, je la lui offris avec

autant de simplicité que je lui aurais offert la fleur qui reposait sur mon cœur. Il fit une dangereuse maladie, et sans écouter les représentations de ma famille, ni la crainte de me perdre de réputation, je m'assis nuit et jour près du lit où il souffrait, et je ne pris ni repos ni nourriture tant qu'il fut en danger; et lui.... il me sut très-mal, il conduisit sa nouvelle conquête au bal, et quand ma pauvre mère, tremblant de me perdre, lui écrivit pour le conjurer de venir me rendre un peu de courage, il ne répondit pas et je sus qu'il riait de mes regrets, comme d'une douleur passagère. J'ai long-temps pleuré à ce souvenir, mais l'indignation l'a emporté : après l'avoir tant aimé, je ne suis plus que son juge, et je l'ai flétri du nom d'ingrat. »

Mathilde avait parlé avec feu, mais son émotion fut passagère : elle redevint calme et me dit très-sérieusement :

« Depuis je pensai qu'il avait un grand, un énorme défaut.

— Lequel ?

— Il portait un faux toupet, répondit-elle en riant. Mais parlons de vous : arrivée d'hier, je sais que vous allez épouser M. de Seignelay dont vous étiez si éprise à mon départ.

— Mais, répondis-je avec embarras, ce mariage est encore retardé par quelques formalités.

— Prenez bien vos précautions ; vous êtes charmante, et je vous le dis avec sincérité, je serais fâchée de vous voir victime de votre confiance et de votre amour. M. de Seignelay a quelques années de moins que vous ; vous êtes plus riche que lui, arrangez-vous pour ne pas faire tous les frais de résignation dans le ménage ; et si votre mari va porter son amabilité ailleurs, que du moins il vous reste la consolation de pouvoir faire un peu

de bien et rendre service à un ami.

— Arthur a le cœur noble et généreux ! m'écriai-je.

— Vous l'aimez, et vous voulez le juger ! s'écria-t-elle avec un fin sourire. Mais, dites-moi, quel jour recevez-vous maintenant ? Je veux me rejeter dans le monde, jouir de mes dernières belles années ; je puis encore danser, je n'ai pas une seule ride. »

Mathilde s'était levée et replaçait son chapeau pour me quitter ; sans cela il eût été impossible qu'elle ne remarquât pas l'impression pénible que je reçus de ses paroles ; je ressentis même un mouvement fort vif d'humeur contre elle ; mais je me reprochai promptement cette injustice, et lui parlai avec chaleur de mon intérêt et de mon amitié.

Quand Mathilde fut partie, je me trouvai moins abattue. Sa conversation remplie de frivolité, et en même temps de

raison, ne fut point entièrement perdue pour moi; elle m'avait dit beaucoup de choses tristes et vraies : si elle avait, en parlant d'amour, frappé un peu fort, elle avait frappé juste, et je lus avec plus de calme que je ne l'aurais cru un instant auparavant un billet de M. de Seignelay qui se plaignait de ne pas avoir été reçu depuis deux jours. Je fis répondre verbalement que j'étais un peu mieux, mais encore hors d'état de le voir. Je sentais le besoin de consulter non une amie trop indulgente, non quelqu'un que les passions agiteraient aussi, mais le calme d'une tombe, et je me rendis seule à celle de mon mari.

La solitude d'un cimetière produisit sur moi un effet que je ne pourrais bien exprimer; ce ne fut point de la crainte, de la terreur, mais un détachement de tout, calme et désolant à la fois. Ce marbre insensible et froid, les arbres qui bruissaient

mélancoliquement sur une tombe si souvent solitaire, tout fut reproche et tristesse. J'y restai long-temps, demandant à cette pierre un conseil et de la force; mais le silence semblait m'apprendre que je ne devais en attendre que de ma raison.

Depuis long-temps je n'étais point venue m'asseoir près des cendres de mon mari, et les arbustes qui les couvraient avaient pris une croissance qui accusait mon oubli. Hélas! combien j'avais été facilement distraite, et pourtant combien j'avais été passionnée pour cet infortuné descendu sitôt dans sa dernière demeure. Il me semblait, au travers son épais lit d'argile, revoir sa figure embellie de jeunesse et de plaisir. Je me faisais pitié d'avoir été si facilement inconstante, et je me demandais alors si ce n'était pas de la folie de dire tant de paroles irrévocables pour un sentiment aussi fragile que celui de l'amour. Je me crus dans ce moment très-forte et bien en garde

contre toute rechute; j'eus même la folie, avec cette imprévoyance de femme qui juge éternel le mouvement passager qui l'anime, j'eus la folie de croire que je n'avais plus de rechute à craindre, et peut-être n'aurais-je pas fui M. de Seignelay, sans la répugnance invincible que je ressentais à lui avouer le motif de ma conduite.

En sortant du cimetière je partis pour la petite terre où, peu de temps auparavant, j'avais passé quelques jours; je venais y chercher la réflexion, le calme; j'y avais déjà souffert et j'y revenais souffrir encore. Cependant je ne puis cacher qu'une espérance que je n'osais m'avouer, m'agitait aussi et m'empêchait de trouver la résignation qui naît d'une situation arrêtée, d'un malheur sans remède : il était impossible que mon existence, liée à celle d'Arthur par les sermens du passé, par les projets de l'avenir, se déliât ainsi par une simple absence. Nous devions

nous expliquer, nous devions à la société un prétexte à notre rupture ; à notre rupture que j'avais décidée seule, et à laquelle Arthur n'avait point consenti ; à laquelle peut-être il ne consentirait pas. Oui ! je sentais au battement précipité de mes artères, à l'émotion que me faisait éprouver le moindre bruit, que je m'attendais à quelque événement qui devait changer mon sort.

Mais je passai la journée qui suivit mon arrivée dans une entière solitude. Je voulus vaincre mon anxiété et mon trouble, je m'occupai des arrangemens nécessaires pour un long séjour ; je ne demeurai pas un instant en repos. Mais à la fin d'un jour qui m'avait paru interminable, je ressentis un désespoir contre lequel ma raison fut impuissante. Je me dis que tout était fini ; que M. de Seignelay, heureux d'avoir trouvé un prétexte pour rompre, se montrerait blessé et me laisserait sans

explication. Je me rappelai les mots qui m'avaient tant désespérée et auxquels j'avais vainement voulu opposer le mépris : *Je suis fou de cette petite Clotilde.* — Ma jalousie, que la vue d'une tombe, que le souvenir des tristes réalités de la mort avaient calmée, se réveilla avec une nouvelle violence. Je sentis au-dessus de mes forces le sacrifice que je m'étais imposé. Peut-être aurais-je été plus forte, si j'avais eu des combats, des prières à soutenir; mais j'avais été maîtresse de mon sort; c'était moi qui l'avais fait ainsi, qui m'étais crue si puissante contre l'amour et les regrets, et j'y succombais!...

Sans doute j'avais souffert quand j'avais appris l'infidélité de M. de Seignelay; sans doute ma vanité avait été blessée, mais je n'avais point encore ressenti cette angoisse douloureuse qui s'empare du cœur à l'idée de l'abandon et du dédain. Car n'était-ce pas cela qui causait le silence

d'Arthur? J'étais sûr qu'il avait envoyé le matin savoir de mes nouvelles et qu'on lui aurait dit que j'étais à la campagne. Six lieues seulement nous séparaient, et il ne s'était pas empressé de les franchir, de venir savoir si quelque peine ou quelque malheur ne m'avait pas frappée! et tandis que je versais des larmes si cruelles, il se livrait au plaisir, il m'oubliait, il ne me donnait peut-être pas un regret! Tout dormait, moi seule je ne pouvais trouver un instant de calme. Vainement appelais-je à mon aide la vanité pour chasser la jalousie, la résignation pour la souffrir, une fièvre de désespoir agitait mon cœur; ma tête était brûlante; un étouffement douloureux oppressait ma poitrine; je quittai mon lit qui me semblait insupportable, j'ouvris une fenêtre, j'appuyai mes lèvres desséchées sur le balcon de fer refroidi par la fraîcheur de la nuit. Le ciel brillait d'étoiles, et cette vue ne me calma pas; je

voulus prier, je ne trouvai que des plaintes et des murmures. Cependant ce profond silence, ce grand calme qui m'environnait, cette nature si puissante et pourtant si paisible, me firent rougir de mes passions exaltées. Je me dis enfin que quelques années, quelques mois peut-être ne se passeraient pas sans que je fusse honteuse du peu de réalité de mes souffrances et de ce mot d'éternité que je plaçais à la suite de mes larmes. La résignation entra dans mon âme avec la prière, et j'allais me retirer moins agitée, lorsque le bruit du galop d'un cheval troubla le repos de la campagne.

Je ne respirai pas tant que j'eus de l'incertitude sur le chemin que prenait le cavalier. Mais quand, à la clarté de la lune, j'eus reconnu le cheval gris que montait habituellement M. de Seignelay ; quand je vis Arthur s'approcher de la grille, en ouvrir le secret, et se diriger vers le perron de la maison, la fierté qui

refroidit l'amour, la vanité qui arrête tant de femmes, tout fut oublié. Ah! j'eusse été une créature de bien mauvaise foi ; j'eusse été bien méprisable, si l'amour-propre m'eût retenue encore, si je ne fusse tombée dans les bras de celui qui venait de changer en délire de bonheur le désespoir qui déchirait mon âme.

Arthur me demanda l'explication de ma conduite. Je parlai seulement de la jeune Clotilde : pour rien au monde je n'aurais avoué le motif qui m'irritait davantage, car je dois convenir que j'en voulais moins à M. de Seignelay de son infidélité que de la découverte qu'il avait fait aussi vite sur mes traits. Arthur n'était ni un libertin, ni un trompeur; il m'avoua franchement qu'il s'était senti entraîné par une fantaisie de jeune homme qu'il se reprochait, puisqu'elle m'avait donné l'idée de le fuir; mais qu'il ne supposait pas que je pusse attacher la moindre importance

à une distraction où le cœur n'entrait pour rien, et qu'il ne doutait pas que je ne lui pardonnasse.

« Hélas ! m'écriai-je en sentant diminuer malgré moi la confiance dans le bonheur que m'avait rendu sa présence ; hélas ! Arthur, vous m'aviez accoutumé à une manière si différente de traiter l'amour, que je ne sais si je pourrai me faire à celle que vous professez maintenant. » Et je sentais revenir peu à peu sur mon cœur le poids pénible qui l'avait tant oppressé. Arthur me rassura avec tendresse, mais je ne lui trouvai point cette ardeur qui m'aurait bien mieux persuadée. Je devinai que, trop honnête homme et trop bon pour vouloir imposer à une femme une douleur au-dessus de son courage, il avait seulement besoin de me savoir heureuse. Sans doute il me donnait de bonnes raisons pour que je fusse tranquille sur son amour, mais le son de sa voix, son regard dés-

enchanté m'apprenait trop que c'était un devoir d'estime, d'amitié, qu'il remplissait, mais que ce n'était plus cet enivrement qui ne connaît ni obstacle ni convenance; et quand je voulus m'appuyer sur l'empressement qui lui avait fait choisir la nuit, sur la rapidité de sa course, j'eus encore une amère déception.

Arthur me demanda de taire à Roger qu'il était venu. Hélas! l'heure inusitée de son arrivée, que j'avais mise sur le compte de l'amour, n'était qu'un détour de son orgueil. Son cœur était généreux, il avait voulu me consoler; mais il craignait les plaisanteries de son cousin, et après m'avoir fait promettre que je reviendrais à Paris promptement, il se hâta de me quitter pour être de retour de bonne heure. Il aurait dû me laisser très-heureuse, et pourtant je pleurai encore après son départ. Ce n'était peut-être plus du désespoir, puisqu'il ne m'abandonnait pas, puisque nos liens n'é-

taient pas rompus, puisqu'il m'avait cherchée ; mais je me sentais incrédule devant la félicité qui me revenait, je ne pouvais oublier qu'il m'avait avoué son infidélité comme une chose toute naturelle, une chose à laquelle je devais m'attendre. Je supposais qu'il n'agissait ainsi que parce que j'étais plus âgée que lui. Enfin, je me disais, ce qui était vrai, qu'un homme qui ose ainsi avouer son infidélité, n'a plus d'amour. Les paroles d'Arthur avaient glacé mon cœur ; je sentais que je ne pourrais plus me servir avec lui d'expressions passionnées sans avoir la crainte de lui paraître ridicule. Il n'y avait point de tiers entre nous, et cependant notre réconciliation s'était passée sans l'exaltation et le délire qui effacent tout. Arthur n'avait eu plus rien à me dire quand il m'avait crue rassurée ; enfin c'était un de ces raccommodemens qui vous ôtent le droit de vous plaindre sans vous rendre plus heu-

reux. D'ailleurs n'avais-je pas accepté la première confidence d'une infidélité? ne l'avais-je pas tacitement pardonnée, en promettant de revenir le soir? ne devais-je donc pas m'attendre alors à bien d'autres injures, quand des liens indissolubles auraient fait de moi une victime qui ne pourrait plus briser sa chaîne?

Le jour me surprit dans ces réflexions, où je cherchais à ne pas mettre de passion, car je voulais être juste. Je me levai pâle, fatiguée, embarrassée d'avoir à annoncer mon départ, quand j'avais fait tant de préparatifs pour passer l'été à la campagne. Aussi je ne sais si ce fut pressentiment ou embarras, mais j'assurai que je reviendrais dans quelques jours.

Arrivée au pied de cette montagne où Arthur avait fait l'odieuse découverte qui l'avait tant désenchanté, je me sentis plus irritée que touchée de ce souvenir, et lorsque j'entrai à Paris, j'étais plus mal

disposée que quand je l'avais quitté. Je n'éprouvais alors que de la jalousie, que de la douleur; mais c'était maintenant une réunion inexplicable de regrets, de pressentimens décourageans, de réflexions tristes; ce qui faisait naître entre Arthur et moi une gêne, un froid qui ne rendaient nos entrevues ni tendres ni agréables. Je n'osais plus même, comme autrefois, chercher une explication ni me fâcher de ce qu'il se joignait à son cousin pour plaisanter sur le mariage, auquel pourtant il allait se soumettre; je n'osais non plus me plaindre de ses absences, qui devenaient chaque jour plus longues, car il me semblait que je n'en avais pas le droit, puisque j'avais reçu l'aveu de son infidélité. Et puis Roger était toujours là avec ses sourires et ses manières moqueuses.

Mathilde, qui était souvent chez moi, essayait bien, avec toute la liberté et la gaîté de son esprit, de lui rendre sarcasme pour

sarcasme; mais, quoiqu'elle eût perdu beaucoup de ses illusions, elle était restée bonne et généreuse, et elle reculait sans cesse devant les argumens décourageans qui tendent à dégrader tout ce qu'il y a de bon et de noble dans le cœur.

« Ah! s'écria-t-elle un soir presque malgré elle, car elle voulut promptement revenir sur ce qu'elle avait dit; ah! je n'unirais jamais mon sort à celui d'un homme qui a un tel ami.

— Le mal n'est pas là, répondis-je avec plus de calme qu'elle ne s'y attendait, le mal est dans le cœur d'Arthur, il n'a plus d'amour. Et cependant, Mathilde, je l'aime encore, et je ne puis me décider à renoncer à lui. D'ailleurs, quand j'en aurais le courage, puis-je rompre un mariage si près de se conclure? que penserait le monde?

— Le monde vous consolera-t-il quand vous serez malheureuse? reprit Mathilde. C'est encore une de nos folies de nous occu-

per des gens qui ont à peine le temps de nous aimer ou de nous haïr. Je ne vous conseille rien, mon amie, mais je voudrais que vous ne jouassiez point ainsi votre bonheur en aveugle. Qu'Arthur n'ait plus d'amour, c'est un malheur qui serait arrivé tôt ou tard ; mais qu'il se laisse dominer par un homme dont l'esprit est dangereux et méchant, il prouve ainsi une grande faiblesse de caractère. Et qui sait où ce défaut peut conduire? D'ailleurs je vous dois toute la vérité, M. de Seignelay a une maîtresse.

— Il m'a avoué, dis-je avec embarras, qu'un moment d'erreur qu'il se reprochait l'avait seul entraîné.

—Un moment d'erreur! s'écria Mathilde avec ironie; voilà une excuse bien délicate! Et vous l'avez admise? »

Je baissai les yeux ; elle reprit :

« Et sans doute il vous a dit qu'il n'attachait aucune importance à cette liaison et qu'elle était rompue.

— Il me l'a juré.

— Tout est donc pour le mieux, répondit Mathilde, et je ne dois pas me montrer plus exigeante que vous. Mais songez cependant quel cœur il faut avoir pour avouer sans pitié, sans égards, qu'on n'a ni assez de tendresse ni assez de respect pour ne pas briser un cœur qui nous aime, pour donner ainsi d'avance la certitude de son malheur à la femme avec qui on doit passer sa vie. Si c'est de la franchise, elle est atroce. »

Mathilde parlait encore quand on apporta une riche corbeille avec un billet de M. de Seignelay qui m'annonçait qu'il ne me verrait ni ce jour-là, ni le lendemain matin, mais que le soir il serait chez moi pour la signature du contrat. Mathilde, par une curiosité de femme et encore plus pour me distraire, voulut admirer ces brillantes bagatelles.

« C'est singulier, s'écria mon amie; deux parures d'émeraudes absolument semblables! sans doute c'est une erreur. » Je fus de son avis.

« Eh bien, continua-t-elle, venez vous en expliquer; j'ai d'ailleurs besoin de quelques bijoux, et je verrai si je trouverai là ce qui me convient. »

La maîtresse de la maison était à son élégant comptoir quand nous lui rapportâmes les deux écrins pareils.

« C'est une étourderie que madame voudra bien excuser, dit-elle, une parure de perles fines devait accompagner celle-ci. »

Elle sonna le commis et le gronda un peu vivement de son étourderie.

« Il n'y a nullement de ma faute, répondit celui-ci; M. de Seignelay a bien commandé une parure en perles fines, mais aussi deux parures pareilles en éme-

raudes : seulement on s'est trompé, car l'une des deux devait être portée rue de Ménars, chez mademoiselle Clotilde. »

La maîtresse de la maison parut embarrassée et voulut réparer l'indiscrétion de son commis. Mais comme ce que je craignais le plus au monde, était de laisser deviner mon trouble, je me hâtai de dire qu'on arrangerait cette affaire avec M. de Seignelay, et de remonter en voiture.

Mathilde baissa les stores et ordonna au cocher de nous conduire hors de Paris. D'abord elle ne me dit rien, car mes effrayans sanglots lui prouvaient que je n'aurais pu l'écouter. Mais après avoir versé d'abondantes larmes, je me sentis plus maîtresse de moi-même. Alors elle me montra une tendresse si douce et si aimable, que je pus l'entendre.

« Vous n'apprenez rien, me dit-elle, rien que ce dont vous auriez dû vous

douter. M. de Seignelay n'a point quitté cette petite fille, parce qu'elle l'amuse; et il vous épouse, parce qu'il vous estime. Nous tournerions deux heures autour de la question, que nous en reviendrons toujours là. Comme vous le disiez ce matin, ce mariage est bien avancé, et il serait peut-être imprudent de le rompre; le monde est si méchant qu'il suppose toujours que les torts sont du côté de la femme; ou bien il dit qu'on a été bien aise de trouver un prétexte, qu'on a découvert quelque imperfection : que sais-je? quelles sottises ne débite-t-on pas?

— Qu'on a aperçu une première ride, prononçai-je involontairement.

— Ah! répondit Mathilde, jamais l'amour vrai ne les voit ni ne les compte. »

C'était ma condamnation, ou plutôt celle d'Arthur; je n'eus pas le courage de le lui dire; et quoique Mathilde ne voulût pas me quitter, je la ramenai chez

elle en l'assurant que j'avais besoin de rester seule, de bien descendre dans mon cœur, d'en sonder les replis.

« Mon amie, ajoutai-je avec un sourire qui n'était pourtant pas bien franc, je me crois plus forte que vous ne pensez peut-être, et je commence à comprendre que si j'ai le courage d'écouter une juste fierté, les regrets ne seront pas tous de mon côté.

— Surtout, dit-elle, ne vous imposez point de sacrifices si vous ne vous sentez pas le courage de vous y soumettre; ne vous donnez point en spectacle, et surtout ne faites point d'éclat si, un jour, vous deviez accepter toutes les conditions qu'il plairait à M. de Seignelay de vous imposer. Profitez de mon expérience, mon amie, elle m'a coûté assez cher. Songez-y : nous autres pauvres femmes nous jouons dans la vie une partie de dupes, car nous n'avons qu'une seule

chance, et si elle tourne mal, il faut savoir nous replier sur nous-mêmes et nous consoler avant que le temps nous ait appris que notre douleur est un ridicule. »

Restée seule, je cherchai à me calmer; je ne me laissai point aller à ces accès de désespoir qui usent et la raison et les forces. Je voulus voir ma position froidement, et je dus m'avouer que j'avais manqué de dignité et de respect pour moi-même en revoyant M. de Seignelay après l'inconvenante confidence qu'il m'avait faite. Je me dis que j'étais moins tendre que vaniteuse; que j'avais pardonné son infidélité et que je n'avais pu oublier la découverte qu'il avait faite sur mon visage. Je me dis enfin que c'était là ma plaie cachée, et je pleurai beaucoup; d'ailleurs je n'étais pas femme à demi. Les délices d'une passion qui m'avait rendue si heureuse, il fallait y renoncer; ces liens si forts, il fallait les briser; il le fallait, car,

si je ne prenais pas ce parti, abandonnée bientôt avec le droit de ne pas l'être, je n'aurais à opposer que des reproches toujours inutiles. Hélas! si on ne les mérite pas, ils sont injustes, et ils fatiguent si on a voulu les mériter. Après de longs combats voici ce que j'écrivis à M. de Seignelay :

« Le moment est venu d'être vraie avec » vous et avec moi-même, Arthur; je ne » puis oublier ni l'inconvenant aveu que » vous n'avez pas craint de me faire, ni le » changement qui s'est opéré en vous de- » puis quelques mois. Peu à peu ce chan- » gement a fait naître le mien. J'ai voulu » pourtant être heureuse encore; retenir » l'illusion que vous m'arrachiez sans pi- » tié; mais une circonstance nouvelle m'a » prouvé que je ne pouvais plus rien ni » pour votre bonheur ni pour vos plai- » sirs. Cependant, tout aride que me pa- » raisse la vie dans laquelle vous me re- » jetez, je dois la conserver pour vous

» épargner le remords; mais elle est finie
» pour l'amour, cette vie que vous avez
» dédaignée. Je ne viens point vous écrire
» tout ceci pour ranimer un sentiment qui
» n'aurait plus ni chaleur ni entraînement;
» vous ne pourriez plus m'abuser, mais
» vous pourriez me faire beaucoup souffrir.
» Je viens donc vous rendre votre liberté
» et reprendre la mienne, la mienne que
» je ne confierai plus à un sentiment pas-
» sionné. Adieu, Arthur, adieu, ne mépri-
» sez point les vœux que je forme pour
» votre bonheur. »

Après avoir écrit ce billet, que je ne relus point dans la crainte d'ébranler mon courage, j'en adressai un autre à Mathilde, pour l'avertir que je partais pour la campagne. Elle vint m'y rejoindre le surlendemain et me trouva souffrante mais résignée.

« M. de Seignelay a reçu votre billet et la corbeille que vous lui renvoyiez, me

dit-elle; votre notaire même l'a prévenu qu'il eût à retirer de chez lui tous les papiers relatifs à votre mariage, mais il n'en a encore rien fait et il est venu ce matin chez moi. »

Mon émotion fut extrême.

« Je balançais à vous parler de cette visite dont je n'ai pas été contente; pourtant je crois vous devoir toute la vérité. M. de Seignelay m'a paru plus piqué qu'attendri de votre lettre. Il ne m'a point caché qu'il croyait que c'était une ruse pour le punir d'une infidélité où son cœur n'est pour rien. Je l'ai prié de me faire grâce des détails. Il m'a semblé, du reste, convaincu qu'il vous ramènerait facilement, et j'allais monter en voiture quand on m'a apporté cette lettre pour vous.

—Je ne la lirai point, Mathilde, répondis-je, non que je ne sente encore mon cœur bien faible pour celui que j'ai aimé; mais tant d'agitations et de combats m'ont telle-

ment ébranlée que mon premier besoin est le repos. Renvoyez donc cette lettre à M. de Seignelay et dites-lui qu'il ne s'offense point de mon refus. Ma résolution étant inébranlable, je ne veux rien entendre qui puisse m'émouvoir. »

Je reçus plusieurs lettres d'Arthur, qui, sans doute bien surveillé par Roger, ne prit point sur son orgueil de venir ostensiblement chez moi. Cependant une nuit j'entendis le galop du cheval de M. de Seignelay. Je me levai doucement et je le vis essayer d'ouvrir le secret de la grille : mais je l'avais fait changer. Ce moment fut bien dangereux pour ma faible raison; néanmoins j'eus le bonheur de n'y point céder, et j'arrivai, si ce n'est sans effort, du moins sans désespoir, à un état de résignation qui me permit de fixer mon sort.

Je m'occupai de vendre ma petite terre, et Mathilde quittant Paris pour suivre un vieil oncle dont elle héritait, je me sentis

saisie de ce profond dégoût du monde qui surgit presque toujours d'une passion malheureuse ou d'illusions détruites.

Ce fut alors que je fis connaissance de M. Delmar; il n'avait jamais été beau, et déjà il n'était plus jeune. Son esprit, son caractère égal, le rendaient d'un commerce agréable et sûr; par exemple, rien n'était moins passionné que ses manières et son langage. Il me demanda ma main, tout en m'avouant qu'il n'avait jamais été, qu'il ne serait jamais amoureux, mais qu'il me trouvait jolie et qu'il me croyait bonne. Je lui répondis que je ne me remarierais pas, et il ne m'en parla plus. Mais dès ce moment j'eus en lui un ami attentif et dévoué. Peu à peu il se chargea de mes affaires qui m'ennuyaient beaucoup, me fit acheter avec avantage la terre que nous habitons, et sachant que je cherchais à faire du bien, il vendit plusieurs propriétés pour m'aider à élever

mon école et mon petit hospice : tout cela sans ostentation, sans promesses, sans passion. Je fus très-malade, et il ne me quitta point, quoique ce fût pendant la saison des chasses qu'il aime beaucoup. Enfin, je sus par un tiers qu'il venait de perdre une somme considérable; que ce qui lui restait maintenant était placé dans mon hospice et dans mon école. Je venais de faire une maladie sérieuse; ma santé fort ébranlée pouvait tromper les lois de la nature et M. Delmar me survivre. Je ne voulus point que son bon cœur l'exposât à éprouver des privations. Au bout de plus de huit ans d'intimité et d'amitié, je lui proposai de l'épouser. Il accepta avec autant de franchise que j'en avais mis dans cette offre. Voilà comment, après avoir beaucoup souffert de passions orageuses, je goûte enfin du calme et de la résignation.

« Et ne revîtes vous jamais M. de

Seignelay ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Jamais, reprit madame Delmar ; seulement Mathilde m'a écrit, il y a peu de temps, qu'après une vie d'agitations et de plaisirs, Arthur, craignant sans doute les inconvéniens attachés à l'état de vieux garçon, venait de se marier avec une jeune personne qui n'éprouvait pour lui que de l'indifférence. « Je l'ai rencontré une fois dans un bal, ajoutait Mathilde, où j'avais pris gaîment mon parti de ne jouer que le rôle de spectatrice. Mais M. de Seignelay n'avait pas tant de philosophie, et il faisait encore le jeune homme, quoique son teint plombé et le changement de ses traits le rendissent un peu ridicule. Il s'en est aperçu, je crois, car il a cessé tout-à-coup de danser et s'est pris à regarder tristement sa jeune femme qui sautait un galop avec la légèreté d'une sylphide. Le hasard le fit asseoir auprès de moi, il ne me reconnut qu'au bout d'un instant, et je vis,

au milieu d'une conversation de bal fort insignifiante, qu'il brûlait de me parler de vous. Enfin il n'y put résister et me demanda de vos nouvelles.— « Elle est remariée depuis six ans. — Et vient-elle à Paris? — Jamais, répondis-je; elle emploie sa fortune à faire du bien; enfin elle est résignée, elle est calme. » Il soupira, et pendant que je lui parlais, je lui vis rouler autour de son doigt une pierre assez curieuse que je vous avais rapportée d'Italie et que vous lui aviez donnée, ingrate. Ce souvenir de sa part m'émut un peu, et je lui demandai si je devais vous dire qu'il était heureux. — Non, dit-il, non, vous la tromperiez. Mon bonheur a cessé du jour où je l'ai trahie, où j'ai eu une pensée à lui cacher; et elle a bien fait de m'abandonner, car je n'étais pas digne d'elle. » Il disparut.

— « Cela dut vous toucher, dit une de ces dames avec émotion, et après avoir

dit tant de mal de l'amour, vous dûtes en éprouver du regret ?

— Oui, je fus troublée, répondit madame Delmar, mais ce fut au souvenir de ce que j'avais souffert ; et je persiste à penser que les passions causent plus de tourmens qu'elles ne donnent de bonheur.

— Quand faut-il donc y renoncer?» s'écrièrent-elles toutes.

Madame Delmar les regarda avec une expression mélancolique, et, de sa voix triste et harmonieuse, elle dit :

— A la première ride...... »

— FIN. —



# MYSTÈRE,

PAR

Mme MARIE DE SURVILLE.

## MYSTÈRE.

Sur la côte occidentale de l'Italie, à quelques lieues de Terracine, les navigateurs qui vont de Civita-Vecchia à Naples ont pu remarquer une maison de plaisance bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Cette villa est entourée de hauts peupliers et de sycomores, et ce bocage est le rendez-vous de tous les oiseaux de la rive; au coucher du soleil il

s'élève de ce petit bois une musique de fauvettes et de rossignols, la plus merveilleuse à entendre. On nous a dit le nom de cette maison de campagne; nous croyons nous rappeler qu'elle se nomme la villa Capella, et nous aimons à nous figurer que le site où elle est bâtie a pu appartenir à la famille de Bianca-Capello, cette femme si belle et si malheureuse, dont vous savez l'histoire. Quoi qu'il en soit, la villa Capella est une délicieuse retraite d'où l'on aperçoit Ischia et Capréa, ces deux îles de fleurs sur la mer bleue; et dans le lointain, le sommet fumant du Vésuve, que les habitans de Gaëte et de Terracine nomment *Somma* ou *la Montagna*.

Quelques années ont passé sur l'Italie et sur le monde depuis que la maison de plaisance dont nous parlons n'a été habitée. Elle appartient aujourd'hui à un banquier de Gènes, qui n'y va jamais; il l'acheta, dit-on, d'une jeune dame fran-

çaise qui l'habitait encore vers la fin de l'été de 1826.

Cette femme était veuve depuis cinq ans; elle avait une petite fille, la plus jolie que l'on puisse rêver. Elle-même était si parfaitement belle!... Comme la mort de son mari lui avait laissé une grande mélancolie, elle s'était décidée à quitter Paris et à venir passer le reste de sa jeunesse dans la solitude de la villa Capella; elle l'avait achetée et embellie de tout son luxe et de son bon goût parisien. Son ménage se composait d'une dame de compagnie, âgée d'environ quarante ans, qu'on appelait madame Beaumont; d'une femme de chambre et de quelques domestiques. Notre belle recluse ne voyait personne dans les environs, et par conséquent ne recevait jamais de visites. Le site de la villa était si reculé du reste du continent, qu'un voyageur ne la pouvait même apercevoir; de grands arbres, nous l'avons

dit, enveloppaient la maison qui n'avait de vue que sur la mer.

Toutes les heures que madame de Vély (car il faut dire son nom) ne donnait pas à l'éducation de sa fille Adda, elle les consacrait aux arts, qui sont aussi des passe-temps; et, en effet, les mois passaient devant elle avec rapidité, mais avec un calme qu'elle n'avait jamais connu en France. C'est que sous le ciel d'Italie il est plus de rêveries pour une âme contemplative que sous aucun climat du monde : là, on s'inonde de soleil et de brises embaumées; là, les yeux sont enchantés et la tête se perd d'extase et de poésie.

Madame de Vély passait une partie des soirées d'été sur un balcon de marbre qui dominait le golfe; Adda jouait et courait dans le salon, faisant grand bruit au milieu de ses poupées et de ses villages de carton, tandis que sa mère causait avec madame Beaumont ou jouait de la harpe.

Les accords graves et plaintifs allaient, se répétant de rochers en rochers, bien avant sur la mer; de telle sorte que souvent des pêcheurs, qui passaient, ployaient un moment leur voile pour écouter la syrène chanter. Le bruit s'était accrédité, en effet, qu'un esprit mélodieux habitait ces solitudes.

Un soir, Adda, dans ses folâtreries, laissa tomber du balcon une grande et belle poupée. Oh! ce fut une désolation. Les flots impitoyables s'emparèrent de l'amie d'Adda et l'emportèrent au loin, car le vent soufflait de terre. Adieu la poupée, adieu les amours de l'enfant! On la suivit quelque temps des yeux, montant et descendant les vagues, et puis ce fut fini : elle sombra. Adda pleura amèrement, et sa mère, la prenant sur ses genoux, pleura avec elle. C'était un grand chagrin.... Eh! mon Dieu, qui de nous n'en a pas eu de la

sorte? qui de nous n'a perdu une fois son idole de soie et de gaze d'or, l'occupation de ses jours et de ses nuits, son amour?

C'est à peu près ce que disait madame de Vély à sa fille. «Mon enfant, ajouta-t-elle, calme-toi. Tu vois bien que tu me fais du mal en pleurant ainsi. D'ailleurs, nous pourrons avoir une autre poupée; nous écrirons à Naples. Va, va, je t'en donnerai une autre plus belle.

— Mais, ma mère, ce ne sera pas celle-là.... Elle m'aimait tant!....

— Hélas! non, ce ne sera pas celle-là. Je sais bien, moi, tout le chagrin qu'on a de quitter ceux qu'on aime.... cela serre le cœur bien fort, ma fille. Oh! je le sais bien.....»

Madame de Vély versait beaucoup de larmes, lorsque Adda, posant ses deux petites mains sur le visage de sa mère, se prit à sourire et à la supplier de ne pas

se désoler ainsi, ajoutant qu'on devient laide en pleurant, et qu'elle ne voulait pas que maman Valérie fût laide.

A quoi sa mère répondit : « Va, ma fille, que je sois belle ou non, à quoi cela me sert-il aujourd'hui?... »

Probablement l'enfant ne comprit pas ce soupir échappé de l'endroit du cœur le plus secret. Mais, se reprenant, comme si quelqu'un l'eût entendue, la jeune femme se hâta d'ajouter : « Vois-tu, Adda, il m'est bien égal de devenir laide, si tu es toujours sage comme te voilà. Tu me consoleras de tout, toi. Grandis, enfant; sois ma joie et mon orgueil; sois mon seul amour, beau petit ange! que je te ramène un jour en France, et que toutes les mères soient jalouses en te voyant. »

Alors elle l'enlevait dans ses bras et elle la dévorait de caresses.

Mais quelle fut la surprise de la femme de chambre et celle de toute la maison,

quand le lendemain matin, en ouvrant la fenêtre du balcon, on vit sur le pavé de marbre la poupée d'Adda couchée dans un lit de fleurs les plus fraîches et les plus rares. Ce furent des clameurs. Adda en perdait la tête; madame Beaumont et tous les gens criaient au miracle, et madame de Vély gardait le silence et n'osait donner suite à ses conjectures. On s'informa; on demanda aux environs; personne n'avait vu ni touché la poupée. Et ces fleurs pourtant? ces fleurs merveilleuses?.... pourquoi ces fleurs? Des roses thé, de gros jasmins d'Espagne, des branches de cédrat telles qu'on n'en voit que dans les îles de Malte ou de Candie...... Oh! il y avait là-dessous de la magie.

Il y avait de l'amour peut-être....

Le soir de ce jour, madame de Vély ne sortit pas pour sa promenade accoutumée. Une pensée vague la tourmentait; elle était dans cet état de dubitation où nous

nous trouvons tout-à-coup quand un chemin inconnu s'ouvre devant nous. Y avait-il du danger, ou non? Valérie n'osait décider. Elle pensait beaucoup à cette aventure, voilà tout. « Le lendemain, il lui vint dans la tête que peut-être quelques pêcheurs d'Ischia avaient pris la poupée dans leurs filets, qu'ils l'avaient reconnue appartenante à la petite Adda, et qu'ils avaient saisi cette occasion d'apporter des fleurs à la villa, comme hommage de reconnaissance pour quelque service rendu. Cette idée germa si bien et si vite qu'elle devint une idée fixe, et dans l'après-midi même, madame de Vély, reprenant sa liberté d'esprit, sortit avec sa fille et une femme de chambre. Ses promenades ordinaires avaient lieu le long du rivage, ou sur les hauteurs qui dominent la plaine de Terracine. Cette fois elle demanda sa gondole et des rameurs. L'espoir de rencontrer les pêcheurs

l'attirait sur le golfe. La barque vogua dans la direction d'Ischia, et en effet les tartanes de la pêche au thon ne tardèrent pas à se montrer sur la barre de l'horizon. Leurs voiles en triangles recevaient les derniers rayons du jour; on les eût prises pour de la gaze lamée d'argent, tant elles brillaient. Madame de Vély voulut qu'on approchât à la portée de la voix des deux petits bâtimens, qui restaient immobiles faute de brise. Elle se plaça à la proue de la gondole, et demanda aux mariniers des nouvelles de la pêche.

« Misera! misera! lui répondirent les hommes des tartanes en secouant leurs filets.

— Comment!... pas un thon?... reprit en italien madame de Vély.

— Uno, ma piccolo, signora comtessa.

— Un seul! oh! tant pis. A propos, vous m'avez apporté hier un poisson superbe et d'une singulière espèce : en voici le prix.

Quant aux fleurs, je ne les paie pas; je vous en remercie; elles sont magnifiques. »

En même temps la gondole s'approcha d'une tartane et la toucha. Madame de Vély jeta sur le pont une bourse qui renfermait quelques sequins. Les mariniers, ébahis d'entendre parler d'un poisson merveilleux et de fleurs, se figurèrent alors que c'était un prétexte charitable dont se servait la dame française pour leur offrir quelques secours. Ils ramassèrent la bourse et crièrent : *Viva*, en agitant leurs bonnets phrygiens. Valérie n'eut pas d'autres explications sur le naufrage de la poupée; elle était convaincue qu'elle avait dénoué le nœud de cette aventure, et elle continua sa promenade.

Le soir, elle joua de la harpe sur le balcon, comme à l'ordinaire. Madame Beaumont aimait les nocturnes, et Valérie en

chanta deux ou trois nouvellement arrivés de France.

Onze heures. Chacun était retiré chez soi dans la villa, excepté madame de Vély qui était restée avec la lune sur le balcon : un grand désir de rêverie l'avait retenue là. Le ciel était si clair et l'air si doux à respirer! Valérie avait les yeux fixés sur des tulipiers qui se miraient dans la mer, à deux cents pas de la maison, lorsqu'elle crut distinguer une vapeur blanche glissant derrière ces arbres. Son premier mouvement fut de rentrer; son second mouvement fut de revenir à la rampe. Mais adieu le fantôme; il s'était fondu dans la nuit. Valérie passa la main sur ses beaux yeux, et se dit en souriant : « Suis-je folle? »

Et comme elle se penchait sur la balustrade, elle entendit quelque chose qui tombait derrière elle; elle se retourna et ramassa un énorme et magnifique bou-

quet. Des fleurs pareilles à celles de la veille! Oh! le frisson la prit; elle s'élança dans son appartement.... mais elle emporta le bouquet. Sa femme de chambre entrait; Valérie jeta les fleurs sur son lit et tira les rideaux; puis elle dit à Nizza : « Je me déshabillerai seule; allez, allez, Nizza. »

Une heure après, elle était encore debout devant ses bougies, les yeux fixés sur le bouquet magique, et la tête perdue dans la sphère des rêveries.

Une femme, un enfant et un poète, en pareille circonstance, croient tout possible. Valérie s'arrêta presque sérieusement à l'idée d'un sylphe ou d'un enchanteur; elle dormit très-légèrement, on le pense bien, et encore ses rêves furent-ils remplis de jasmins, de résédas, d'œillets. Il plut des fleurs du plafond durant toute la nuit; la chambre était encombrée de corbeilles... Ce ne furent qu'allées et venues d'esprits,

de jeunes ondines et d'archanges qui portaient, à pleins bras, tout ce que le paradis terrestre avait d'arbustes odoriférans.

Le lendemain il ne resta de tous ces parfums qu'un seul bouquet et le souvenir du balcon. Une confidence à madame Beaumont était indispensable; on la fit avec toute la précaution que cette grave affaire exigeait. Madame Beaumont ne voulut rien préjuger.... elle leva les mains et les yeux au ciel, et parut invoquer le Saint-Esprit; du reste, elle engagea madame de Vély à ne plus chanter le soir sur le balcon; lui conseilla de ne parler à personne de ce qui arrivait, et se chargea d'aller elle-même aux informations.

« Je tiendrai bientôt le fil de tout cela, » ajouta-t-elle avec ce sourire demi-fin qui, sur la lèvre d'une duègne, veut dire : Rien ne résiste à ma pénétration.

Elle se trompait; les négociations secrètes, les visites aux environs, les ques-

tions insidieuses, toutes les ruses d'une diplomatie féminine, n'aboutirent qu'au vide. L'abîme était sans fond et noir à regarder; madame Beaumont y laissa tomber ses lunettes.

Quelques jours passèrent. La police de la dame de compagnie était aux abois; sa jeune maîtresse, ou plutôt son amie, sortait plus rarement et ne restait presque jamais seule le soir au balcon. Mais, au bout de trois semaines sans incidens nouveaux, Valérie reprit ses habitudes : cela arrive presque toujours ainsi après un grand danger passé. Quel aéronaute renonce aux nuages? quel plongeur songe au requin? Pourtant l'un a pu se voir emporté dans la zone glaciale, et l'autre a failli laisser une jambe dans la gueule armée de crochets et de tranchans. Que voulez-vous? le cœur humain est fondu de la sorte.

Nous ignorons si madame de Vély avait

une âme doublée de ce *triple airain* dont parle Horace ; mais, au mépris du requin, elle se hasarda un matin à aller seule se promener le long de la mer, à un quart de lieue de la villa. Après avoir bien regardé de toutes parts autour d'elle, la voilà qui s'assied sur une roche abritée. Le flot venait mourir à ses pieds ; on eût dit qu'il voulait les baiser, tant il ondulait mollement. Des graines rouges comme des escarboucles, de petits coquillages verts et bleus, parsemaient le fond du sable, et l'eau était si limpide qu'on ne perdait pas une nuance de ce beau tapis maritime. A force de regarder les coquillages et la poudre d'or, la jeune femme se prit d'un grand désir de les toucher. L'eau était tiède et d'une pureté cristalline ; d'ailleurs pas une voile en mer, pas une âme sur la rive.... Madame de Vély se déchaussa et livra au flot les deux pieds de nymphe qu'il désirait tant ; deux pieds nus et

blancs comme ceux de Galatée. Le flot les caressa de tout son amour, et la belle Valérie de sourire au flot et de lui dire qu'elle ne l'avait jamais vu si pur, ni si frémissant.

L'onde ne répondit pas, mais une voix parla derrière madame de Vély; elle se retourna avec saisissement. Rien sur la rive : trois palmiers seulement s'y balançaient. La baigneuse pensa que le vent avait gémi ainsi dans les feuilles. Cependant elle se hâta de reprendre sa chaussure et de s'éloigner. A son retour, en traversant un petit bois de sycomores, elle vit un chien levrier attaché à un tronc d'arbre; c'était une grande levrette albanaise, noire comme la nuit, longue et déliée, l'œil brillant et la tête haute et légère à se mouvoir. Dès que le bel animal aperçut madame de Vély, il se coucha et se mit à gémir, comme s'il lui disait : « Détachez-moi.... ayez pitié de moi. » Valérie

compris ce langage, et la grande levrette fut détachée; alors elle se roula comme un serpent aux pieds de la jeune femme; elle bondit et retomba, bondit encore et encore revint se rouler devant sa libératrice. Celle-ci ne put se défendre de passer la main sur sa tête et de l'appeler *belle* et *folle*. Or, la levrette avait un collier d'argent massif, ce qui surprit Valérie; elle le regarda plus attentivement et lut son nom sur le collier. « Oh! non.... ce n'est pas possible!... » s'écria-t-elle en tournant et retournant le large anneau d'argent; mais ces mots étaient gravés en grosses lettres sur le métal : « J'appartiens à madame la comtesse de Vély. »

La levrette devint calme, comme si elle avait compris cette phrase, et suivit sa maîtresse. La renvoyer fut impossible; Valérie le tenta deux fois.... faiblement cependant. L'albanaise marcha plus près d'elle; si bien qu'à l'entrée de la villa,

quand sa libératrice voulut la repousser, par un dernier scrupule, l'esclave se colla contre sa robe de manière à ne plus la quitter. Madame de Vély prit subitement son parti; en rentrant, elle dit devant tous que ce chien était à elle : c'était le seul moyen d'éteindre la première et la dernière question.

Nous abrégeons ce récit.

Des bouquets de fleurs reparurent sur le balcon, mais toujours vers onze heures du soir, quand tout le monde, excepté une personne, dormait à la villa. Madame Beaumont n'eut jamais occasion de les voir, en sorte qu'elle oublia le premier et tout le merveilleux de cette aventure. La confidence qu'on lui avait faite fut regrettée, dit-on. Non pas que la bonne dame n'exerçât aucune espèce de censure dans la maison, ou qu'on se défiât de sa discrétion, mais parce qu'elle pouvait avoir

un esprit un peu faible et se tromper étrangement sur ce qui était.

Il est à remarquer que les fleurs enchantées ne tombaient des nuages que les soirs où une harpe et une voix avaient chanté. C'était un hommage, un applaudissement, un triomphe de fleurs, tel que nous en avons vu pour Desdémone et dona Anna au théâtre royal italien de Paris. Ainsi passèrent quelques semaines sans que madame de Vély pût découvrir le mot du mystère, ou même entrevoir la baguette de l'enchanteur. Elle s'habituait peu à peu à cette adoration muette ; ce qui l'avait tant effrayée une première fois, lui paraissait d'une singularité charmante. Elle s'attachait à cet être invisible, à ce Trilby d'Italie, comme à un ami du foyer, et elle en vint à ce point que lorsque le bouquet manquait ( par un rare hasard), elle disait en s'endormant :

« Mon sylphe n'est pas venu. » Pour tout l'or du monde, elle n'aurait pas voulu voir plus clair dans ce brouillard d'illusions. Quelquefois même elle tremblait d'une découverte.... elle fuyait alors épouvantée. Voyez comment est fait le cœur humain! Madame de Vély, deux mois auparavant, aurait fait sonder la mer pour y trouver la vérité.

La vérité..... elle lui apparut, enfin, sous la forme d'un billet. Le bouquet l'avait apportée dans le calice d'une tulipe. Valérie prit ce papier en frissonnant et elle l'approcha de la flamme d'une bougie. Soit hasard, soit prédestination, la cire du cachet se fondit et le billet s'ouvrit. Il était temps encore de le brûler..... La singularité du papier piqua la curiosité de la belle veuve. C'était une espèce de carte satinée, une sorte de vélin *indéchirable* (on nous passera le mot), tel qu'on en fabrique, dit-on, dans le Levant. Valérie

considérait ce papier oriental d'où s'exhalaient des parfums d'ambre et d'aromates. Le cachet, à demi brûlé par la bougie, était une cire verte empreinte d'une croix grecque couronnée. Dans cette cire passait un fil d'or et de soie qui se croisait deux fois sur lui-même autour du billet plié. A tout cela était attaché un mystère attrayant. Les yeux de madame de Vély tombèrent involontairement sur ces mots: « Esprit de ces solitudes. » Alors Ève cueillit la pomme. Voici ce billet.

« Je suis l'esprit de ces solitudes, vous en êtes la beauté. Je vous ai vue et j'en ai aimé mille fois plus mon royaume. Ne me cherchez ni dans les airs, ni sur la terre, ni sur la mer..... vous ne me trouveriez pas. Je suis partout et nulle part. Je suis dans vos cheveux de reine, comme une perle dans de la soie; je suis à vos genoux, le soir au balcon; j'étais dans le flot qui mouillait vos pieds. Je joue avec votre

fille. C'est moi qui lui donne ce rire qui vous enchante. Avec elle je viens vous conter les ennuis ou les joies de mon cœur; avec elle j'embrasse vos mains et votre front. Adieu, beauté. Si mes fleurs vous plaisent, chantez; vous en aurez à pleines corbeilles. Adieu..... Je suis le prince de tous et je suis votre esclave. »

Au revers du billet, on lisait : « Votre levrette s'appelle Diana. »

O première lettre d'amour! vous brûlez comme le glaive de l'archange!

Nous ne parlerons pas des impressions que fit ce billet sur l'âme exaltée de Valérie. Une lumière nouvelle venait de jaillir; un monde inconnu se déroulait devant elle. La pensée de sa fille lui revint; c'était un éclair. Elle courut dans la chambre voisine, où Adda dormait; et elle la prit dans ses bras avec transport. L'enfant, surpris dans son sommeil, jetait des cris;

mais sa mère la pressant plus fort contre sa poitrine, lui disait :

« Tais-toi.... oh ! tais-toi, ma fille.

— Eh ! qu'avez-vous, ma mère ?

— Ce que j'ai ?.... j'ai de violens désirs de t'embrasser, Adda.

— Vous pleurez, ma mère !

— Moi ?.... non, je ris. Regarde. Je suis folle de toi.

— Qu'elle est drôle, maman ! » ajouta la petite Adda déjà toute consolée.

Après mille baisers, sa mère lui recommanda de s'endormir. Puis elle rentra dans sa chambre et se mit à genoux devant un fauteuil, et, la tête dans les mains, elle pleura beaucoup plus qu'elle ne pria. Que de choses, pourtant, à dire au Seigneur ? Mais par où commencer ?... Eh ! savait-elle ce qu'elle voulait cette femme ?

Mais, la première émotion passée, Valé-

rie reprit sa raison : elle enferma le billet magique dans un petit coffre et elle éteignit ses bougies.

On pense bien que du moment où le sylphe eut écrit, il perdit ses ailes diaphanes aux yeux de madame de Vély. Elle s'avoua même, en rougissant un peu, que jamais, depuis deux mois, elle n'avait cru un instant au merveilleux dont son imagination s'était amusée. Quelqu'un l'aimait; quelqu'un habitait presque chez elle et la suivait dans ses moindres actions avec une adresse incroyable. Voilà qui devenait plus effrayant que toute apparition surnaturelle. Depuis quelques jours son sang brûlait de fièvre; ses nerfs étaient tendus comme des cordes en vibration. Elle résolut de sortir de cet état convulsif, qui ferait mourir s'il se prolongeait. Elle écrivit, et à qui?.... au sylphe. Voici la lettre qu'elle déposa le soir sur le balcon :

« Je ne suis pas un enfant crédule; mais » vous êtes, vous, un être fort adroit, et » vous deviendriez fort dangereux, peut-» être, si j'avais moins de raison. Je vous » sais gré de vos galanteries mystérieuses. » Pourtant je vous prie de les cesser. Bri-» sons là le rêve, l'un et l'autre. Je ne re-» cevrais plus vos fleurs, si vous vous ob-» stiniez à m'en envoyer. »

Selon nous, cela voulait dire : J'attends un bouquet de vous, ce soir. Le sylphe fut exact. A minuit les fleurs et une réponse arrivèrent. Mais cette fois, le tout fut jeté, par une fenêtre ouverte, dans la chambre à coucher de madame de Vély. Rejeter le bouquet et la lettre dans la mer ou dans le jardin, eût été les livrer aux mariniers ou aux gens de la maison. D'ailleurs ce billet était sans doute une lettre de congé; c'étaient les adieux du pauvre sylphe. Ils étaient ainsi conçus :

« Moi, vous quitter!.... jamais. Deux

» cygnes habitaient un golfe de la Grèce.
» Un jour, comme ils étaient près de la
» rive, des enfans musulmans passèrent.
» Les oiseaux divins s'enfuirent épou-
» vantés. Mais l'un gagna la haute mer,
» et l'autre (imprudent!) ne le suivit pas
» et prit son vol vers le continent. Les
» enfans musulmans le tuèrent à coups de
» mousquet. — O mon cygne ionien, je
» ne me séparerai pas de vous. Quelle
» pitié! Voudriez-vous me voir revenir
» un jour tout sanglant mourir à vos
» pieds? Que vous ai-je fait?... Depuis six
» mois, je passe toutes mes nuits et tous
» mes jours dans la contemplation de votre
» visage. Pour entendre votre parole, et
» une parole qui ne s'adresse pas à moi,
» je traverse le golfe, quel que soit l'oura-
» gan. Hier encore, j'ai suivi vos traces
» tout le long du sable, et, à chaque
» pas je me suis prosterné et j'ai baisé
» l'empreinte sacrée. Qui m'eût rencon-

» tré ainsi, se fût dit : Voilà un pauvre
» insensé qui se traîne à genoux. — L'au-
» tre nuit, ceux qui m'auraient aperçu,
» me glissant sur la frise de votre maison
» pour vous jeter mes fleurs, auraient crié :
» Voilà quelque voleur furtif qu'il faut
» tuer. Et je serais tombé mort sous les
» coups de feu. — Vous quitter!.... et où
» irais-je? Je n'ai mon foyer domestique
» ni sur la terre d'Italie, ni en Espagne,
» ni en France votre patrie, ni dans au-
» cun royaume d'Occident. Ma sphère
» était l'Orient.... Aujourd'hui, c'est le cli-
» mat de Terracine. Mes étoiles sont vos
» yeux, mon air embaumé, c'est votre
» souffle; mon firmament, c'est la splen-
» deur de votre front. Voyez-vous, m'em-
» pêcher de vous dire que je vous aime,
» serait me livrer enchaîné au vautour du
» Caucase. Que vous fait cette parole : *Je
» vous aime?* Vous l'ai-je demandée pour
» moi, ô souveraine? vous ai-je dit : Don-

» nez-moi un gage de votre cœur? Ah!
» pauvre esclave muet, je me suis pros-
» terné dans mon adoration quand la
» reine passait sans regarder. Non, vous
» ne me devez rien.... rien qu'un peu de
» pitié. Ce que vous accordez à tous, me
» le refuserez-vous? Allez, allez, je suis
» plus malade que les pêcheurs d'Ischia
» que vous avez secourus dans le temps
» de la peste; je suis plus affligé que la
» veuve de Gaëte que vous avez consolée.
» Vous voyez que je connais toutes les ac-
» tions de votre charité; votre vie angé-
» lique m'est révélée tout entière. —
» Adieu. Vous avez voulu être cruelle une
» fois, vous n'avez pas réussi. J'ai pris la
» coupe que vous m'avez envoyée, et j'ai
» jeté la ciguë. Adieu.... je veille sur vous
» et sur votre fille qui est aussi mon amour,
» puisqu'elle est le vôtre.

» Souveraine, je baise vos sandales.»

—

Terracine, on le sait bien, est située sur la Méditerranée. De grands rochers, polis comme du marbre, bordent son rivage : mais ces belles roches sont entrecoupées de massifs de verdure, de touffes d'aloës et de hauts palmiers. Quelquefois des buffles (habitans des marécages voisins) viennent se percher sur ces galeries de la mer, et se dessinent en noir sur le fond bleu du ciel. C'est à Terracine qu'aboutissait la voie Appienne que parcouraient tant de chars et de litières de pourpre. Encore aujourd'hui, après avoir traversé le désert romain, grand et brûlé, il est délicieux de venir se reposer dans cette jolie ville, fraîche comme une baigneuse.

C'était la fête de Notre-Dame d'août; il y avait affluence de peuple et de pélerins à Terracine. On était venu de dix et quinze lieues à la ronde, et ceux de Velletri, et ceux de Gaëte, et ceux d'Istri et

de Fondi, ceux même de Capréa; beaucoup de monde enfin. La procession devait avoir six mille cierges, deux ou trois cents bannières, et on ne sait combien de musiciens. La châsse d'argent de la Vierge était promise aussi à la vénération des fidèles. Les rues et la place de l'église fourmillaient de curieux et de gens en dévotion. A voir ces myriades de têtes se mouvant, on eût dit les ondulations d'un bois d'olivier dans la saison des vents. Toutes les fenêtres étaient endimanchées de fleurs et de tapis. La variété des costumes, la multiplicité des couleurs fortes et tranchées, donnaient des éblouissemens. On entendait les pieux cantiques se mêler aux voix des vendeurs d'ex-voto et de scapulaires, et aux cris des marchands de coméro. Il y avait des aveugles et des ulcéreux qui venaient pour toucher la châsse; il y avait de jeunes filles qui venaient pour acheter des chapelets de ver-

roterie, et peut-être pour montrer leur taille fine et leur corset de velours vert. Des carrosses aussi passaient dans la foule; l'aristocratie italienne ne néglige jamais une occasion de se montrer à la plèbe qui aime à la voir et à l'applaudir.

Dans ce bon pays d'Italie, le marchand avoue encore qu'il n'est pas monstrueux qu'un homme habite un palais tandis qu'un autre homme loge dans une boutique. Les grands seigneurs reconnaissent leurs cliens dans la multitude, comme les patriciens autrefois les comptaient au forum. M. le duc passe-t-il? Voilà des moines qui saluent, voilà des femmes qui font des révérences verticales et réitérées, voilà de jeunes muletiers qui viennent baiser la main de Son Altesse. Est-ce madame la duchesse qui arrive?... Oh! ce sont des *viva, brava*, d'un bout de la rue à l'autre; et on s'entretient ensuite des belles pendeloques de diamans que porte la *signora*,

ou de sa robe de soie, ou des superbes chevaux empanachés qui la traînent, ou bien encore de la *signorina* sa fille, qui n'a que six ans, et que l'on marie déjà à deux ou trois princes et autant de comtes du Saint-Empire. Heureux peuple! Va, ne change pas, adorable Italie.

Cependant la procession sortit de l'église au bruit des tambours et des boîtes. Alors les croisées et les balcons se peuplèrent de têtes; il pleuvait des feuilles de roses de toutes les terrasses des maisons. C'était vraiment beauté de voir tous ces toits plats, hérissés d'arbres et d'arbustes, comme des jardins descendus des nuages sur la ville. A une fenêtre de la grande rue se trouvait madame de Vély, avec sa fille et madame Beaumont; ces dames avaient de la dévotion et elles étaient venues, comme tant d'autres, gagner les indulgences promises par le Saint-Père. Adda s'extasiait sur la richesse des chapes

et le nombre des encensoirs. Tout-à-coup son attention fut distraite par quelque chose d'étranger à la procession; beaucoup de curieux remarquaient un jeune homme, portant un costume grec, qui se tenait agenouillé sur le perron de marbre de la maison en face de celle où se trouvaient les dames françaises. Il était beau, ce Grec; il avait des cheveux bruns qui tombaient sur ses épaules; son œil était grand et plein de flammes, et son profil droit et régulier rappelait (non pas à Adda, mais à bien d'autres) ces figures héroïques dont les poètes ont si souvent parlé, et dont tous les musées d'Italie conservent les types. Adda était émerveillée surtout de la veste noire, chamarrée de cordons d'or, que portait l'étranger; de sa large jupe blanche, de ses bas brodés richement, et de sa chaussure de maroquin. L'enfant n'oubliait pas de faire remarquer à sa mère et à madame Beaumont le grand poignard dont le man-

che était ciselé, et le bonnet de velours d'où pendait une mèche d'or. Rien n'était omis par la petite fille; mais ces dames étaient bien plus étonnées et plus édifiées du recueillement avec lequel le jeune étranger regardait passer la procession. Quand la châsse sainte approcha, il se prosterna plus profondément que ses voisins, les mains jointes et collées à son front; et quand la châsse se fut éloignée, il releva sa tête brune, regarda le balcon où était madame de Vély, et puis il jeta de grands yeux au firmament. Ces dames ne revenaient pas de leur surprise.

« Un schismatique grec, disait madame Beaumont, cent fois plus respectueux devant les reliques que les trois quarts de ces catholiques !

— Oui, répondait madame de Vély. Ce jeune homme doit avoir une belle âme.

— Il a une bien belle figure, maman, » reprenait Adda.

La procession rentra. Ces dames allèrent assister au sermon et au salut, et quand le soir arriva, elles descendirent au rivage où leurs gens les attendaient dans la felouque qui les avait amenées. L'équipage était composé d'un pilote à cheveux gris, et de quatre rameurs. Le vent soufflant du sud au nord-ouest, on déploya la voile latine pour retourner à la villa Capella.

Beau temps! belle joie! Les marins chantaient leurs barcarolles et les oiseaux du ciel leurs chansons. Madame de Vély était couchée sur un tapis d'Egypte et tenait sa fille dans ses bras. Elle avait la tête remplie de rêves sans fin; elle regardait la mer et répondait à contre-sens aux mille questions d'Adda. Sa préoccupation était si complète qu'elle ne s'apercevait pas que le vent avait dérangé ses beaux cheveux et qu'ils flottaient en dehors de la barque; une lame d'eau qui vint les mouiller l'éveilla de sa rêverie. Cependant

les marins chantaient moins haut et le patron se plaignait de la voile mal dirigée au vent. La mer devenait houleuse; les vagues moutonnaient de plus en plus, et le cormoran rasait leurs cimes en criant. Des nuages cuivrés montaient du côté du Vésuve, dans le lointain; bientôt tout prit le caractère d'un gros temps. Le patron annonça qu'un *grain* approchait; mais il rassura madame Beaumont qui déjà pâlissait sur son banc. On était encore à deux lieues de la villa, car on avait été obligé de gagner beaucoup au large à cause des roches nombreuses qui peuplent la côte dans ce parage. Le vent devint si contraire et si brutal qu'il fallut plier la voile. Alors les rameurs se mirent à l'œuvre; il y en avait un plus taciturne que les autres, qui manœuvrait avec une étonnante vigueur : c'était un jeune homme qu'on avait pris pour aide à Terracine. Jusqu'à ce moment il s'était tenu à l'écart,

la tête à moitié enfoncée dans son bonnet de laine rouge. Le patron tournait la pointe du petit bâtiment du côté de la haute mer, et le rivage ne coupait déjà plus l'horizon de sa ligne dentelée. C'était un ouragan; bientôt ce fut une tempête. La grande barque montait et descendait au gré des lames furieuses; malheureusement la nuit vint, et le patron lui-même perdait par degrés de son assurance. Un coup de vent cassa le mât et l'emporta avec les cordages comme une comète échevelée; les rames étaient impuissantes; les marins allaient et venaient dans ce travail de tempête. On avait fait descendre madame de Vély et ses compagnes dans la petite chambre qui était sous le gouvernail. Ces dames priaient Dieu de toute leur âme et songeaient à la mort. Madame de Vély embrassait Adda avec une douloureuse expression de désespoir; ses mouvemens étaient désordonnés..... Eh! c'est

que cette mère avait là son enfant. On entendit des cris sur le pont. Le bâtiment avait heurté un récif; heureusement une vague immense l'avait repoussé. Mais le vieux pilote perdait la tête et se recommandait à Notre-Dame de Mont-Carmel.

Ce fut en ce moment qu'un des rameurs, le jeune homme taciturne, s'élança au timon du gouvernail et dit au patron : « Va-t'en! va-t'en! » Nul n'eût résisté à cette voix. Elle avait vibré comme celle de César ou de Bonaparte. Le pilote céda la barre en s'inclinant et sans demander au rameur s'il connaissait le passage. Le jeune homme posa sa main nerveuse sur le timon et il le tint roide comme si son bras eût été de fer. Un épouvantable coup de vent arracha un grand cri aux mariniers. « Taisez-vous, femmes! » leur jeta la voix du terrible pilote. Madame de Vély, entendant cette clameur, crut que tout était fini. Elle s'é-

lança sur le pont, tenant sa fille avec violence. Les marins étaient tous couchés sur le ventre; madame Beaumont, évanouie à moitié, attendait la mort dans la chambre basse. Le jeune pilote et madame de Vély étaient seuls debout. « Que faites vous, madame? lui dit le maître, ne restez pas ici; vous tomberiez. »

Comme elle s'obstinait à ne pas quitter le pont, comme elle chancelait et risquait d'être emportée, le jeune homme lui tendit le bras, et elle se réfugia contre sa poitrine. Lui, la tenait embrassée; elle, serrait sa fille sur son sein; lui, les pressait toutes deux avec transport..... et, cependant, sa main droite gouvernait le bâtiment, comme l'eût fait le premier pilote de la marine royale d'Angleterre. Son bonnet phrygien avait été emporté; sa chevelure noire flottait et se mêlait aux cheveux blonds et soyeux deValérie.« Oh! n'ayez pas peur, lui disait-il, je suis là. »

On voyait, aux lueurs de l'orage, son œil flamboyer, et toutes les veines de son front se gonfler et se mouvoir. Il était beau, ce jeune homme, alors qu'il disait à Dieu : « Prends vingt ans de ma vie, Seigneur, prends-la toute, et fais que je sauve cette barque!...

— Ah! s'écriait Valérie, sauvez ma fille!

— Et vous aussi, madame, je vous sauverai.

— Voyez... s'il n'y a plus d'espoir, jetez vous à la nage avec cet enfant....

— Et avec vous aussi, madame! » répondait-il en la serrant

Dans son désordre madame de Vély se tenait étroitement liée au corps de ce jeune homme. Elle l'appelait *sauveur*, sauveur de sa fille. Lui, respirait son souffle et pleurait d'extase. La tête de Valérie retomba avec abandon sur la poitrine du pilote. Un coup de vent survint, et lui, remercia le vent qui lui jetait sur la bou-

che la chevelure la plus douce et la plus embaumée. Une fois il pressa de ses lèvres la tète adorée... Madame de Vély se releva et s'écria : « Qui êtes-vous ?... » Un éclair lui montra le visage du jeune Grec de Terracine. « O mon Dieu! dit-elle! c'est vous ! » comme si elle le connaissait depuis longues années. « Moi, oui, moi ! » répondit le Grec. Madame de Vély voulut s'éloigner. « Et où iriez-vous? reprit-il. Grâce à la tempête, votre seul asile est là, contre ma poitrine. » En même temps la veste brodée d'or parut sous la veste du matelot. Valérie resta dans les bras du sauveur de son enfant.

Le vent se calma. Le pilote put gouverner à son gré. Madame de Vély lui demanda : « Est-ce que vous gagnez la haute mer?

— Oui, dit le jeune homme.

— Grand Dieu! et où aller?..

— Ah! souveraine, s'écria-t-il, Dieu

m'est témoin que je veux vous emporter si loin que jamais vous ne serez à d'autre qu'à moi.

— Grâce! grâce! lui dit Valérie. Gagnons la côte d'Italie. »

Alors le Grec : « O mon âme, es-tu donc si vertueuse que tu n'enlèves pas cette femme!...

— Non, non! répétait Valérie. Italie! Je veux que vous me rameniez en Italie.

— A ce prix-là m'aimerez-vous, madame? »

Valérie ne répondit pas.

« M'aimerez-vous, ange de ma vie? »

La belle veuve le regarda. Et à une troisième question, elle répondit : « Un jour.... peut-être.... si vous sauvez ma fille. »

Le Grec tourna la proue vers la terre d'Italie.

— FIN. —


Universitas
BIBLIOTHECA

## TABLE.

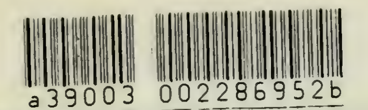


— FIN DU TOME TROISIÈME. —

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE




CE PQ 1107
.H4 1833 V3
COO HEURES DU
ACC# 1385175

